Les Temps Modernes

16e année REVUE MENSUELLE n° 172

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

Juillet 1960

JUAN GOYTISOLO. — Terres de Nijar.

•

SIMONE DE BEAUVOIR. — Suite (fin).

MIROSLAV KRLEJA. — Le banquet en Blithuanie (fin).

TÉMOIGNAGES

MARIA OCCHIPINTI. — Une femme de Ragusa.

EXPOSÉS

BRUNO HAHN. — Plan du labyrinthe de Robbe-Grillet.

CHRONIQUES

J.-L. FERRIER. — Le musée Léger.

NOTES

— *Les livres.* COLETTE AUDRY : « Famille, industrialisation, logement », d'Andrée Michel. — JEAN POUILLON : « Kafka », de Marthe Robert.

— *Le cours des choses.* GUY DE BOSSCHÈRE : L'action directe non-violente.



Rédaction, Administration : 30, rue de l'Université Paris 7e

Les Temps Modernes

revue mensuelle

paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur

JEAN-PAUL SARTRE

Secrétaire général

MARCEL PÉJU



La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés
La Revue n'accepte les manuscrits ni des condamnés à mort pour fait de collaboration, ni des indignes nationaux
La rédaction reçoit le jeudi après-midi sur rendez-vous



RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, rue de l'Université, Paris-7e — Tél. BABylone 17-90



PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

France : 3,60 NF



TARIF D'ABONNEMENT

A dater du 1er juin 1959 le tarif des abonnements est le suivant :

	1 an	6 mois
France	38,00 NF	20,00 NF
Étranger	41,00 NF	22,00 NF
Supplément recommandé	7,20 NF	3,60 NF

TARIF ÉTRANGER EN DEVISES

	1 an	6 mois
Livres sterling	3	1/13
Dollars	8.40	4.5
Francs belges	420	230
Francs suisses	37	20
Lires	5 200	2 800

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire, mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (compte Paris 6999-04)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 50 francs

Les Temps Modernes

TERRES DE NÎJAR

I.

Je me souviens parfaitement de l'impression de violence et de pauvreté que me produisit Almería, en arrivant par la nationale 340, la première fois que je m'y rendis, il y a quelques années. J'avais laissé derrière moi Puerto Lumbreras — avec les étals du marché au milieu de la *rambla* — et la vallée de l'Almanzora — Huércal Overa, Vera, Cuevas, Los Gallardos. D'un tournant de la route, au bord du fossé, j'avais contemplé les invraisemblables maisons de Sorbas suspendues au-dessus de l'abîme. Puis, se rôtissant au soleil, les sierras escarpées, ciselées au marteau, de la région de Tabernas, rongées par l'érosion et comme lunaires. La route serpentait au milieu des gorges et des ravins, le long du lit d'un cours d'eau à sec. En vain avais-je cherché l'ombre d'un arbuste, la trace d'une malheureuse agave. Dans cet univers exclusivement minéral, la *calina* [1] inventait des spirales de cellophane très fine. Je conserve très nettement le souvenir de ma première descente vers Rioja et Benahadux : de la couleur verte des orangers, de la crête empanachée des palmiers, de l'eau utilisée jusqu'à la dernière goutte. Il m'avait semblé alors que la terre, ici, s'humanisait un peu et ce ne fut que bien plus tard que je m'aperçus que je me trompais. Annoncée par un chapelet de grottes creusées au flanc de la montagne — « capitale du sparte, de la morve et des chassies », comme disent plaisamment les habitants des provinces voisines — Almería s'étend au pied d'un causse désolé dont le plissement imite, de loin, les vagues d'une mer pétrifiée et blanchâtre.

La dernière fois que j'y suis allé, la ville m'était devenue familière, et je m'y arrêtais juste le temps de me renseigner

1. Sorte de vapeur transparente produite par la chaleur excessive. *(N. d. T.)*

sur l'horaire des cars. Je connaissais le panorama de la Alcazaba sur le quartier de la Chanca : ses habitants badigeonnent pudiquement l'entrée des grottes, et, vus d'en haut, les toits des cabanes sont alignés comme des dominos, bleus, ocres, roses, jaunes et blancs. J'avais aussi grimpé à la colline de San Cristóbal pour dominer le port des stations du chemin de Croix : une horde en haillons joue et se couvre de saleté dans vos pieds, l'haleine de la ville monte jusqu'à vous comme le halètement d'un animal fatigué. On ne vit pas la nuit à Almería et, au cours de mes séjours précédents, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je m'étais promené de bon matin dans ses rues. Je m'empresse de dire que je ne le regrette nullement. Le spectacle mérite le sacrifice : le marché de Puerta Purchena, avec ses gitans et ses maquignons, obséquieux et braillards; les somnolentes voitures de louage attendant le client; les émigrés marocains méditant à l'ombre des ficus, tout cela vaut largement le voyage. Almería est une ville unique, mi-insulaire, mi-africaine. Par ses hommes et ses femmes qui sont allés chercher du travail en Catalogne — et nous tirer les marrons du feu, soit dit en passant —, je l'aimais sans la connaître. On peut choisir sa petite patrie : depuis que je la connais, je fais des centaines de kilomètres pour lui rendre visite chaque année.

Dans les faubourgs mêmes de la ville, du côté de Murcie, en prenant à droite de la nationale 340, une route départementale unit Almería aux régions montagneuses et désertiques de Níjar et de la Sierra de Gata. D'autres fois, pendant mes courtes incursions au cœur de la province, je m'étais promis de parcourir posément ce coin oublié de notre pays, coin dont le nom résonnait familièrement à mes oreilles grâce à l'ennuyeuse liste de caps importants apprise au collège sous la crainte de la férule :

« *Sacratif, province de Grenade.*
Gata, province d'Almería
Palos, province de Murcie
La Nao, San Antonio et San Martín, province d'Alicante... »

Quand j'arrivai à la gare routière, le car venait de partir. Comme le prochain n'était que dans deux heures je laissai

mon bagage à la consigne et partis faire un tour. Les rues étaient pleines de vendeurs ambulants, de gens venus pour la foire, de marchands de glace qui vantaient à grands cris leur marchandise. D'autres, plus réservés, attendaient le client sur le trottoir, avec leurs paniers de cannes à sucre et de figues de Barbarie. Le soleil brillait, et les femmes balayaient devant les portes. Le ciel voilé, sans nuages, annonçait une journée chaude.

Après l'hiver gris du Nord, j'éprouvais un sentiment de bien-être au milieu de cette agitation. Je me souviens que, tandis que je traversais le pont, deux fiacres passèrent, portant des jeunes filles vêtues de costumes typiques. Un homme leur lança un compliment d'une voix rauque. Passèrent ensuite d'autres voitures de louage avec des messieurs en redingote, des militaires, un enfant peigné avec des anglaises, un curé. Quelqu'un dit qu'on célébrait un baptême.

Les curieux poursuivirent leur route, et j'entrai dans un bar à la porte duquel deux hommes étaient sortis pour regarder. Ils sont toujours présents à ma mémoire : noirs, minces, avec leurs gilets de couleur sombre, leurs chapeaux aux bords relevés et leurs chemises boutonnées jusqu'en haut. Ils avaient l'air de deux gros oiseaux sauvages, et ils parlaient en mâchonnant les mots entre leurs dents.

— Ces femmes, dis-donc!

— L'Espagne est le plus beau pays du monde.

— On est pas avancés comme les autres pays, mais pour y vivre...

— *Caray*, je voudrais pas changer.

Je remarquai que leurs yeux brillaient d'un éclat anormal, et je compris qu'ils avaient bu. Le patron m'apporta un café; ils s'approchèrent de moi pour tailler une bavette. Ils voulaient savoir qui j'étais, d'où je venais, ce que j'étais venu faire. J'eus beau leur répondre par monosyllabes, ils m'invitèrent à trinquer.

— Je ne peux pas, dis-je. Et je regardai ma montre.

— Non?

— Mon car part dans quelques minutes.

Le temps avait passé sans que je m'en rende compte et je me dirigeai vers la gare routière, du côté de la route de Murcie.

II

Chaque jour, deux cars font le trajet de neuf kilomètres qui sépare Almería de El Alquián. La route est goudronnée jusqu'à Níjar et, à la sortie de la ville, un embranchement parallèle à la nationale 340 conduit aux bains de Sierra Alhamilla, station balnéaire aujourd'hui en ruine où les oisifs de la capitale avaient coutume de venir se reposer de leurs fatigues. Le car prend la direction de Níjar, laissant derrière lui les derniers taudis du faubourg d'Almería. Mon voisin est un homme d'une quarantaine d'années, sec, le teint brun. Je lui offre une cigarette, et il me demande si je suis étranger. Je lui réponds que je suis de Barcelone, alors il dit quelques mots en catalan.

— J'ai travaillé là-bas pendant presque dix ans, dit-il. A Hospitalet, à Barcelone, à Tarrasa... Là-bas, au moins, on vit, c'qui s'appelle vivre. Si seulement j'en étais jamais parti..

Le climat ne convenait pas à sa femme, et il avait fait la sottise de revenir. A présent, avec quatre enfants et un autre en route, il ne peut pas tenter sa chance comme avant.

— Ici, on s'fait vieux tout d'suite, et puis y a la famille qui vous r'tient...

Tandis qu'il se plaint de son sort, je contemple le paysage par la vitre. Une plaine ocre s'étend jusqu'au golfe d'Almería, éclaboussée de place en place par la tache verte d'un figuier. Le sol est crevassé et couvert de cailloux. La mer chatoie au loin.

— R'gardez ça.

Mon voisin me montre un jardin clôturé d'une haie. A l'intérieur, bien alignées dans les plates-bandes et soigneusement pourvues de tuteurs, il y a des planches de haricots, de tomates, d'aubergines, de poivrons.

— Ils sont magnifiques, pas vrai?

Je dis qu'ils sont magnifiques.

— Pour tirer quet'chose de c'te terre là, faut avoir le portefeuille ben garni. Le sol est plein d'pierres et faut tout apporter, l'eau, l'engrais, le sable...

— Le sable?

— Pour garder la chaleur. Les légumes poussent plus vite, et ils arrivent au marché avant la saison. C'est un système des Canaries, qu'ils utilisent du côté de La Rábita. Ici, quand le patron du jardin d'primeurs l'a fait, ils ont tous dit qu'il allait s'en mordre les doigts, mais le type a empoché plus de cinquant'mille douros à la première récolte.

Le paysage est tout frappé de soleil, de nombreuses ravines sillonnent la plaine en direction de la mer. Le car monte et descend les cassis.

— Vous voyez c't'enclos?

Mon voisin désigne une clôture de deux mètres de haut, carrée comme un mur de cimetière. Le soleil réverbère sur la paroi blanchie à la chaux et une chèvre au pis gonflé mordille les palettes d'un figuier de Barbarie.

— C'est l'jardin expérimental. On l'a fini y a deux mois.

La nouveauté, dit-il, repose sur le système d'irrigation. Sous la couche de terre du jardin de primeurs, se trouve une citerne couverte d'un treillage métallique. Par-dessus, deux pieds de terre enrichie d'engrais et une couche de sable. Ainsi on évite l'évaporation, intense dans cette région. A travers le treillage métallique, la plante plonge ses racines dans l'eau.

Nous entrons dans El Alquián. Son aspect me rappelle, je ne sais pourquoi, celui de certains hameaux du delta de l'Èbre. L'architecture est chaotique et le car est assailli par une nuée de gamins. Je me sépare de l'homme et, sous le plein soleil, je continue à pied, sur le trottoir. Les femmes papotent dans l'ombre des portails et des garçons s'amusent à faire faire l'exercice à l'innocent du village. C'est un petit homme barbu, à la lèvre tombante et aux oreilles en chou-fleur. Son mousqueton est une branche de frêne; en exécutant les ordres des gars, il gesticule et tire la langue.

Par chance, la route est bordée d'arbres. A la sortie de El Alquián, au milieu d'un bosquet d'eucalyptus, s'élève la masse inachevée de l'École Syndicale des Fils de Pêcheurs. Quand je retournai à Almería, le chauffeur du car m'expliqua qu'elle était dans cet état depuis plus de dix ans. Les crédits s'épuisèrent quand elle fut à demi construite, et le voyageur peut regarder le paysage à travers la rangée de trous de l'édifice.

Quelque cent mètres plus loin, les fermes commencent à être plus dispersées. Aux potagers clos de haies, succèdent les terres en friche et les ravines sablonneuses et désertiques. La végétation est réduite à sa plus simple expression : figuiers de Barbarie, agaves, de-ci de-là un olivier noueux et rachitique. A droite, la plaine s'étend jusqu'aux dunes du golfe, estompé par la *calina*. Les chemins de traverse sillonnent l'étendue couverte de cailloux et se perdent dans les ronces et les taillis brûlés de soleil et épineux. Les nuages couronnent les sierras du cap de Gata. A l'horizon, la mer n'est plus qu'une frange de plomb fondu.

A gauche, les cordillères ont l'air d'être en carton. Un chemin sinueux grimpe vers les bourgs de Cuevas de los Úbedas et de Cuevas de los Medinas. D'anciens centres d'exploitation minière qui ont survécu à la grande crise du début du siècle, sont incrustés dans le flanc de la montagne comme des nids de vautours. Là-bas, les camions charrient le minerai jusqu'à Almería, où il est embarqué, pour être fondu, vers les ports d'Allemagne, de France ou d'Angleterre.

Le long de la route de Níjar, il y a quelques domaines des Eaux et Forêts, plantés d'agaves ou de sisal. Semés en rangées rectilignes sur d'immenses champs de terre ocre, ils atteignent à peine un pied de haut. Le soleil les dessèche au point de les brûler. Du petit eucalyptus à l'ombre duquel je les regarde, on dirait des étoiles de mer, tentaculaires et recroquevillées. L'Institut National de Colonisation a donné une grande impulsion à cette culture : leurs feuilles, de même que les palettes des figuiers de Barbarie, sont utilisées pour la fabrication des fibres textiles.

A côté du sisal et du nopal, le voyageur rencontre une autre plante adaptée, elle aussi, au manque d'eau : le *guayule*. Petite, d'un vert passé, elle s'aligne à perte de vue, au milieu des sillons, prisonnière d'une ondulante mer d'argile. Dans le but d'en tirer du caoutchouc, l'Institut a mis en pratique depuis longtemps sa culture dans le triangle Níjar-Rodalquilar-Gata. A en juger par l'opinion de ceux que j'ai questionnés, il ne semble pas que, jusqu'ici, ses efforts aient été couronnés de succès.

Les eucalyptus de la route sont dangereusement plus espacés, mais, avant que j'arrive dans la zone exposée au soleil, un

camion s'arrête à mon signe. Le chauffeur me demande où je vais, je lui réponds : « n'importe où ».

Un temps. Puis :

— A Rodalquilar.

— Bon, je vais avec vous.

L'homme m'invite à m'asseoir près de lui et le camion démarre avec bruit. Je me réjouis en moi-même de ma chance : l'auto-stop, dans la région, est de jour en jour plus difficile. A part les rares voitures de touristes étrangers, ni les automobilistes ni les routiers — auparavant proverbialement accueillants — ne veulent s'arrêter. La garde civile les fait stopper chaque fois qu'elle découvre un passager clandestin et leur inflige des amendes de cinq à dix douros pour infraction aux lois de la circulation.

Le chauffeur qui m'a recueilli est jeune, et il ne refuse pas la cigarette que je lui tends. Il me raconte que la veille, sa journée finie, il a accepté un transport à Motril et qu'il n'a pas fermé l'œil de la nuit.

— J'ai peur d'm'endormir, si j'roule seul. Comme ça, en parlant avec vous, ça m'distrait.

Lui aussi me demande d'où je viens et quand je prononce le nom de Barcelone, il passe sa langue sur ses lèvres. La Catalogne est le paradis dont rêvent tous les hommes et toutes les femmes d'Almería, une sorte de lointain et légendaire Eldorado. Mon compagnon s'intéresse aux conditions de logement et de travail, et cite une demi-douzaine d'amis à lui qui habitent Barcelone, dans l'espoir que j'en connaîtrai un.

— Et Paco González, un qu'a un'cicatrice? Y déchargeait du charbon sur le port.

Je dis que non, je n'ai pas eu l'occasion de connaître González, et il a l'air déçu.

— S'est marié avec un'catalane. Si vous voulez, j'peux vous donner son adresse. Dit'lui qu'vous venez d'la part du Sanlúcar. Ça lui f'ra plaisir.

Nous traversons un massif de montagnes désert. La route, par endroits, fait de nombreux virages, mais ils sont bien relevés. Au milieu de l'espace désert, les murs en ruine d'une cabane transmettent — et c'est un appel à toutes les consciences — le dramatique message du paysage : ENCORE PLUS D'ARBRES, ENCORE PLUS D'EAU. Mot d'ordre de l'Institut National de

Colonisation, que je reverrai tracé, le long des sentiers et des chemins, sur des meules, des maisons, des baraques, des talus. Les arbres qui attireront la pluie ont besoin, pour pousser, du concours de l'eau. A Almería, il n'y a pas d'arbres parce qu'il ne pleut pas et il ne pleut pas parce qu'il n'y a pas d'arbres. Seuls l'effort tenace des ingénieurs et des techniciens, et l'apport généreux de capitaux pourront un jour briser le cercle vicieux et offrir à cette terre défavorisée un avenir d'eau et d'arbres.

Le camion quitte la route goudronnée de Níjar et prend celle de Rodalquilar : *guayules*, sisals, figuiers de Barbarie et, aussi, petits carrés d'orge fanée et jaunâtre. La chaleur se fait durement sentir et le Sanlúcar dodeline sur son volant.

— J'travaille pour deux entreprises, vous savez...

— Quand vous reposez-vous?

— Aux moments perdus. Et quand c'est fête. Ma fiancée me voit presque jamais. L'aut' dimanche, j'ai passé l'après-midi à ronfler.

Nous passons entre des champs d'avoine parsemés de coquelicots et de petites fleurs jaunes qu'on appelle ici *vinagreras*. Le camion monte la côte en ronflant et, brusquement, nous découvrons deux villages mauresques, séparés par une rivière à sec. Le plus proche de nous s'appelle Rambla Morales. Attaché à la porte du bureau de tabac, un porc fouille la terre du bord de la route. Nous descendons le cassis, et le Sanlúcar freine en arrivant à la ravine. Un groupe de femmes, vêtues à la kabyle comme celles de Mojaca, lavent leur linge à la fontaine, à l'ombre des eucalyptus. Mon compagnon s'approche de l'une d'elles et lui donne une lettre.

Je suis descendu aussi et, du plateau de sable, je regarde l'autre village. Les maisons de El Barranquete sont rectangulaires, elles ont des fenêtres carrées et des coupoles. De loin, elles ressemblent aux capuchons des *trulli* de la campagne d'Ostuni et de Martina-Franca, dans le sud de l'Italie, mais ici les calottes sont uniques. Au milieu des agaves et des nopals, les murs crépis réverbèrent le soleil. Des enfants à demi nus jouent sur le sable et près du cassis s'avance une gamine montée sur un âne. Sanlúcar est revenu au camion, il s'arrête près de moi et regarde les maisons blanches du patelin.

— On dirait l'Afrique, pas vrai? dit-il, devinant ma pensée.

Nous remontons dans la cabine et, sans ajouter un mot, il met le moteur en marche. Le soleil qui s'acharne sur nous n'est guère favorable à l'échange d'impressions et il me vient des envies de m'étendre et de faire un bon petit somme.

Le camion grimpe difficilement la côte. Les ailes du radiateur fument. La terre est d'une couleur ocre tirant sur le rouge. Un cantonnier nettoie le sable du bord de la route; le Sanlúcar met la tête à la portière et lui fait bonjour de la main.

— C'est le Tigre, un type brave comme tout. Mais il aime trop lever le coude, et v'là l'résultat : à s'crever du matin au soir pour quinze pesetas.

Je remarque que la route est en bon état, plate, un peu relevée dans les virages. Les agaves alternent avec les nopals. Sur les clôtures de pierres, sur les murs des cabanes en ruine, se répètent les inscriptions à la peinture et au goudron qui ne me quittent pas depuis Almería :

Franco
Franco
Franco

Comme je ne dis rien, le Sanlúcar s'empresse de m'apprendre que Son Excellence le Chef de l'État a visité la mine d'or de Rodalquilar pendant son voyage « triomphal » à travers la province.

— La mine d'or?

— V'la verrez, si on nous laiss'passer. C'est la seule de tout'-l'Espagne.

Les fermes se succèdent avec leurs citernes. Dans les terres de Níjar, les margelles des puits sont coiffées d'une sorte de dôme blanc où est pratiquée une ouverture. Une femme tire de l'eau et ferme le verrou de la porte.

Le camion dépasse Los Nietos et Albaricoques. Ce sont des hameaux champêtres et solitaires composés d'une douzaine de baraques. J'aperçois des chèvres, des poules, des ânes et des porcs. La terre, à présent, est presque rouge. L'orge y pousse facilement et le paysage s'enrichit de nouvelles couleurs : vert de figuier et vert amande, gris pommelé, bai.

Tout à coup, le Sanlúcar me tire par la manche et m'ordonne : Baissez-vous.

J'obéis, sans bien comprendre ce qui arrive, la tête contre le changement de vitesse et l'œil fixé sur les cordons aux tons vifs de ses espadrilles. Quelque trente secondes plus tard, il me fait signe de me relever.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Les gardes civils. J'crois qu'ils vous ont pas vu.

Je risque un œil par la lunette arrière et je les vois, qui deviennent de plus en plus petits, entourés d'un nuage de poussière, avec leurs tricornes vernis et le mousqueton en bandoulière.

L'incident a mis le Sanlúcar en belle humeur; il sourit et se frotte les mains.

— On approche d'la mine. Si c'est le type de Lucainena que j'connais qu'est de garde aujourd'hui, il nous laissera entrer. Sinon, faudra r'tourner.

Il m'explique qu'il y a deux routes pour aller à Rodalquilar : l'une appartient à l'ADARO, la compagnie qui exploite la mine; l'autre, départementale, est celle qu'empruntent les cars qui desservent le village. Je demande quelle est la meilleure.

— Cell' de la mine, dit-il. Y a d'la différence!

Le camion pénètre dans une gorge. Nous croisons une voiture de tourisme de grand luxe, et le Sanlúcar se range pour l'éviter. Les montagnes répètent l'écho des klaxons. Le soleil ne pénètre pas jusqu'à nous, et je le vois briller là-haut, entre les escarpements.

Un peu plus loin la route se divise en deux tronçons, et nous prenons celui de l'ADARO. Comme à un poste frontière ou un passage à niveau, une barrière coupe la route. Un homme blond, en chemise à carreaux, sort de la guérite. Nous freinons.

— Salut. Bonjour.

Le type de Lucainena monte sur le marche-pied et serre la main du Sanlúcar. Ils restent un instant silencieux, ils se regardent.

— Tu vois. Au boulot.

— Nous, on travaille toujours.

— C'est la vie.

— Eh oui, c'est la vie.

Mon compagnon lui demande des nouvelles de son beau-frère. Le type de Lucainena répond qu'il va mieux.

— On lui a donné l'indemnité?

— Le mois prochain, qu'ils disent.

Le type de Lucainena a un visage large et rude, les yeux bleus, très clairs. Il nous salue de la main et soulève la barrière.

— Adieu, à la prochaine, crie le Sanlúcar.

La route descend raide. C'est une piste large, soigneusement nivelée; trois camions peuvent facilement y passer sans se frôler. Le voyageur a l'impression de parcourir une zone désertique, pareille à celles qu'on voit dans les films de cow-boys du Far West.

Au bord du chemin, quelqu'un a écrit sur un rocher : HOLIVOUD, DEUX QUILOMÈTRES. Un camion remonte à vive allure, en soulevant des nuages de poussière. Le silence est écrasant. Je regarde les sierras grises et nues. Par endroits, des taches jaunâtres indiquent l'entrée des galeries de la mine. Dans la vallée, il y a des masures en ruine et une citerne ronde abandonnée.

La route suit de près le bord du ravin et, après un tournant, surplombe les lavoirs de l'entreprise et le village de Rodalquilar. Échelonnées au flanc de la montagne, plusieurs citernes d'un rouge intense brillent au soleil. C'est là qu'on décante et qu'on lave le quartz aurifère que les camions transportent à la mine, avant de le faire passer dans les séchoirs. Au pied des bassins, la gangue a envahi la vallée et forme une immense étendue boueuse jaune et fendillée. Rodalquilar se trouve à droite, confortablement installé dans la vallée.

C'est un petit village, asymétrique et, en apparence, dépourvu de centre de gravité. Les rues ne sont pas carrossables et le camion avance en cahotant. Les maisons sont basses, laides. Le Sanlúcar freine devant une porte et dit :

— Bon, on est arrivés.

Il doit être à peu près deux heures, et mon estomac commence à me tirailler. J'invite le Sanlúcar à l'auberge, mais il n'accepte pas.

— Non, allez-y, vous. Moi, j'ai du boulot. P't'être ben qu'je pass'rai prendre un verre.

Je le remercie de son hospitalité.

— L'auberge, vous la trouv'rez d'l'aut'côté du ruisseau. Là où vous verrez des eucalyptus.

Le village est désert à cause du soleil. L'église, l'école et

la petite caserne de la garde civile sont des édifices de construction récente, pauvres et sans style. Je traverse un ruisseau à sec et, sur l'autre bord, je trouve tout de suite l'auberge.

En venant de dehors, l'œil s'adapte difficilement à la pénombre. Portes et fenêtres ont leurs persiennes fermées et, à l'abri du soleil, la température est agréable.

Le nouveau venu prend place à un bout de la table d'hôte et souhaite le bonjour aux convives, trois hommes vêtus de bleus de travail, et deux filles assez bien, un peu grassouillettes, qui n'ont pas l'air d'être du pays. On échange des saluts et le garçon s'approche pour prendre les commandes.

Pendant qu'il met le couvert, j'examine la salle à manger : c'est une grande pièce, peu meublée, aux murs écaillés et nus, et au sol de mosaïque inégal. Le garçon sert le café aux demoiselles et un des hommes fait semblant de le lui prendre des mains. Les filles rient et leur rire me met en belle humeur. Deux fossettes se forment sur le visage de la plus petite et ses yeux brillent d'une innocente malice. L'autre a la peau plus blanche et a les cheveux retenus dans un chignon. On dirait une *fallera* [1] de Valence.

Le garçon apporte un plat de morue aux pois chiches et un demi-litre de vin. Au contraire des gens de Cadix ou de Málaga, ceux d'Almería sont peu portés sur la boisson. Je pense pour ma part que la faute en est aux vins du pays, généralement très quelconques. Celui que je bois à présent — aigre et légèrement tourné — n'est guère différent de celui de Garrucha — faible et trouble. Malgré moi, j'évoque avec nostalgie le rouge de Jumilla que l'on trouve à cent kilomètres au nord — léger, sec, et délicieusement âpre.

— Au revoir. Bon appétit.

Les filles se lèvent et se dirigent vers la porte. Elles sont habillées à la mode de la ville, et je me demande si elles sont venues au village pour le visiter, comme moi, ou si elles sont parentes de quelque ingénieur. Mon voisin — un des trois hommes en bleu de travail — a suivi la direction de mon regard et me tire de doute.

— C'est les institutrices.

1. Habillée pour la fête traditionnelle de Valence, les *Fallas*. *(N. d. T.)*

Je désire savoir combien de temps il y a qu'elles sont à Rodalquilar, si elles ont de la famille...

— Vous les avez pas vu manger? Elles vivent seules. Ici, on est tous des terreux et personne ose leur adresser la parole. Pauvres filles.

Ses compagnons se mêlent à la conversation. Les institutrices sont obligées de passer un certain temps dans les villages avant d'aller au chef-lieu. Celles qui ont de l'argent s'arrangent en payant une remplaçante, mais les autres doivent s'y enterrer pendant plusieurs années pour un salaire de misère.

— Sans qu'elles s'en aperçoivent, elles sont devenues des vieilles filles, et elles ne trouvent personne pour leur faire la cour.

— Et croyez pas qu'on donne le poste à n'importe qui. Faut étudier beaucoup pour être reçu.

— La plus petite a dit l'autre jour qu'elle avait bossé six ans...

Le garçon me sert deux œufs frits nageant dans l'huile. Les hommes en sont à présent au café. Mon voisin le boit à petits coups; il dit :

— V's'êtes représentant en tissus? — Sans me donner le temps de répondre, il ajoute : — Excusez si j'suis indiscret, mais on m'a dit que c'matin il en était v'nu un d'Almería.

— Non, ce n'est pas moi.

— Mais v'n'êtes pas d'ici, pas vrai?

— Non.

— C'est pour ça, j'vous avais jamais vu. Ici, on est quat'-chats et on s'connaît tous.

Le plus jeune du groupe met son béret en arrière et caresse la mèche qui lui tombe sur le front.

— V's'êtes venu par l'car?

— Non, avec un camion.

— Eh ben, v's'avez eu d'la chance. C'est pas tout l'monde qui s'y risque. Avec les amendes...

Je dis que j'ai eu de la chance, oui, et les trois hommes, m'oubliant, échangent des confidences à voix basse : la silicose d'Edelberto, le travail de la mine, l'histoire qui est arrivée à Emiliano.

Le garçon me sert le café, le temps passe, et je les entends encore parler de Cándido, de José, de Vitorino...,

— Et encore, nous, on a pas à s'plaindre.
— Non, ça c'est vrai.
— Parce que les remplaçants...
— Parce que les carriers...

Je savoure le liquide amer de la tasse, tandis qu'ils poursuivent leur dialogue à mi-voix. De temps à autre, ils s'interrompent et leurs yeux brillent. L'homme au béret murmure quelque chose à l'oreille de mon voisin.

— C'jour-là...
— Ah oui, c'jour-là...

Enfin ils se lèvent et paient l'addition au garçon. En sortant, ils saluent d'une inclinaison de tête. L'homme au béret me tend la main.

— Au revoir. Bon voyage.

Quand ils sont partis, je demande moi aussi l'addition. Je pense qu'il doit être trois heures passées et j'allume une cigarette avec le mégot de l'autre. Je regarde les chaises vides des hommes et des filles et je me dis qu'il est temps de me remettre en route. Quelqu'un pousse la persienne de la porte, mais ce n'est pas le Sanlúcar. Le gosse revient de la cuisine et dit simplement :

— Ça fait seize pesetas.

III

Dehors, le soleil est toujours juché au zénith; je me dirige vers la route départementale. Le village commence à s'éveiller, après l'engourdissement de la sieste. Je rencontre des femmes, des vieux, des gamins. Le curé est en conversation avec les gardes civils.

— Excusez. Vous êtes Catalan?

Celui qui m'interroge est un homme d'une quarantaine d'années, grand, les cheveux noirs.

— Oui.

— J'suis un ami du Sanlúcar. Y m'a dit qu'vous étiez à l'auberge.

— J'en sors à l'instant.

— J'vous ai vu passer d'vant la chapelle et j'ai tout d'suite pensé qu'c'était vous.

L'homme a un rire franc, ouvert. Les manches de sa chemise sont retroussées, et il croise les bras sur la poitrine.

— Vous voyagez?

— Oui monsieur.

— Le Sanlúcar m'a dit qu'vous alliez à Níjar.

— J'avais l'intention d'aller de ce côté.

— Alors, attendez un' petite demi-heure et on vous emmène.

Désignant les lavoirs à or, il me dit :

— Le sam'di, on finit plus tôt.

— Vous travaillez à la mine?

— A la mine, enfin dans la mine, non; j'travaille pour la compagnie. J'suis chauffeur d'un camion.

Il m'entraîne dans un chemin de terre. En haut de la côte, à une centaine de mètres de nous, se tient un groupe d'hommes assis au bord du fossé.

— Vous pouvez monter avec eux, su' l'plateau du camion.

— Ils vont à Níjar?

— Non. Ils sont presque tous de Aguas Amargas et de Fernán Pérez. Mais on s'arrête à Los Pipaces.

— C'est loin?

— Non... A quat' kilomètres du village.

Nous sommes arrivés à la hauteur des hommes et nous prenons place dans leur cercle. Ils sont huit ou neuf, sales et mal rasés, avec des chemises usées jusqu'à la corde et des pantalons rapiécés de partout. L'un d'eux montre ses doigts de pied au bout de ses espadrilles; un autre a une ficelle en guise de ceinture. Le soleil est encore fort, et ils portent leurs chapeaux de paille ramenés sur le front. Presque tous ont une musette ou un bissac. Mon voisin a une gamelle enveloppée dans un mouchoir grenat.

Le chauffeur raconte que je viens de Barcelone, et je sens leurs petits yeux fixés sur moi. Les Catalans sont quelque chose comme les Américains, dans ces coins-là. A Almería, tout le monde a une connaissance ou un parent du côté de Badalona ou de Tarrasa.

— Et vous travaillez là-bas? me demande l'un d'eux.

Je dis que oui, pour ne pas compliquer les choses.

— Vous d'vez avoir d'la famille par ici, bien sûr.

— Non. Je l'ai laissée en Catalogne.

— J'veux dire : v's'êtes pas v'nu ici par plaisir?

Je leur raconte que j'avais dix jours de liberté et que j'ai pris un peu de vacances.

— En v'là une idée! dit l'homme à la ficelle. V'nir ici depuis Barcelone!

Ses camarades partagent son étonnement, rient et s'envoient des bourrades comme des gamins.

— S'tirer d'Barcelone, dis donc... Quand on pense c'qu'on y s'rait bien, là-bas!

— Si seulement j'pouvais changer avec vous...

— J'habit'rais en Catalogne, j'viendrais pas m'fourrer du côté d'Almería, j'te l'dis, même si on m'tuait...

Un type à grosses moustaches passe sa langue sur ses lèvres.

— Moi, j'y ai été quand j'ai fini l'service, dit-il. Y a d'ces femmes!

L'homme veut raconter ses aventures, mais mon voisin l'interrompt.

— Allez, ferm'ça. Toi, y a mêm'pas les guenons du parc qui t'regardent.

— Tu dis? Ell' m'regardent pas?

— Non, ell't'regardent pas. Avec la gueule que t'as... On dirait qu'tu viens d'la brousse...

Je fais circuler mon paquet d'*Ideales* et tous plaisantent en riant sur l'incident. Ils ont le visage noble des hommes de cette terre. Une dignité qui apparaît sous la barbe de deux jours et les vêtements pauvres et déchirés.

— R'garde. Les v'là.

Cinq ouvriers descendent à grandes enjambées le flanc de la montagne. Le chauffeur se lève et crie :

— Allez, grouillez-vous!... V's'allez m'faire arriver en retard au ciné...

— Y a l'ciné, dans ton village?

— Des types sont v'nus d'Murcie avec un portatif.

— Qu'est-ce qu'ils jouent comm' film?

— J'sais pas... Pour moi, c'est tous les mêmes.

L'homme aux moustaches dit qu'avant la guerre, alors oui, on jouait de bons films.

— A Valence, j'en ai vu un, ça c'était du ciné... Ceux d'main-t'nant, on dirait qu'ils sont tous pareils.

Le camion est au bas du talus; nous grimpons sur le plateau.

Je m'accroupis au milieu, mais le type à la ficelle me fait une place près de lui.

— Asseyez-vous là. Y a moins d'vent.

Le chauffeur met le moteur en marche, et le paysage glisse sous nos pieds. Nous sommes serrés comme des sardines et, bravant la poussière et la chaleur, deux des derniers arrivés se mettent à chanter des *soleares*.

Sur le chemin, il y a des ouvriers avec leur petite musette et leurs chapeaux de paille. La route départementale est pleine de nids de poule et le camion tressaute. Je montre les hommes au type à la ficelle et je lui demande combien ils sont à la mine.

— Oh! beaucoup, dit-il. Cinq cents, au moins.

Lorsque le soleil se cache momentanément derrière les escarpements, on dirait qu'on respire mieux. Le va-et-vient du plateau, la confusion des paroles et des chansons forme un tumulte infernal. Il faut se comprendre par signes ou en mettant la main en cornet à l'oreille.

— ... Quoi?

— Si vous descendez à Los Pipaces?

— Oui.

— Ces trois-là, dans l'coin, descendent aussi.

Le camion n'est pas vieux comme celui de Sanlúcar. Au bout de quelques minutes, nous avons dépassé la concession de l'ADARO et nous roulons dans la plaine, à bonne allure. Je reconnais les fermes et les champs d'orge de l'aller, mais, à présent, les couleurs sont différentes.

Tout à coup, nous tournons à droite. Le type à la ficelle m'explique que nous coupons par Los Nietos au lieu de faire le tour par la route de Níjar. La piste est mauvaise, mais on gagne un bon bout de trajet.

Le camion traverse le lit d'un ruisseau couvert de pierres. Nous montons la côte et, en haut, le paysage est presque lunaire. Terres blanches, landes, éboulis se succèdent à perte de vue jusqu'à l'horizon. Le sol est jonché d'éclats de pierres. En été, les cailloux retiennent la chaleur et se cuisent au point de se fêler. A plusieurs kilomètres à la ronde, on n'aperçoit pas un seul arbre.

— R'gardez!

Le type à la ficelle me montre un lézard long de plus de

cinquante centimètres. Il est immobile au bord du chemin et ne paraît pas s'inquiéter de notre passage.

— Si on s'arrêtait un moment, j'l'aurais tué. Par ici, les gens les mangent.

Je lui dis que dans certains villages de Catalogne, les *payeses* [1] les mangent rôtis.

— Nous on les fait à la tomate, avec un p'tit peu d'ail et d'persil. C'est fameux.

La route serpente entre les éperons de montagne et le chauffeur klaxonne. L'ivresse du samedi est contagieuse, la plupart des hommes chantent. Leurs airs, pourtant, rappellent très peu ceux que l'on entend dans d'autres régions d'Andalousie. La mélodie est mélancolique, une sorte de lamento de mineur proche de la *taranta*. Celle que j'écoute à présent parle de solitude et d'abandon, évoque des amours tristes et d'amères séparations, elle est âpre et serre le cœur.

La voix d'un garçon blond domine peu à peu celle des autres. Malgré le bruit du camion, j'entends les paroles. Lorsqu'il a fini, je demande à mon voisin d'où il est.

— De par ici. J'crois qu'il descend à Aguas Amargas.

— Il a une très jolie voix.

— V's'auriez dû entendre un p'tit gars qui travaillait avec nous, on l'appelle Lucas. C'est un champion. *Fandangos*, *serranas*, *tientos*, tout c'que vous voudrez. D'ma vie j'ai jamais entendu rien d'pareil.

— Où est-il?

— Il est parti en France, mais il a pas eu d'chance. A la visite, on a vu qu'il avait la silicose, et on l'a renvoyé par ici. Il avait laissé tomber la mine, alors la compagnie a pas voulu l'indemniser. J'sais pas où il peut ben être, à présent... On m'a dit qu'il s'était barré du village.

A mesure que le soleil se rapproche de la crête des montagnes, le paysage prend des teintes blondes. Le camion monte et descend les cassis, et, de temps à autre fait une échappée au-dessus de la plaine. Nous traversons le lit d'un ruisseau à sec couvert de pierres. La végétation est maigre : figuiers nains, ronces, quelques agaves. Au-dessus de nous le ciel est toujours inaltérablement bleu.

1. *Paysans*, en catalan. *(N. d. T.)*

Encore un kilomètre et nous voilà dans les terres de Níjar. ₋a plaine est vaste, de couleur ocre. Les garrigues alternent vec les jachères. Les sillons se perdent à l'infini, crevassés t secs. Il y a des jardins de primeurs entourés de clôtures et es champs d'amandiers et d'oliviers sauvages.

— Ces fermes, là-bas, c'est Los Pipaces, dit mon voisin.

Le camion réduit sa vitesse et s'arrête au carrefour. Je ouhaite le bonsoir à tout le monde et je saute à terre avec es trois hommes de Níjar. Le chauffeur passe la tête par la ortière.

— Fait' bon voyage.

— Merci.

Je le suis du regard jusqu'à ce qu'il ait disparu dans le cassis. ₋es hommes de Níjar marchent silencieusement à mes côtés. Dans le champ, il y a des ceps dont les sarments sont étendus ır un réseau compliqué de fils de fer. Ils doivent avoir deux u trois ans à peine et certains ont déjà des pampres et des rappes, petites et sauvages.

— L'patron d'la métairie en a planté plusieurs milliers, dit n des hommes. Ici, on les appelle des *riparias.*

— Y a pas longtemps, la plaine était un désert.

— Maint'nant, doit y avoir au moins quarante fanègues de erre cultivée. Dans quelqu's années, tous ces champs qu'vous oyez, ça s'ra des vignes.

Je me souviens des vignobles de la vallée de l'Almanzora, ır la route entre Albox et Purchena, et je demande d'où on re l'eau.

— Des puits. On en a fait plusieurs. D'quarante-huit et ıême cinquant'six mètres. On vous en montrera un.

Nous approchons des fermes. La plus proche a l'air de consruction récente et il y en a une autre en chantier, où travaillent uelques maçons. Dans les plates-bandes, poussent des aubernes et des tomates. Le vent léger soulève de petits tourbilns de poussière.

— Eh, dis donc! — crie un de mes compagnons. Où est Juan?

Le maçon s'arrête de remuer son mortier et se tourne vers s autres :

— Où il est, l'Juan?

— L'est parti avec l'gosse.

— Tiens, les v'là qui arrivent.
— Juan!
— Quoi?
— Y a des copains qui t'cherchent.
Le Juan marche sans se presser. Il est menu, anguleux, vêtu d'un pantalon de velours côtelé noir et d'une chemise à carreaux. Ses brodequins sont en cuir de vache et il porte un chapeau de paysan, aux larges bords.
— Qu'est-ce qu'il y a?... Au village?
— Oui, du côté d'la maison.
— J'étais allé faire un tour aux vignes. Les premiers qu'on a plantés ont fait graine
— Nous avons vu ça.
— Si ça continue comm'ça, l'an prochain on f'ra une récolte.
— De raisins?
— Au moins d'verjus.
Un silence pendant lequel nous roulons une cigarette. Mes amis disent que je ne suis pas du pays et que j'aimerais voir les puits.
— V'nez avec moi. J'vais vous montrer celui d'à côté.
L'homme marche devant nous et un des mineurs de Níjar me dit à l'oreille que c'est le chef de chantier.
— Il n'est pas d'ici. Il habite Almería et tous les jours il vient en moto.
Le puits est couvert d'une petite tour de briques, et le conducteur de travaux tire le verrou de la porte. A l'intérieur, on entend la trépidation d'un moteur. Près de l'ouverture, il y a un parapet de planches. Je m'y appuie et risque un regard vers le bas.
— Niño!
— Quoi?
— Ouvre l'bouton d'la lumière.
Le gamin qui nous accompagne obéit et une lampe s'allume au fond. Le conducteur de travaux dit que le puits a cinquante et un mètres de profondeur.
— Il rend bien?
— T'nez, v'là l'arrivée d'eau.
Nous repartons, et il sourit d'un air satisfait. Il assure que dans dix ans toute la propriété sera terre cultivée et il m'invite plus à loisir un autre jour.

Tandis que nous nous éloignons, il va parler aux maçons et je l'entends donner des ordres au gosse.

— C'est un ami à vous?

— On l'connaît un peu.

— Il a l'air d'un brave type.

— Il est sympa, mais c'est un faux-jeton.

Le plus petit du trio dit que, dès qu'ils ont un peu de puissance, tous les hommes se ressemblent.

— Pas tous.

Celui qui l'a interrompu parle d'un certain Gabriel, qui n'est pas comme les autres.

— Gabriel est l'seul — répond le petit homme — et t'as vu c'qui est arrivé.

— C'qui est arrivé, ça compte pas. Il sortira un jour.

— Dis-le à sa femme, tu verras c'qu'elle te répondra.

Nous revenons au croisement et nous prenons à droite. Ciselées au flanc de la montagne, on aperçoit les maisons de Níjar. La route a l'air de se traîner à travers les garrigues. Le village est à quatre kilomètres et mes compagnons marchent vite.

Le petit homme met sa musette sur l'épaule et me raconte qu'il y a dix ans qu'il fait le même chemin, matin et soir, sans se détourner d'un pas.

— Ils disent que l'monde change et qu'bientôt on ira dans la lune, mais pour nous, tous les jours s'ressemblent.

Ses camarades restent silencieux et, comme nous traînons un peu, il presse le pas et nous parlons du climat de Níjar.

Ici, la colonisation se heurte à de nombreux obstacles. Le manque d'arbres provoque une érosion intense du sol, et explique que le niveau des précipitations dans la région soit un des plus bas de toute l'Espagne. A la nature caillouteuse du sol et à la sécheresse, il faut encore ajouter l'action continue du vent. Pour s'en défendre, les paysans doivent recouvrir leurs meules de paille. Le sable fin arraché par l'érosion occasionne de continuels tourbillons responsables, en grande partie, du pourcentage élevé de trachome et d'affections oculaires, qui rendit tristement célèbre la province. Et lorsque la tempête se déchaîne en violentes tornades — comme celle dont j'eus l'occasion d'être témoin quelques jours plus tard — la poussière condensée dans l'atmosphère est telle qu'elle colore

l'eau et transforme l'averse tant désirée en une insolite et décevante douche de boue.

— Et encore, par ici, la terre rend — s'exclame le petit homme. Parc'que si vous passez les montagnes et qu'vous alliez vers Carboneras...

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Des lézards et des cailloux. C'est l'coin l'plus pauvre d'Espagne.

Tandis que nous continuons à deviser, la route passe au milieu d'olivettes. Le tracé des sillons est régulier; ils sont séparés par des murettes de cinquante centimètres de haut et, dans les espaces entre les arbres, le propriétaire a semé des pois chiches. Le paysage rappelle un peu la campagne de Tarragone. On sent que le village est proche et, une centaine de mètres plus loin, nous arrivons à la route d'Almería.

Les autres nous attendent à la borne kilométrique. Je me sens un peu fatigué de la randonnée, et je fais circuler mon paquet d'*Ideales*. Les maisons de Níjar apparaissent derrière la colline. Le ciel fourmille d'oiseaux; nous reprenons le chemin.

IV

La première impression — sauvage, et quelque peu inhospitalière — que Níjar produit sur le voyageur qui arrive par le chemin de Los Pipaces, disparaît au fur et à mesure qu'on approche. Les alentours du village sont escarpés, mais l'effort humain a transformé harmonieusement le paysage. Des cultures en terrasses s'échelonnent au flanc de la montagne. Arbres fruitiers et amandiers alternent sur l'ocre des murs de pierres sèches et les olivettes descendent le versant presque à pic comme des troupeaux à la débandade.

Níjar est incrustée sur les contreforts de la sierra et ses maisons semblent retenir la lumière du soleil. Sur la route, passent des gens qui vont à la foire, montés sur leurs ânes. A l'entrée du village, il y a un poste d'essence et, au moment où nous arrivons, deux gardes civils se dirigent vers Carboneras, le mousqueton en bandoulière.

— Aujourd'hui, c'est jour d'marché, dit un de mes compa-

gnons. Tous ces gens qu'vous voyez, ils viennent des fermes.

— Que vendent-ils?

— C'qu'ils ont. Des cochons, des poules, des œufs... Avec c'qu'ils en tirent, ils achètent du pain et d'l'huile pour l'reste d'la semaine. Ils habitent dans des coins perdus, à plusieurs kilomètres les uns des aut's, et y n'viennent au village qu'le sam'di.

Des femmes vêtues de noir, un gitan à califourchon sur un âne, descendent la rue. Les maisons de Níjar n'ont qu'un seul étage et leurs façades sont badigeonnées, mais au contraire de celles de El Barranquete ou de Los Nietos, leur aspect n'est guère africain et rappelle plutôt celui des habitations des villages de la haute Andalousie et de l'Estrémadure. Les toits sont en général de tuiles et, par les portes toujours ouvertes, on aperçoit l'intérieur : portraits de famille, chromos pieux, petites tables, pots de fleurs, ustensiles de terre.

Brusquement, le petit homme me prend le bras et m'entraîne dans l'une d'elles.

— Entrez donc. J'vais vous présenter ma femme et les gosses.

Ses amis entrent derrière moi. La pièce est petite et carrée. Son mobilier se compose d'un seul banc de bois. Du plafond pend un tue-mouches crasseux et sur le mur il y a un dessin de Walt Disney.

— Modesta!

La femme accourt, un enfant dans les bras et, en m'apercevant, sourit d'un air tranquille. Son visage est sec et son ventre déformé par la maternité, mais elle est encore jolie.

— Cet ami, c'est un monsieur catalan qu'est v'nu visiter le village, explique le mari.

— Enchantée de vous connaître.

Je réponds que tout le plaisir est pour moi.

— Vous n'voulez pas vous asseoir un moment?

— Merci beaucoup.

— Apport'lui la chaise.

— Attends. Prends l'petit.

Modesta disparaît derrière le rideau de sparterie et revient aussitôt avec la chaise et deux bambins accrochés à ses jupes.

— Tenez, asseyez-vous.

— Non, la chaise c'est pour vous.

— Allez-y, insiste le mari. Nous, on s'met sur le banc.

Il ne me reste qu'à obéir et Modesta avec les trois hommes s'installent face à moi. Un silence. Les enfants sont toujours accrochés aux jupes de leur mère.

— Quel âge ont-ils?

— C'lui là, trois ans, c'lui-ci quatre. Allez, dites bonjour au monsieur.

Entendant qu'on parle d'eux, les enfants sont intimidés et se cachent le visage de leurs mains. Je me tourne vers celui que la femme tient dans ses bras.

— Et celui-ci?

— Au mois d'avril, dix-huit mois.

Le père l'assoit sur ses genoux et lui couvre la figure de baisers.

— Il est mignon, pas vrai?

L'enfant a l'air, en effet, plus robuste que ses frères, mais je vois ses yeux affectés de strabisme et comme sans vie, lorsque Modesta devance ma pensée :

— Dommage qu'il soit aveugle.

— Il voit rien, dit l'homme. Il est comme ça d'puis qu'il est né.

Je leur demande si un médecin l'a examiné.

— On l'a am'né à Almería, un'fois. Ils ont dit qu'il faudrait l'opérer.

— Là-bas?

— Non. A Barcelone.

— Paraît qu'à Barcelone y a un docteur qu'est très bon.

— Bon ou pas bon, pour nous c'est pareil.

— J'sais pas pourquoi tu dis ça, se lamente la femme.

— Parc' qu'c'est vrai. Tant qu'on aura pas trouvé quelqu'un pour nous avancer l'argent du voyage...

Le père le berce avec une extraordinaire douceur.

De temps à autre, il écarte les mouches d'un geste de la main.

— Pauv'petit, elles l'dévorent...

— Passe-le moi, José, dit la femme. Quand il entend des voix qu'il connaît pas, il a peur.

Un autre enfant fait irruption par la porte de la rue, il a sept ou huit ans. Il a de grands yeux bien fendus, les cheveux noirs et frisés.

— C'est mon aîné, dit José.
— Dis bonjour au monsieur.
— Bonjour, m'sieur.

Encouragés par l'exemple de leur frère, les petits me disent bonjour aussi.

— C'est maint'nant qu'vous y pensez? s'exclame Modesta. Qu'est-c'qui va penser d'vous, le monsieur?

Les enfants se réfugient de nouveau dans les jupes de leur mère et rient, très excités.

— Y en a quatre, et un aut'en route, explique José.
— Ici, les femmes sont tout l'temps enceintes, dit un de ses camarades.
— Dans tout' les familles, y a quat', cinq ou six gosses.
— Y a un' femme, au bout d'la rue, qu'en a même eu treize.
— Plus on est pauvres, plus on a d'enfants.
— Les nuits sont longues, et les gens ont pas d'quoi s'distraire comme à la ville...

Les trois hommes échangent des réflexions sous le regard soumis de Modesta. Les enfants de la rue commencent à se grouper à la porte et nous contemplent, immobiles, en bavant.

— Allez, filez-moi d'là, crie José.

Je profite de l'occasion pour me lever.

— Votre compagnie est très agréable, mais la nuit tombe, et je voudrais faire un tour dans le village.
— Qu'est c'que vous voulez voir?
— Rien de particulier... Les rues.
— V's'avez vu la Promenade? demande Modesta.
— Non, madame.
— Eh ben, le petit va vous accompagner. Antoñico, conduis le monsieur à la Promenade.

L'enfant aux yeux verts me prend familièrement par la main.

— V'nez.

Je salue Modesta et son mari, et je les remercie de leur hospitalité.

— Combien d'jours vous restez à Níjar?
— Je pars demain.
— Bon, alors fait' bon voyage...

Le groupe sort dans la rue pour me faire ses adieux; Antoñico et moi, nous nous éloignons, suivis d'une nuée de gosses.

— Fait' pas attention, dit l'enfant. Quand ils voient un étranger, ils en reviennent pas.

Le cortège attire peu à peu comme un aimant les gamins curieux qui sont sur les portes. Bientôt, ils sont vingt-cinq ou trente. Ils sont pauvrement vêtus, de pantalons hérités de leur père ou de leurs frères, mais, au lieu de crier et de faire du vacarme comme ceux de Cuevas, ils marchent derrière nous en silence, à distance respectueuse.

Nous tournons le coin de la rue, et d'une rue étroite et couverte de poussière, nous débouchons sur la Promenade. C'est une avenue monumentale, goudronnée et ornée de jardins, qui doit avoir une centaine de mètres de large. Comme pour en accroître le caractère insolite, Antoñico me montre une rangée de réverbères argentés couronnés de tubes au néon. Le visiteur se frotte les yeux, croyant rêver. L'ensemble paraît transporté là de Sitges ou de quelque autre plage à la mode. Une maison de haute couture en plein désert ne l'aurait pas surpris davantage.

— On l'a inaugurée l'année dernière, dit Antonico. Comment vous la trouvez?

Les gamins attendent anxieusement ma réponse, et je dis que je la trouve très bien.

— La nuit, on l'éclaire et tout.

— Ce doit être très joli.

— Oh oui! Rev'nez dans deux heures, vous verrez.

En attendant le moment de montrer ses attraits nocturnes, la Promenade remplit, pour l'instant, des fonctions beaucoup plus modestes. Quand nous la quittons, un homme portant un chapeau et une veste en peau de mouton la traverse à la tête d'un troupeau de porcs.

— Qu'est-c'que vous voulez voir encore?

Je remercie Antoñico de son amabilité, et je lui dis que je vais à l'auberge. L'enfant me croit et s'éloigne avec les autres. Une fois seul, je reprends la rue par où nous étions venus et je m'enfonce dans les ruelles latérales à la recherche des ateliers de poterie.

La céramique de Níjar est renommée dans tout le Sud et, avec celle de Bailén, est une des plus importantes d'Espagne. Vernis et peints de couleurs vives, terrines et plats sont vendus à Madrid, Barcelone et Valence à des prix qui surprendraient

sans aucun doute leurs humbles auteurs. A Níjar on peut remplir une voiture de poteries pour quelques pesetas à peine. Dernièrement, quelques indigènes semblent s'être avisés de la bonne affaire qu'ils ont entre les mains et, en vue des exigences des touristes étrangers, ils illustrent leurs plats de motifs folkloriques, puis les vendent aux automobilistes le long de la route nationale du côté de Lorca, Totana, et Puerto Lumbreras.

La rue que je remonte est raide, et les eaux d'écoulement ont creusé une rigole au milieu, pleine de boue et de saletés. Le soir tombe, et les gens sont sur le pas des portes des baraques. Un poste de radio fait entendre à pleine puissance une chanson de Valderrama.

Je demande où sont les ateliers; on m'en indique un. C'est un hangar bas, sans fenêtres, où travaillent quatre hommes. Les maîtres, assis à leurs tours, modèlent, et l'apprenti fait durcir l'argile en la frappant contre une pierre plate. Au fond, sur un séchoir assez grand, il y a plusieurs rangées de terrines.

Les hommes ont l'air habitués à la curiosité des badauds. Les tours sont placés dans un trou circulaire, de sorte que la roue supérieure est à ras de terre, et ils pédalent enterrés jusqu'à la taille, à une vitesse prodigieuse. Entre leurs mains, l'argile prend en quelques secondes la forme de l'ustensile. Quand ils l'ont fini, ils le posent sur une planche et en commencent un autre.

— V'n'êtes pas d'ici? demande un des maîtres au bout d'un instant.

— Non monsieur.

— L'aut' jour, y a un Allemand qu'est venu nous voir, avec sa famille.

Les poteries prennent rapidement forme entre leurs doigts, toujours semblables.

— Combien en faites-vous par jour?

— J'sais pas, on les compte jamais.

L'homme n'a pas l'air très bavard. Les ustensiles déjà occupent la planche tout entière et l'apprenti va les mettre à sécher dans la cour. De la porte, je le vois verser d'une terrine à l'autre un liquide blanc, pareil à du lait.

— Qu'est-ce que c'est?

— Du kaolin. C'est pour vernir.

Quand il a fini, je lui tends mon paquet d'*Ideales* et nous fumons une cigarette. Tandis que les autres quittent les tours et enlèvent l'argile collée à leurs mains, il m'explique qu'il y a plus de douze ateliers au village, mais qu'aucun n'est prospère.

— C'est un travail qui fatigue beaucoup, et en réalité, qui rend peu. Pour êt'potier, faut apprendre tout jeune et c'est toujours les autres qui en profitent.

— Si on travaillait à son compte, alors ça rendrait, dit un des maîtres. Mais comme on fait, nous, l'gosse a raison.

— Y a des endroits où l'tour marche avec un moteur, et on n'a pas besoin de pédaler tout l'temps.

— Eh ben moi, vous voulez que j'vous dise? s'écrie un autre. J'préfère être ici dix heures pour neuf douros qu'à cent mètres sous terre, comme un rat.

— Ici, l'boulot est dur, mais on y est pas accroché tout l'temps, et puis on d'vient pas vieux avant l'âge, et on s'esquinte pas la santé.

Celui qui avait parlé le premier ajoute qu'il ne changerait pas de métier pour rien au monde; puis, comme l'heure de la fermeture est arrivée et qu'il commence à faire nuit, nous nous dirigeons vers la rue. Le soleil est déjà couché derrière la montagne, mais sa lumière souligne encore le dessin des crêtes de la *sierra*. Après l'écrasante chaleur de la journée, la fraîcheur est agréable.

Au coin de la rue, il y a un bistrot où nous entrons boire un verre. Une fois terminée la discussion sur leur métier, les potiers demeurent silencieux. L'apprenti me demande si je loge à l'auberge et je lui dis que je n'en ai pas encore vu une.

— J'en connais deux ou trois. Celle qu'est à côté d'la place vous r'viendra pas cher.

Après qu'ils m'ont quitté, je me promène au hasard dans le village. Les portes des maisons sont ouvertes, et les tableaux de famille se succèdent, monotones et tristes. J'aperçois un atelier de réparation de bicyclettes, un magasin de grains. Sur la place, les gamins jouent à la mourre, et le curé bavarde avec l'adjudant. Il y a trois cafés, l'église, un cinéma. Les cafés sont bondés, le cinéma annonce un film de Vicente

Escrivá [1] et, en m'approchant de l'église, je lis sur une affiche aux couleurs passées : JOYEUX VERS LE SACERDOCE, AIDEZ LE SÉMINAIRE. Je veux entrer, mais la porte est barricadée. Au milieu de la rue passent deux femmes montées sur des ânes. Elles reviennent de faire leurs achats, avec de grands paniers, et je me décide à monter à l'*albaicín.*

Dans la ruelle, s'alignent les étals de comestibles, et je tombe sur la place du marché. Lorsque j'y arrive, les derniers marchands rangent leurs marchandises dans des hottes. Les ânes braient d'impatience.

— Vous voulez pas quelques figues de Barbarie, m'sieu?

Le vieux a un regard suppliant mais, lorsque je m'en aperçois, j'ai déjà dit non et il est trop tard. Je poursuis ma route en continuant vers le haut, avec l'intention de lui en acheter au retour. Le village est plus grand qu'il n'y paraît à première vue et je ne retrouve pas mon chemin pour revenir vers la petite place. Je dois demander à une gamine, et lorsque j'y suis de nouveau, le vieux a disparu.

Le soir, tandis que la femme de l'auberge prépare le dîner dans la cuisine, je me souviens que Ortega y Gasset rappelle ce qui s'est passé à Níjar le 13 décembre 1750, lorsque Charles III fut proclamé roi, comme exemple de sa fameuse théorie de la rébellion des masses. D'après une gazette de l'époque, que possède M. Sánchez de Toca, cité dans le *Règne de Charles III* de Manuel Danvila, et paraphrasée par le philosophe :

« Ensuite on fit apporter à boire à tout ce grand concours de gens, lesquels consommèrent soixante-dix-sept arrobes de vin et quatre outres d'eau-de-vie, dont les vapeurs les échauffa de telle manière, qu'au milieu d'acclamations répétées, ils se rendirent au magasin de ville, et des fenêtres de celui-ci ils jetèrent le blé qui s'y trouvait contenu ainsi que 900 réaux de ses coffres. De là ils s'en furent au Bureau des tabacs et firent jeter l'argent de la Mensualité, et le tabac. Dans les boutiques firent de même, faisant répandre, pour donner plus de lustre à la cérémonie, tous les produits liquides et comestibles qui se trouvaient en elles. Le Clergé s'y mêla avec semblable efficacité, car à grands cris persuada les femmes de jeter

1. Spécialiste de films catholiques et anti-communistes.

toutes choses qu'il y avait en leurs demeures, laquelle chose elles firent avec le plus grand désintéressement, car il ne leur y demeura pain, blé, farine, orge, assiettes, casseroles, égrugeoirs, mortiers, ni chaises, et ladite ville en fut détruite. » « Admirable Níjar! ajoute Ortega. L'avenir est à toi! »

Quand on a un peu voyagé à travers la Péninsule, on pense que ce qui se produisit il y a deux siècles à Níjar est de nos jours monnaie courante dans le pays, et qu'Ortega fit preuve d'une certaine légèreté en accablant ses habitants du poids de son ironie. Ce sont les minorités choisies, non le peuple, qui ont pour habitude de jeter l'argent par les fenêtres — et il existe bien des manières de le jeter. Le peuple n'a d'autre possibilité que de se résigner, et même s'il prête allégrement la main à leurs folies, comme le fit, d'après la gazette que possède M. Sánchez de Toca, celui de la ville de Níjar, l'homme de bonne foi sait distinguer, par delà l'anecdote, quelles sont les victimes et quels sont les coupables.

On se dit toutes ces choses et bien d'autres encore, mais voici que la femme de l'auberge arrive avec la sauce d'amandes et de poivrons qu'elle broyait dans le mortier, et on s'abandonne au vin un peu âpre et au plaisir du repas, en oubliant si complètement tout ce qui se passe dans le monde qu'on s'en trouve ensuite tout honteux.

Le lit est bon pour qui a le ventre plein et sait que le lendemain le nécessaire ne lui manquera pas, pour qui pourra aller d'un endroit à l'autre sans être retenu par nul esclavage, et voir les choses du dehors, comme un spectateur étranger au drame. On sait cela, aussi, et, en éteignant la lumière, on pense aux autres. Les heures se succèdent sur le cadran, et le sommeil ne vient pas.

V

J'avais dit à la patronne de me réveiller de très bonne heure dans la saine intention de voir se lever le soleil sur la *sierra* mais les draps me retinrent plus que de raison.

— V's'avez raté le car, dit la femme, un peu scandalisée. Y a un bon moment qu'il est parti, et y en a plus jusqu'à d'main.

Le paresseux paie le dîner et la chambre sous son regard désapprobateur, et, une fois dans la rue, entre chez le premier coiffeur venu. Si je devais caractériser le Sud en trois mots, je citerais certainement les boutiques de coiffeur, les enfants et les mouches. Dans tous les villages de la province de Murcie et de l'Andalousie, elles rivalisent en nombre et, à en juger par mon expérience, leurs heures d'ouverture sont très élastiques. Un soir, à Guadix, j'en comptai seize, et j'entrai dans la dix-septième à onze heures bien sonnées. Celle de Níjar est plus minable encore que celles de Guadix; et, tandis que le coiffeur me savonne le visage, je me distrais à regarder le tue-mouches, les flacons vides et un ventilateur qui brille dans le coin, pour pur ornement.

— Combien de kilomètres y a-t-il jusqu'à Lucainena?

— Dix, à peu près...

— Et jusqu'à Carboneras?

— Là, au moins vingt-sept. Si vous avez pas d'auto...

Je dis que je vais à pied et le coiffeur m'explique que Lucainena, Carboneras et Turrillas sont des villages sans intérêt qu'il est inutile de visiter.

— Et puis, vous n'trouverez pas un chat dans ces coins-là. Vaudrait mieux qu'vous fassiez d'mi-tour et qu'vous alliez vers le cap de Gata.

— C'est loin aussi.

— Pour êt'loin, c'est loin. Mais c'est plus intéressant que Carboneras et vous trouv'rez bien à arrêter quelque auto.

Le coiffeur s'exprime avec l'accent chantant qu'ont parfois les hommes de la province et, le travail terminé, il me met un peu de talc sur la barbe.

— C'est combien?

— M'sieur me doit six réaux.

Le soleil tape dur à cette heure et, comme le dimanche il n'y a ni camions ni charrettes, je suis le conseil du coiffeur et je me dirige vers Gata.

Le chemin est le même que j'ai pris pour venir, mais, au lieu de suivre la rue jusqu'au poste d'essence et de continuer par la route départementale, je tourne à gauche par l'ancienne entrée du village et je suis les rues tortueuses, bordées de murs de pierres sèches jusqu'à la porte du cimetière.

A droite, les montagnes s'enchevêtrent à perte de vue

jusqu'à l'horizon. A gauche, se trouvent les terres blanches de la plaine, cultivées par endroits et estompées par la *calina*. Du côté de l'ouest, voguent de petits nuages emmêlés. Les cigales bruissent dans les olivettes. Juché dans le ciel, le soleil brille sur la terre de Níjar.

La route épouse la forme capricieuse des versants et, à l'embranchement, grimpe raide, laisse en arrière le poste d'essence, et débouche dans la plaine. Les deux gardes civils en faction sur le plateau me regardent m'éloigner de l'oasis de verdure que plusieurs siècles de travail silencieux et anonyme ont fini par créer près du village, et je pénètre dans le désert qui l'entoure, à travers un paysage rude, sans hommes, sans arbres, sans eau.

Le chemin est droit, on le dirait infini. Les arbres se font de plus en plus clairsemés. Les derniers oliviers sauvages sont tortus et étiques, et quand il n'y en a plus, je me trouve seul au milieu d'une mer d'argile, sans autre boussole que l'aveuglante réverbération du soleil sur la route.

Au bout d'une demi-heure de marche, la chaleur devient intolérable. La plaine se rôtit au milieu des spirales de *calina*. Les cigales bruissent, écrasées de torpeur. Le voyageur lui-même — qui, depuis qu'il habite le Nord s'étiole et perd ses couleurs comme les plantes privées de lumière, et qui est un passionné du soleil — éprouve l'accablement du trajet et commence à chercher un petit coin d'ombre où s'étendre.

Il n'y en a aucun, et je continue encore un bon moment. Au loin, j'aperçois la carrosserie brillante d'une automobile, arrêtée au bord du fossé. Elle doit être à un peu moins d'un kilomètre et le chauffeur s'avance sur la route goudronnée. Sur la terre grise, les sisals succèdent aux figuiers de Barbarie. Une grosse couleuvre montre sa tête rusée au milieu des ronces puis disparaît. A gauche, il y a une ferme en ruines, avec le mot d'ordre de l'Institut : ENCORE PLUS D'ARBRES, ENCORE PLUS D'EAU, écrit au goudron sur le mur.

L'automobile est maintenant à trois cents mètres et l'homme semble m'attendre, appuyé à l'aile du véhicule. Bientôt je m'aperçois qu'il n'est pas seul et je vois un autre homme assis au pied du remblai. Dans le champ de sisal, un ouvrier brise des mottes de terre à la bêche.

La voiture est une 403 Peugeot immatriculée à Paris. Son

conducteur — un homme blond, d'une quarantaine d'années — est vêtu comme un explorateur de cinéma, d'un short kaki et d'une chemise blanche. Il ne lui manque que le casque.

— Pardon, *señor*. Est-ce que vous savez *donde agua*, dit-il lorsque j'arrive à sa hauteur.

— Je ne sais pas, c'est la première fois que je prends cette route [1].

L'homme plisse les yeux d'un air assez surpris. La sueur ruisselle sur son visage.

— J'ai oublié de mettre de l'eau dans le radiateur et je suis en panne, ajoute-t-il au bout d'un instant. Il n'y a aucune fontaine aux environs?

— Je ne sais pas, ça me paraît un peu difficile. De l'eau, ici...

— C'est embêtant. Voilà plus d'une heure qu'on attend et encore on n'a pas vu de bagnole.

A la portière apparaît une tête de femme, en colère, dont le nez pèle.

— Je te l'ai dit cinquante fois. Toute cette région-là, c'est le désert. Maintenant, essaie de trouver de l'eau. Ça t'apprendra à m'emmener dans des pays pauvres.

— Veux-tu la fermer? dit l'homme, exaspéré.

Près du remblai, il y a un vieux qui porte une veste usée et, en entendant sa voix, je sens un coup au cœur. Bien que son visage soit caché par le bord du chapeau, je soupçonne que c'est le même qui, la veille, m'a proposé des figues de Barbarie au marché.

— Expliquez-lui qu'y a un puits à deux kilomètr' d'ici, dit-il sans me reconnaître.

— Il dit qu'il y a un puits à deux kilomètres d'ici.

— De quel côté?

— Dans quelle direction?

— Le vieux se lève et j'aperçois ses yeux bleus et fatigués. Ce sont les mêmes qu'hier, mais, à présent, ils ne sont pas implorants.

— Vous voyez cett'colline, derrière les figuiers d'Barbarie?

— Oui.

1. La conversation entre l'auteur et les touristes est en français dans le texte. *(N. d. T.)*

— D'l'aut'côté, y a un'ferme où vous trouv'rez d'l'eau.

Je traduis les renseignements du vieux et le touriste ouvre la porte de la voiture.

— Il paraît qu'il y a un puits, là-bas.

La femme fait comme si elle n'entendait pas et s'évente furieusement avec un journal.

— Au revoir, nous dit l'homme. *Muchas gracias.*

Le vieux et moi, nous reprenons la route. Le soleil tape fort et mon compagnon porte un énorme panier au bras.

— Vous causez bien espagnol, dit-il au bout d'un certain temps.

— Je suis espagnol.

— Vous?

Le vieux me regarde, comme si j'avais dit une énormité.

— Non. V'n'êt' pas espagnol.

— Non?

— V's'êt' français.

— Je parle français, mais je suis espagnol.

Le vieux me regarde d'un air incrédule. Pour les gens du Sud, la culture est le patrimoine exclusif des étrangers. Un Français qui parle parfaitement dix langues cause moins de surprise qu'un Espagnol qui baragouine le français.

— Tenez, dis-je en mettant la main à ma poche. Voilà mon passeport. Vous voyez : nationalité : espagnole.

Le vieux y jette un regard et me le rend.

— Où c'est qu'vous dit' qu'vous habitez?

— A Paris.

— Ah, j'vois! s'exclame-t-il d'un ton de triomphe. Alors vous êt' Français.

— Espagnol.

— Enfin, Espagnol d'Paris.

Sa conclusion est sans réplique et je renonce à discuter. Pendant quelques minutes, nous marchons tous deux en silence. La route semble s'allonger indéfiniment devant nous. Le vieux a son panier couvert d'un morceau de sac, et je lui demande s'il lui reste des figues de Barbarie.

— Des figu' d'Barbarie? Pourquoi?

— Hier soir, vous n'étiez pas à Níjar?

— Si, Monsieur.

— C'est qu'il m'a semblé vous voir au marché.

— Et encore vous m'demandez s'i' m'reste des figues d'Barbarie?

Le vieux s'arrête et me lance un regard presque furieux.

— Tout'cell's qu'vous voudrez. T'nez. J'vous en fais cadeau.

— Je n'ai pas dit ça...

— Eh ben, j'vous l'dis, moi. Prenez-les. Et si elles vous plais'pas, crachez-les. J'm'fâch'rai pas.

Il a ôté le sac et me montre le panier, plein jusqu'au bord.

— Quinz'douzaines. J'vous les donne à l'œil.

— Je vous remercie beaucoup, mais...

— V's'avez pas à m'remercier. Personne en veut. Ma femme est au lit, avec la fièvre. Faut qu'j'gagne d'largent et qu'est-ce qu'j'fais? J'ramasse des douzaines d'figues d'Barbarie et j'vais au village. J'suis idiot! Les gens aiment mieux qu'on leur d'mande l'aumône franch'ment.

Le vieux laisse tomber lentement ses mots, d'une voix rauque, et se tourne vers moi.

— V'savez les ouvrir?

— Oui.

— Alors, t'nez. J'vais vous donner un'fourchette et un couteau.

— Maintenant?

— Oui, maint'nant. Ell'doivent êt'un peu chaudes, mais ça fait rien. Quand ell' sont fraîches, personne en veut non plus.

Au bord du chemin, il y a un figuier jaune et rachitique, mais qui donne un peu d'ombre. Nous nous asseyons par terre et le vieux me tend le couteau et la fourchette.

— Mangez c'que vous voudrez. De tout'façon, faudrait qu'j'les jette.

Je dis qu'elles n'ont pas le même goût qu'en Catalogne; le vieux ne dit rien et regarde ses mains.

— Je préfère celles-ci. Elles sont meilleures.

— Vous dit'ça pour m'faire plaisir, j'vous remercie.

— Non, c'est la vérité.

Avec le couteau, je coupe les deux bouts des fruits et je fends la peau par le milieu. En me levant, je n'avais bu qu'un mauvais café et je m'aperçois que j'ai faim.

— Quand j'étais petit, à la maison, j'en mangeais des douzaines.

Le vieux m'observe sans mot dire tandis que je mange.

— Mon père nous empêchait de les mélanger aux raisins, parce qu'il disait que les graines et les pépins ne faisaient pas bon ménage dans l'estomac et coupaient la digestion.

Maintenant, le vieux regarde attentivement ses mains.

— J'ai deux fils qu'habitent en Catalogne, dit-il.

La musique monocorde des cigales étouffe ses paroles. Dans la plaine, le soleil brille comme une tumeur de feu.

— Quand j'étais jeune, ma femm' voulait qu'on en ait beaucoup. Ell'pensait qu'on s'rait pas seuls, quand on s'rait vieux, la pauv'femme. Et vous voyez... C'est comm' si on en avait pas du tout.

— Où sont-ils?

— Loin. A Barcelone, en Amérique, en France... Aucun est r'venu après l'service. Au début, ils nous écrivaient, ils envoyaient des photos, un peu d'argent. Et puis, un'fois mariés, ils nous ont oubliés.

Le vieux sourit d'un air las.

— L'aîné était pas comme eux.

— Non?

— Il était tout p'tit, qu'il pensait déjà aux aut's. Pas à sa mère, à son père ou à ses frères, non, à tous les pauv's, comm'nous. Ici, les gens naissent, vivent, et meurent sans y penser. Pas lui. Lui, il avait son idée d'la vie. Sa mère et moi, on l'savait et on l'aimait plus qu'les aut's, vous comprenez?

— Oui.

— Quand y a eu la guerre, il s'est engagé tout d'suite à cause d'cette idée. Il est pas parti d'force, comm'les autres, mais parce qu'il a voulu. Aussi on l'pleur'pas.

— Il est mort?

— Un obus l'a tué, à Gandesa.

Un instant de silence, pendant lequel le vieux me regarde d'un œil vide. Le vent soulève des tourbillons de poussière sur la plaine.

— Dans vot'pays, il doit pleuvoir. J'ai toujours voulu aller dans un pays où y ait d'la pluie, mais j'l'ai jamais fait, et à présent... La machine est usée...

Les mots sortent de sa bouche avec difficulté et il regarde autour de lui d'un air absent.

— Ici, des années et des années sont passées qu'il est pas

tombé un'goutte, et ma femme et moi, on semait d'l'orge comme des imbéciles, on attendait un miracle... Un été, tout s'est séché et on a dû sacrifier les bêtes. Un âne, j'l'avais ach'té à la fin d'la guerre, il est mort aussi. Vous pouvez pas vous rend'compte c'que c'était...

La plaine fume autour de nous. Un vol de corbeaux se dirige en croassant vers Níjar. Le ciel est toujours imperturbablement bleu. Le chant des cigales s'élève comme une sourde protestation du sol.

— Nous, on vit que d'figues d'Barbarie. La terre donn'pas pour aut'chose. Quand on a faim, on s'en remplit l'estomac jusqu'à éclater. Combien vous dit's qu'vous en mangiez?

— Je ne sais pas, des douzaines.

— Chez nous, on arrive à en manger des centaines. L'an passé, avant qu'ma femm' tombe malade, j'lui ai dit : « mange, fais comm'moi, voyons si on crève un bon coup. » Mais nous aut's, les pauvres, on a la peau dure.

Le vieux a l'air vraiment désespéré et, comme il se lève et semble vouloir s'éloigner, je me lève aussi.

— Combien les vendez-vous? dis-je.

Le vieux vide le contenu du panier à terre et regarde ses espadrilles.

— J'vous les ai pas vendues. J'vous les ai données.

Je tire gauchement un billet de mon portefeuille.

— C'est un'charité, dit le vieux en rougissant. Vous m'fait's l'aumône.

— C'est pour les figues de Barbarie.

— Les figues valent rien. Laissez-moi vous d'mander, comm'les autres.

Sur la route, passe à grand fracas une motocyclette. Le vieux tend la main et dit :

— La charité, pour l'amour de Dieu.

Avant que j'aie réagi, il a pris le billet et s'éloigne, très raide, avec son panier, sans me regarder.

Juan Goytisolo.

(Traduit de l'espagnol par Robert Marrast.)

(A suivre).

SUITE
(fin)

. . . .

A dix-neuf ans, malgré mes ignorances et mon incompétence, j'avais sincèrement voulu écrire; je me sentais en exil et mon unique recours contre la solitude, c'était de me manifester. A présent, je n'éprouvais plus du tout le besoin de m'exprimer. Un livre, c'est d'une manière ou d'une autre un appel : à qui en appeler, et de quoi ? J'étais comblée. Sans répit, mes émotions, mes joies, mes plaisirs me précipitaient vers l'avenir et leur véhémence me submergeait. En face des choses et des gens, je manquais de cette distance qui permet de prendre sur eux un point de vue, et d'en parler; incapable de rien sacrifier, donc de rien choisir, je me perdais dans un bouillonnement chaotique et délicieux. A l'égard de mon passé, il est vrai que j'avais du recul : j'en avais trop. Il ne m'inspirait ni une nostalgie qui m'eût incitée à le ranimer, ni ce ressentiment qui pousse aux règlements de compte; seul le silence s'accordait à mon indifférence.

Cependant je me souvenais de mes anciennes résolutions et Sartre ne me les laissait pas oublier; je me décidai à commencer un roman. Je m'asseyais sur une de mes chaises orange, je respirais l'odeur du poêle à pétrole et je contemplais d'un œil perplexe le papier vierge : je ne savais pas que raconter. Faire une œuvre, c'est en tout cas *donner à voir* le monde; moi, sa présence brute m'écrasait et je n'en voyais rien : je n'avais rien à montrer. Je ne pouvais m'en tirer qu'en recopiant les images que d'autres écrivains en avaient proposées; sans me l'avouer, je pastichai. C'est toujours regrettable. Pourquoi aggravais-je mon cas en choisissant comme modèle *Le grand Meaulnes* et *Poussière?* J'avais aimé ces livres. Je récla-

mais que la littérature s'écartât de l'humain : ils me satisfirent en donnant dans le merveilleux. Jacques, Herbaud, avaient encouragé mon goût pour ce genre de sublimation car ils la pratiquaient volontiers. Sartre, lui, répugnait à tous les truquages; cependant, au jour le jour, il s'amusait avec moi à des mythes et dans ses écrits, la Fable, la Légende, jouaient encore un grand rôle. De toutes façons, il m'eût en vain conseillé la sincérité : il n'y avait alors pour moi qu'une manière d'être sincère, et c'eût été de me taire. Je m'appliquai donc à fabriquer une histoire qui empruntât à Alain Fournier et à Rosamond Lehmann un peu de leur magie. Il y avait un vieux château, un grand parc, une petite fille qui vivait auprès d'un père triste et silencieux; un jour, elle croisait sur une route trois beaux jeunes gens désinvoltes qui passaient leurs vacances dans un manoir voisin. Elle s'avisait qu'elle avait dix-huit ans; le désir la prenait de marcher librement sur les routes, et de voir le monde. Elle réussissait à partir pour Paris; il devait lui arriver de poétiques aventures, mais je ne savais pas bien lesquelles : je m'arrêtai au troisième chapitre. Je me rendais vaguement compte que le merveilleux ne me réussissait pas. Cela ne m'empêcha pas d'ailleurs de m'y entêter longtemps. Il m'en est resté un petit côté « Delly » très sensible dans les premiers brouillons de mes romans.

Je travaillais sans conviction; j'avais l'impression tantôt de m'acquitter d'un pensum, tantôt de me livrer à une parodie. De toutes façons, rien ne pressait. J'étais heureuse : pour l'instant, ça suffisait. Et puis non, ça ne suffisait pas. C'était tout de même bien autre chose que j'avais attendu de moi. Je ne tenais plus de journal intime, mais il m'arrivait encore de jeter des mots sur un carnet : « Je ne peux pas me résigner à vivre et que ma vie ne serve à rien », écrivis-je, au printemps 1930; et un peu plus tard, en juin : « J'ai perdu mon orgueil, et c'est là que j'ai tout perdu. » Il m'était arrivé de vivre en contradiction avec mon entourage, mais jamais avec moi-même; j'appris, pendant ces dix-huit mois, qu'on peut ne pas vouloir ce qu'on veut et quel malaise engendre cette irrésolution. Je ne cessai pas de me donner avec emportement à tous les biens de ce monde; et pourtant, ils m'éloignaient, pensais-je, de ma vocation : j'étais en train de me trahir et de me perdre. Je pris ce conflit au tragique, du moins par moments.

Je pense aujourd'hui qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat; mais j'étais toujours prête, en ce temps-là, à fouetter douze chats plutôt qu'un.

Qu'est-ce que je me reprochais donc ? en premier lieu, la trop grande facilité de ma vie; d'abord elle me grisa, mais bientôt j'en éprouvai un certain écœurement. Une bonne élève en moi s'impatientait de cette indiscrète école buissonnière. Mes lectures désordonnées n'étaient qu'un divertissement, elles ne me menaient nulle part. Mon seul travail, c'était d'écrire : je m'y livrais du bout de la plume et parce que Sartre m'en sollicitait impérieusement. Beaucoup de jeunes gens, filles et garçons, qui se sont acharnés avec ambition et courage à de dures études connaissent ensuite ce genre de déception; l'effort, la conquête, le dépassement quotidien procurent des satisfactions souveraines et irremplaçables; par comparaison, les passives délices de l'oisiveté paraissent fades et les heures les plus brillamment remplies, injustifiées.

Et puis je ne m'étais pas relevée du coup que m'avait porté ma confrontation avec les petits camarades; pour reprendre un peu de fierté, il aurait fallu que je fasse quelque chose, et bien; or je paressais. Mon indolence me confirmait dans le sentiment de ma médiocrité. Décidément, j'abdiquais. Peut-être n'est-il commode pour personne d'apprendre à co-exister paisiblement avec autrui; je n'en avais jamais été capable. Je régnais, ou je m'abîmais. Subjuguée par Zaza, j'avais sombré dans l'humilité; la même histoire se répétait, seulement j'étais tombée de plus haut et ma confiance en moi avait été plus brutalement pulvérisée. Dans les deux cas, je gardai ma sérénité; fascinée par l'autre, je m'oubliais au point qu'il ne restait personne pour se dire : je ne suis rien. Néanmoins, par éclairs cette voix se réveillait; alors je constatais que j'avais cessé d'exister pour mon compte, et que je vivais en parasite. Quand je me querellai avec Herbaud, il m'accusa d'avoir trahi l'individualisme qui m'avait naguère valu son estime, et je dus lui donner raison. Mais ce qui m'était beaucoup plus sensible encore, c'est que Sartre lui-même s'inquiétait : « Mais autrefois, Castor, vous pensiez un tas de petites choses », me disait-il avec étonnement. « Prenez garde de ne pas devenir une femme d'intérieur », me disait-il aussi. Je ne risquais certes pas de me transformer en ménagère, mais il me comparait à ces héroïnes

de Mérédith qui après avoir lutté pour leur indépendance finissaient par se contenter d'être la compagne d'un homme. Je m'en voulais de le décevoir. Oui, c'est à juste titre que je m'étais jadis défiée du bonheur. Quel qu'en fût le visage, il m'entraînait à toutes les démissions. Quand j'avais rencontré Sartre, j'avais cru que tout était gagné; auprès de lui, je ne pouvais pas manquer de me réaliser; je me disais maintenant qu'escompter le salut de quelqu'un d'autre que soi, c'est le plus sûr moyen de courir à sa perte.

Mais en somme, pourquoi ces remords, ces terreurs ? Je n'étais certes pas une militante du féminisme, je n'avais aucune théorie touchant les droits et les devoirs de la femme; de même que je refusais autrefois d'être définie comme « une enfant », à présent je ne me pensais pas comme « une femme » : j'étais moi. C'est à ce titre que je me sentais en faute. L'idée de salut avait survécu en moi à la disparition de Dieu, et la première de mes convictions, c'était que chacun devait assurer personnellement le sien. La contradiction dont je souffrais était d'ordre non pas social mais moral, et presque religieux. Accepter de vivre en être secondaire, en être « relatif », c'eût été m'abaisser en tant que créature humaine; tout mon passé s'insurgeait contre cette dégradation [1].

Je l'aurais ressentie avec moins d'acuité si je n'en avais pas subi une autre, plus cuisante, qui ne procédait pas de mon rapport avec autrui, mais d'une intime discordance. J'avais cessé avec enthousiasme d'être un pur esprit; quand le cœur, la tête et la chair sont à l'unisson, prendre corps est une grande fête. Je ne connus d'abord que la joie : c'était conforme à mon optimisme, et commode pour mon orgueil. Mais bientôt les circonstances m'infligèrent la révélation dont j'avais eu, à vingt ans, un pressentiment inquiet : le besoin. Je l'ignorais : je n'avais connu ni la faim, ni la soif, ni le sommeil; soudain, je fus sa proie. Je passais loin de Sartre des jours, des semaines; à Tours, le dimanche, nous étions trop timides pour monter, en plein jour, dans une chambre d'hôtel; d'ailleurs, je refusais que l'amour prît la figure d'une entreprise concertée : je voulais

1. Évidemment le problème ne se posa à moi sous cette forme que parce que j'étais une femme. Mais c'est en tant qu'individu que j'essayai de le résoudre. Le féminisme, la lutte des sexes n'avaient aucun sens pour moi.

qu'il fût libre, mais non délibéré. Je n'admettais ni qu'on cédât contre son gré à des désirs, ni qu'on organisât de sang-froid ses plaisirs. La joie amoureuse devait être aussi fatale et aussi imprévue que la houle des mers, que la floraison d'un pêcher. Je n'aurais pas su expliquer pourquoi, mais l'idée d'une distance entre les émotions de mon corps et mes décisions m'effrayait. Et précisément ce divorce s'accomplit. Mon corps avait ses humeurs et j'étais incapable de les contenir; leur violence submergeait toutes mes défenses. Je découvris que le regret, quand il atteint la chair, n'est pas simplement une nostalgie, mais une douleur; de la racine de mes cheveux à la plante de mes pieds il tissait sur ma peau une tunique empoisonnée. Je détestais souffrir; je détestais ma complicité avec cette souffrance qui naissait de mon sang et j'allai jusqu'à détester le bruissement de mon sang dans mes veines. Dans le métro, le matin, encore engourdie de nuit, je regardais les gens, et je me demandais : « Connaissent-ils cette torture ? Comment se fait-il qu'aucun livre ne m'en ait jamais décrit la cruauté ? » Peu à peu, la tunique se défaisait; je retrouvais contre mes paupières le fraîcheur de l'air. Mais le soir, l'obsession se réveillait, des milliers de fourmis couraient sur ma bouche; dans les glaces, j'éclatais de santé et un mal secret pourrissait mes os.

Un mal honteux. J'avais secoué mon éducation puritaine juste assez pour pouvoir me réjouir de mon corps sans contrainte pas assez pour consentir à ce qu'il m'incommodât; affamé, mendiant, plaintif, il me répugnait. J'étais obligée d'admettre une vérité que depuis mon adolescence j'essayais de masquer : ses appétits débordaient ma volonté. Dans les fièvres, les gestes, les actes qui me liaient à un homme choisi, je reconnaissais les mouvements de mon cœur et ma liberté; mais mes langueurs solitaires sollicitaient n'importe qui; la nuit, dans le train Tours-Paris, une main anonyme pouvait éveiller au long de ma jambe un trouble qui me bouleversait de dépit. Je taisais ces hontes; maintenant que j'étais entraînée à tout dire, ce mutisme m'apparaissait comme une pierre de touche : si je n'osais pas les confesser, c'est qu'elles étaient inavouables. Par le silence auquel il me contraignait, mon corps, au lieu d'un trait d'union, devenait un obstacle et je lui en avais une brûlante rancune.

J'avais pourtant à ma disposition tout un jeu de morales qui m'encourageaient à assumer allégrement la sexualité : mon

expérience les démentait. Pour distinguer, comme Alain et ses disciples, le corps de l'esprit, et concéder à chacun son dû, j'étais trop sincèrement matérialiste : selon moi, l'esprit ne s'isolait pas du corps, et mon corps me compromettait tout entière. J'aurais penché plutôt vers les sublimations claudéliennes, et surtout vers l'optimisme naturaliste qui prétend réconcilier chez l'homme la raison et l'animalité; mais le fait est qu'en moi la conciliation ne s'opérait pas; ma raison ne s'arrangeait pas du besoin, de sa tyrannie. Je découvrais avec ma chair que l'humanité ne repose pas dans la calme lumière du bien; elle connaît les tourments muets, inutiles, incléments des bêtes sans défense. Il fallait que la terre eût une face infernale pour que je fusse de temps en temps traversée par de si noires fulgurations.

Cet enfer, j'en eu un jour, hors de moi-même, un aperçu qui m'épouvanta, car je n'étais pas du tout aguerrie. Un après-midi d'août, à Sainte-Radegonde, je lisais au bord de cette espèce d'île broussailleuse dont j'ai parlé; j'entendis derrière moi un drôle de bruit : des branches qui craquaient, un animal dont le souffle haletant ressemblait à un râle; je me retournai : un homme, un vagabond, couché dans les buissons, les yeux fixés sur moi, se contentait. Je m'enfuis en panique. Quelle brutale détresse dans cet assouvissement solitaire! Longtemps le souvenir m'en fut insupportable.

L'idée que je partageais un sort commun à tous les hommes ne me consolait pas du tout; me trouver, dans l'intimité de mon sang, condamnée à subir au lieu de commander, cela blessait mon orgueil. De tous les griefs que je nourrissais contre moi, j'ai peine à démêler lequel fut le plus important : certainement, ils se renforçaient les uns les autres. J'aurais plus aisément accepté l'indiscipline de mon corps si dans l'ensemble de ma vie j'avais été contente de moi; et mon parasitisme intellectuel m'aurait moins inquiétée si je n'avais pas senti ma liberté s'enliser dans ma chair. Mais mes brûlantes obsessions, la futilité de mes occupations, ma démission en faveur d'un autre, tout conspirait à m'insuffler un sentiment de déchéance et de culpabilité. Il avait trop de profondeur pour que j'aie pu envisager de m'en délivrer par des artifices. Je ne songeais pas à truquer mes sentiments, à feindre par des actes et des mots une liberté que je ne possédais pas. Je ne mettais pas

non plus mes espoirs en une brusque conversion. On ne reprend pas confiance en soi, on ne ranime pas des ambitions assoupies, on ne reconquiert pas une authentique indépendance par un simple coup de volonté, je le savais. Ma morale exigeait que je demeure au centre de ma vie alors que spontanément je préférais une autre existence à la mienne : pour retrouver sans tricher mon équilibre, il me faudrait, je m'en rendais compte, un long travail.

Cependant, j'allais être obligée bientôt de m'y attaquer, et cette perspective me rassérénait. Le bonheur dans lequel je me débattais était précaire puisque Sartre comptait partir pour le Japon. J'avais décidé de me dépayser moi aussi. J'écrivis à Fernand pour lui demander s'il pouvait me trouver un emploi à Madrid : non. Mais M. Poirier, le proviseur parla d'un Institut qui allait se créer au Maroc et Bandi me proposa un poste à l'Université de Budapest. Quel exil! Quelle rupture! Je serais bien obligée à ce moment-là de me reprendre en main. Je ne risquais pas de m'endormir définitivement dans la sécurité. Et même, j'aurais été coupable de ne pas profiter éperdument des chances qui demain allaient m'échapper. L'avenir m'apportait donc une justification : mais je la payais cher. J'étais encore assez jeune pour faire peu de différence entre deux ans et l'éternité; ce gouffre à l'horizon m'effrayait autant que la mort, et je n'osais pas davantage le regarder en face. Je me demande, somme toute, quelle était la vraie raison de mon désarroi : aurais-je à ce point déploré de m'être engluée dans le bonheur si je n'avais pas craint qu'on m'en arrachât ? En tout cas le remords et la peur loin de se neutraliser m'attaquaient ensemble. Je m'y abandonnais selon un rythme qui depuis ma petite enfance a réglé à peu près toute ma vie. Je traversais des semaines d'euphorie; et puis pendant quelques heures une tornade me dévastait, elle saccageait tout. Pour mieux mériter mon désespoir, je roulais dans les abîmes de la mort, de l'infini, du néant. Je n'ai jamais su, quand le ciel redevenait calme, si je m'éveillais d'un cauchemar ou si je retombais dans un long rêve bleu.

Je ne sombrais que rarement dans ces crises; d'ordinaire, je faisais peu de retours sur moi : tout le reste m'occupait trop. Tout de même, mon malaise colora un grand nombre de mes expériences. En particulier, j'eus l'occasion d'apprendre quels

sentiments équivoques peut inspirer autrui quand on doute de soi.

Sartre voyait encore de temps en temps une jeune femme à laquelle il avait beaucoup tenu et que nous appelions Camille. Il prêtait toujours de vives couleurs aux choses et aux gens dont il parlait et le portrait qu'il me fit d'elle me parut assez prestigieux. Herbaut la connaissait et laissait entendre avec une sympathie amusée que c'était une surprenante personne. Pagniez ne l'aimait guère, mais elle avait réussi à l'étonner. Elle n'avait que quatre ou cinq ans de plus que moi et il semblait que sur un tas de points elle me fût bien supérieure. Cette idée me déplaisait tout à fait.

Telle qu'elle existait pour moi, à distance, elle avait l'éclat d'une héroïne de roman. Elle était belle : d'immenses cheveux blonds, des yeux bleus, la peau la plus fine, un corps alléchant, des chevilles et des poignets parfaits. Son père tenait une pharmacie à Toulouse. Elle était fille unique, mais dans son enfance, sa mère avait adopté une petite gitane, très jolie; Zina devint la suivante de Camille, sa complice et même elle se plaisait à se dire son esclave. Camille fit au lycée des études capricieuses et pendant un ou deux ans suivit sans conviction quelques cours à l'Université; mais elle lisait. Son père lui fit aimer Michelet, George Sand, Balzac, Dickens, il l'intéressa à l'histoire de Toulouse, des Cathares, de Gaston Phœbus. Elle se composa un petit Panthéon dont les principales divinités étaient Lucifer, Barbe Bleue, Pierre le Cruel, César Borgia, Louis XI; mais c'est avant tout à sa propre personne qu'elle rendait un culte. Elle s'émerveillait d'unir la beauté à l'intelligence et que l'une et l'autre fussent chez elle d'une qualité si singulière. Elle se promit à un destin exceptionnel. Pour commencer, elle s'orienta vers la galanterie. Tout enfant, elle avait été patiemment dépucelée par un ami de la famille. A dix-huit ans, elle commença à fréquenter d'élégantes maisons de rendez-vous; elle bordait tendrement sa mère, qu'elle aimait beaucoup, feignait d'aller se coucher et s'esquivait avec Zina. Celle-ci eut des débuts épineux; sa virginité récalcitrante intimidait les amateurs qui étaient tous des messieurs bien; Ce fut Camille qui l'en délivra. Elles travaillaient quelquefois en équipe, mais

Zina, beaucoup moins brillante que Camille, opérait en général dans des milieux plus modestes. Camille avait un sens aigu de la mise en scène; attendant un client dans le salon qui lui était réservé, elle se tenait debout devant la cheminée, nue, ses longs cheveux dénoués, et elle lisait Michelet ou, plus tard, Nietzsche. Sa culture, ses subtilités, sa superbe éblouissaient les notaires, les avocats, et ils pleuraient d'admiration sur l'oreiller. Certains nouèrent des liaisons avec elle, la comblèrent de cadeaux, l'emmenèrent en voyage. Elle s'habillait somptueusement, en s'inspirant beaucoup moins de la mode que des tableaux qu'elle aimait; sa chambre ressemblait à un décor d'Opéra. Elle donnait des fêtes dans la cave qu'elle transformait, selon les circonstances, en palais de la Renaissance ou en château du Moyen Age Herbaud, habillé d'un péplum, y prit part à une orgie romaine; Camille présidait le festin, vêtue en patricienne de la décadence, à demi couchée sur un sopha, et Zina était assise à ses pieds. Elles s'inventaient des tas de jeux; elles cachaient leurs cheveux sous des perruques, endossaient des guenilles et s'en allaient mendier autour de la cathédrale. Cependant, Camille admirait les grands déchaînements de la passion et prétendait s'y livrer. Elle s'éprit de Conrad Veidt, puis, le voyant interpréter dans *Le Miracle des loups* le rôle de Louis XI, de Charles Dullin. Parfois elle était séduite par un visage de chair et d'os, par de longues mains pâles; elle n'en laissait rien paraître; la nuit, elle allait contempler les fenêtres de l'élu, toucher en frémissant les grilles de sa villa : mais il ne fallait surtout pas qu'il intervînt. Elle concevait l'amour-passion comme un exercice éminemment solitaire.

Elle avait vingt-deux ans, Sartre dix-neuf, quand ils se rencontrèrent à l'enterrement d'une cousine commune dans un bourg du Périgord. Sartre était engoncé dans un costume noir et coiffé d'un chapeau, appartenant à son beau-père, qui lui tombait sur les sourcils; l'ennui éteignait son visage et lui prêtait une laideur agressive. Camille eut une sorte de coup de foudre : « C'est Mirabeau », se dit-elle; quant à elle, sous ses crêpes noirs, sa beauté paraissait un peu folle et elle n'eut pas de peine à l'intéresser. Ils ne se quittèrent qu'au bout de quatre jours, rappelés par des familles inquiètes. Camille était alors entretenue par le fils d'un riche marchand de calorifères et elle envisageait de l'épouser; mais elle n'avait pas plus envie de

devenir une bourgeoise décente que de rester putain. Sartre la convainquit que lui seul pouvait la sauver de la médiocrité provinciale; il l'exhorta à miser sur son intelligence, à se cultiver, à écrire : il l'aiderait à faire son chemin. Elle se saisit avec empressement de cette chance. Ils échangèrent des lettres qu'elle signait Rastignac, lui Vautrin; elle lui envoya ses premiers essais littéraires qu'il critiqua en dosant adroitement la vérité et l'indulgence. Il lui exposa ses idées sur la vie et lui conseilla des lectures : Stendhal, Dostoïevsky, Nietzsche. Cependant, il amassait sou par sou un pécule qui lui permit au bout de six mois de s'offrir un voyage à Toulouse; il y retourna quelquefois pendant environ deux ans. Faute d'argent, ses séjours étaient brefs et ils se déroulaient selon des rites à peu près immuables. Vers minuit, il se plantait sur le trottoir, en face de la pharmacie, et il attendait qu'une certaine fenêtre s'allumât; cela signifiait que Camille avait bordé et embrassé sa mère, et Zina descendait alors lui ourvir la porte. Il quittait la chambre de Camille dès que le jour pointait. Elle avait l'habitude de rester au lit tard dans l'après-midi; ensuite, elle vaquait à ses affaires, et il ne la revoyait pas avant le soir. Il n'était pas accoutumé à dormir en plein jour, et souvent, par économie, il ne prenait même pas de chambre d'hôtel; il somnolait sur les bancs du jardin public, ou au cinéma; la troisième nuit, la quatrième, il tombait de fatigue : « C'est bien, dors, je lirai Nietzsche », disait Camille avec dédain; et quand il rouvrait les yeux, elle récitait à haute voix un passage de Zarathoustra sur la domination du corps par la volonté. Ils avaient beaucoup d'autres sujets de querelle car, en attendant d'être George Sand, Camille n'avait rien changé à sa manière de vivre. D'ailleurs, elle s'ingéniait à susciter des disputes; ce qu'elle attendait de l'amour, c'était de grands déchirements suivis de réconciliations exaltées.

La seconde année de leur liaison, elle passa quinze jours à Paris et elle fit grand effet au bal de l'École Normale. Pour la recevoir dignement, Sartre avait emprunté de droite et de gauche, mais ses moyens étaient tout de même bien réduits; la médiocrité de l'hôtel, des restaurants, des dancings où il l'emmena la déçut. D'ailleurs Paris ne lui plaisait pas. Il s'était débrouillé pour lui trouver un emploi dans une papeterie; mais elle n'avait pas la moindre envie de vendre des cartes postales.

Elle repartit pour Toulouse. Ils rompirent, au début de l'été, pour des raisons confuses.

Dix-huit mois plus tard, au début de 1929, il reçut un mot d'elle, lui proposant un rendez-vous qu'il accepta. Elle avait fait l'année passée un nouveau voyage à Paris, avec un riche entreteneur qu'elle appelait « l'amateur éclairé » à cause du goût qu'il affichait pour les beaux-arts. Comme Dullin était depuis *Le Miracle des loups* un de ses héros favoris, elle alla le voir à l'Atelier dans *Les Oiseaux*. Vêtue de ses atours les plus flambants, elle s'assit au premier rang et le dévora des yeux de manière ostensible; elle recommença ce manège plusieurs soirs de suite et finit par solliciter une entrevue. Dullin ne fut pas insensible à l'admiration qu'elle lui témoigna et, de fil en aiguille, il l'installa avec Zina dans un rez-de-chaussée de la rue Gabrielle; de loin en loin, elle passait tout de même une ou deux semaines à Toulouse avec « l'amateur éclairé », qui rachetait son âge avancé par de grandes générosités; elle prenait ses parents pour prétexte. Dullin n'y regardait pas de trop près car, de son côté, il vivait encore avec sa femme. Cette situation ne satisfaisait pas Camille et Paris l'ennuyait; elle souhaita mettre de la passion dans sa vie et se rappelant l'ardeur de ses querelles avec Sartre, elle le relança. Il la trouva changée, mûrie, nettoyée de son provincialisme. Dullin avait formé son goût, elle s'était frottée au Tout-Paris et avait pris des manières. Elle suivait des cours à l'école de l'Atelier et figurait dans des spectacles; mais elle ne sentait pas une vocation d'actrice; elle refuserait toujours d'incarner des personnages en qui elle ne se reconnaîtrait pas : Agrippine, soit, mais Junie, jamais. D'ailleurs, le travail de l'interprète est secondaire : elle voulait créer. Elle avait choisi une solution ambitieuse : elle écrirait des pièces où elle se taillerait des rôles à sa mesure. En attendant, elle méditait un roman, et elle avait ébauché des nouvelles qu'elle intitulerait : « Histoires démoniaques ». Elle se réclamait en effet, définitivement, de Lucifer. Elle lui manifestait sa loyauté par de spectaculaires inconduites. Elle buvait beaucoup. Un soir elle était entrée en scène ivre-morte et avec de grands rires elle avait arraché sa perruque au principal acteur; une autre fois, elle avait quitté le plateau à quatre pattes, toutes jupes relevées. Dullin lui avait infligé des blâmes qui avaient été affichés au tableau. Elle passait des nuits à rôder

dans Montmartre avec Zina, et une fois, elles avaient ramené rue Gabrielle deux souteneurs qui, au matin, avaient emporté leur linge et leur argenterie; ils avaient étouffé leurs protestations à coups de pied. Malgré ces diversions, Camille trouvait sa vie bien plate; elle n'avait rencontré personne qui lui parut à sa hauteur; les seuls égaux qu'elle se reconnût, c'était des morts : Nietzsche, Dürer à qui — selon un de ses auto-portraits — elle ressemblait beaucoup, et Emily Brontë qu'elle venait de découvrir. Elle leur donnait des rendez-vous nocturnes, elle leur parlait et, d'une certaine façon, ils lui répondaient. Quand elle l'entretenait de ses relations d'outre-tombe, Sartre l'écoutait plutôt froidement. En revanche, elle l'amusa en lui dévoilant les intrigues du monde théâtral, en faisant des imitations de Lenormand, de Steve Passeur; elle lui exposait les idées de Dullin sur la mise en scène, et lui vantait des pièces espagnoles qu'il ne connaissait pas. Elle l'emmena à l'Atelier voir *Volpone*, et lui fit remarquer que lorsqu'il disait : « Mon trésor, le voilà! » Dullin se tournait vers elle. Mais si Sartre se plaisait à ces rencontres, pour ce qui est de la passion, il n'avait aucune envie de rengager. Elle fut déçue, leurs rapports tournèrent court. Au temps où Sartre faisait son service, il n'avait plus avec elle qu'une très intermittente amitié.

Cette histoire, dont je n'ai retracé que les grandes lignes, abondait en épisodes piquants; je me suis avisée depuis qu'elle comportait aussi bien des lacunes et que certainement Camille avait donné plus d'une entorse à la vérité. Peu importe : j'y fus prise. Les normes du vraisemblable en usage dans mon ancien milieu ne convenaient plus, et je ne m'étais pas souciée d'en trouver de nouvelles. J'avais fort peu de sens critique. Mon premier mouvement était de croire et, en général, je m'y tenais.

J'acceptai donc Camille, telle qu'elle m'apparaissait à travers Sartre. Elle avait compté pour lui, et il cédait quelque peu à la tendance qu'ont la plupart des jeunes gens, d'enjoliver leur passé : il me parlait d'elle avec une chaleur qui ressemblait à de l'admiration. Souvent, pour secouer ma paresse, il me la citait en exemple : elle passait ses nuits à écrire, elle s'acharnait à faire quelque chose de sa vie, elle y réussirait. Je me disais qu'elle avait plus d'affinités que moi avec lui puisque, elle aussi, elle misait avant tout sur son œuvre à venir;

peut-être — malgré notre intimité, notre entente — l'estimait-il plus que moi; peut-être était-elle effectivement plus estimable. Je ne me serais pas tant agitée à son propos si la jalousie ne m'avait pas tenaillée.

J'étais embarrassée pour la juger. La facilité avec laquelle elle usait de son corps me choquait; mais fallait-il blâmer sa désinvolture, ou mon puritanisme ? Spontanément, mon cœur, ma chair, la condamnaient; ma raison cependant contestait ce verdict : peut-être devais-je l'interpréter comme un signe de ma propre infériorité. Ah! qu'il est donc désagréable de douter de sa bonne foi! Au moment où je mettais Camille en accusation, je devenais suspecte, car j'aurais eu trop de plaisir à lui donner tort. Je m'empêtrais dans ces hésitations, n'osant franchement ni la déclarer coupable, ni l'absoudre, ni me glorifier de ma pruderie, ni m'en départir.

Du moins y avait-il dans son attitude une faille qui me sautait aux yeux. Se mettre au lit avec un homme qu'on n'aime pas, c'est une expérience sur laquelle je manquais de lumière; mais je savais ce que ça signifie, de sourire à des gens qu'on méprise; j'avais lutté, obstinément, pour n'avoir pas à me plier à ce genre de prostitution. Camille se moquait avec Zina et Sartre de ceux qu'elle appelait « les tiotocini », mais elle les flattait, les charmait, leur parlait. Pour consentir à cet avilissement et surtout à cet ennui, elle devait être bien moins intransigeante et bien plus résignée que ne le disait sa légende.

Oui, sur ce point, je triomphais, mais timidement : si elle subissait des servitudes dont j'avais su me défendre, en revanche et c'était bien plus important, elle avait sauvegardé cette autonomie que je me reprochais d'avoir sacrifiée. Je ne lui laissais pas non plus marquer sans discussion cet avantage; elle n'avait évité la dépendance qu'en se refusant à l'amour et je tenais pour une infirmité d'être incapable d'aimer. Si brillante que fût Camille, je ne doutais pas que Sartre ne valût plus qu'elle; selon ma logique, elle aurait dû le préférer à son confort, à ses plaisirs, à elle-même. Dans la force qu'elle tirait de son insensibilité j'apercevais aussi une faiblesse. Malgré toutes ces restrictions, j'avais bien de la peine à tenir tête à son image. Déjà cette belle femme pleine d'expérience s'était frayé un chemin dans le monde du théâtre, des lettres et des arts, elle avait commencé sa carrière d'écrivain : ses chances

et ses mérites m'écrasaient. Je me réfugiais dans l'avenir, je me faisais des serments : moi aussi, j'écrirai, je ferai quelque chose, il me faut juste un peu de temps. Il me semblait que le temps travaillait pour moi. Mais pour l'instant sans aucun doute, elle l'emportait.

Je voulus la voir. Elle paraissait dans le nouveau spectacle de l'Atelier, *Patchouli*, œuvre d'un jeune inconnu, qui s'appelait Salacrou; au second acte elle était entraîneuse dans un bar; au troisième, figurante dans un théâtre. Quand le rideau se leva pour la seconde fois, j'écarquillai les yeux; perchées sur des tabourets, elles étaient trois, une brune et deux blondes dont l'une avait un assez beau profil, dur et hautain; j'écoutais mal la pièce, tout occupée à récapituler l'histoire de Camille en substituant ces traits décidés aux vagues contours brouillés que jusqu'alors son nom avait évoqués pour moi. Quand arriva l'entracte, l'opération était à peu près terminée : Camille avait pris un visage. Le rideau se leva de nouveau; les femmes étaient là, vêtues de robes à crinolines, blondes toutes les trois et Camille était désignée avec précision sur le programme comme « la première figurante » : celle qui parlait d'abord. Je tombai des nues : l'actrice au profil aigu n'était pas Camille; celle-ci m'avait été cachée par sa perruque brune. Maintenant je la voyais : ses admirables cheveux, ses yeux bleus, sa peau, ses poignets; et elle ne coïncidait absolument pas avec ce que je savais d'elle. Sous les grappes de boucles pâles, la face était ronde, presque enfantine; la voix aiguë et trop chantante avait des inflexions puériles. Non, je ne pouvais pas m'arranger de cette grande poupée de porcelaine et d'autant moins que j'avais accueilli une tout autre image : je me répétais avec colère que Camille aurait dû s'y conformer, sa tête ne lui allait pas. Comment concilier son orgueil, son ambition, ses entêtements, sa superbe démoniaque avec les rires, les grâces mignardes, les afféteries dont j'étais témoin ? On m'avait jouée; je ne savais pas qui et j'en voulais à tout le monde.

Pour tirer cette affaire au clair, il n'y avait qu'un moyen : approcher Camille de plus près. Sartre lui avait parlé de moi et elle avait de la curiosité à mon égard, elle m'invita. Je sonnai un après-midi rue Gabrielle; elle m'ouvrit; elle portait une longue robe d'intérieur, en soie cramoisie ouverte sur une tunique blanche, et des bijoux partout : des bijoux anciens,

exotiques, lourds et cliquetants; ses cheveux s'enroulaient autour de sa tête et tombaient sur ses épaules en torsades moyenâgeuses. Je reconnus sa voix aiguë et mièvre, mais le visage était plus ambigu que sur la scène. De profil, il ressemblait en effet à celui de Dürer; de face, les grands yeux bleus, faussements naïfs, l'affadissaient, mais il prenait un extraordinaire éclat lorsque Camille se souriait à elle-même, la tête rejetée en arrière et les narines frémissantes.

Elle me fit entrer dans un petit salon, sommairement meublé, mais plaisant; il y avait des livres, un écritoire, et aux murs des portraits de Nietzsche, de Dürer, d'Émily Brontë; sur des chaises minuscules étaient assis deux grands poupons vêtus de sareaux d'écolier : ils s'appelaient Friedrich et Albrecht, et Camille parlait d'eux comme s'ils avaient été des enfants de chair et d'os. Elle entretint avec aisance la conversation. Elle me décrivit les représentations du *No* japonais auxquelles elle avait assisté quelques jours plus tôt et me raconta *La Célestine* qu'elle souhaitait adapter et mettre en scène elle-même. Elle m'intéressa; elle évoquait avec un grand bonheur de gestes et de mimiques les choses dont elle parlait et je lui trouvai beaucoup de séduction; elle m'agaça pourtant. Elle affirma, au cours de la conversation, qu'une femme n'a jamais de difficulté à prendre un homme dans ses filets : un peu de comédie, de coquetterie, de la flatterie, du doigté et le tour était joué. Je n'admettais pas que l'amour se conquît par ruse : Pagniez, par exemple, Camille elle-même échouerait à le manœuvrer. Peut-être, concéda-t-elle avec dédain; mais c'est qu'il manquait de passion et de grandeur. Tout en parlant, elle jouait avec ses bracelets, touchait ses boucles, et envoyait à son miroir de tendres œillades. Je trouvai ce narcissisme niais et néanmoins il m'offensait. Il m'était impossible de sourire à mon reflet avec cette complaisance. Mais alors Camille gagnait; ce témoignage émerveillé qu'elle portait sur elle-même, mon ironie ne l'entamait pas; seule une éclatante affirmation de moi eût rétabli l'équilibre.

Je marchai longtemps dans les rues de Montmartre, je tournai autour de l'Atelier, en proie à un des sentiments les plus désagréables qui m'aient jamais saisie et auquel convient, je crois, le nom d'envie. Camille n'avait pas laissé s'établir entre nous de réciprocité; elle m'avait annexée à son univers, et reléguée à

une place infime; je n'avais plus assez d'orgueil pour riposter par une annexion symétrique; ou alors, il m'aurait fallu décréter qu'elle n'était qu'une imposture : le jugement de Sartre, mon propre consentement me l'interdisaient. Une autre solution eût été de reconnaître sa supériorité et de m'oublier dans une admiration sans réticence; j'en étais capable, mais pas à propos de Camille. Je me sentais victime d'une espèce d'injustice d'autant plus irritante que j'étais en train de la légitimer puisque je ne détachais pas d'elle ma pensée alors que déjà elle m'avait oubliée. Tandis que je montais et descendais les escaliers de la Butte, obsédée par son existence, je lui accordais plus de réalité qu'à moi-même et je me révoltais contre cette suprématie que je lui conférais : c'est cette contradiction qui fait de l'envie un mal si torturant. J'en souffris pendant plusieurs heures.

Par la suite, je me calmai; mais longtemps je demeurai à l'égard de Camille dans l'ambivalence : je la voyais à la fois par ses yeux et par les miens. Un jour où elle me reçut avec Sartre, elle nous décrivit la danse qu'elle devait exécuter dans le prochain spectacle de l'Atelier; elle figurait une gitane et elle avait inventé de lui plaquer un emplâtre sur l'œil : elle justifiait cette décision par de subtiles considérations sur les gitans, la danse, l'esthétique théâtrale; c'était tout à fait convaincant. En scène, sa toilette, son maquillage, son emplâtre et aussi sa chorégraphie me parurent grotesques; ma sœur et un de ses amis m'accompagnaient : ils se tordirent de rire. J'invitai Camille un après-midi, avec Poupette et Fernand qui se trouvait de passage à Paris. Elle portait sur ses cheveux torsadés un béret de velours noir; sa robe noire, semée de pastilles blanches, s'ouvrait sur une guimpe aux manches gonflées : elle ressemblait, mais sans excès, à un tableau de la Renaissance. Elle parla beaucoup, avec brio. Après son départ, je vantais sa beauté et cet art qu'elle avait de créer des atmosphères. « C'est surtout vous qui avez créé l'atmosphère », me dit Fernand avec une gentillesse bourrue. Je fus très surprise et je commençai à penser que Camille peut-être ne tenait que de moi son inquiétant pouvoir. Elle finit par me devenir familière; je m'arrangeai de ses défauts, de ses mérites. Au fur et à mesure que je regagnai ma propre estime, j'échappai à la fascination qu'elle avait d'abord exercée sur moi.

Ce fut une lente reconquête qui s'amorça au printemps 1931, lorsqu'il me fallut décider de mon avenir immédiat.

Un dimanche de février, Sartre reçut une lettre l'avisant qu'on avait nommé au Japon un autre lecteur que lui. Il fut très déçu. D'autre part, l'Université lui demanda de remplacer au Havre, pendant le dernier trimestre, le professeur de philosophie atteint de dépression nerveuse : il conserverait le poste l'année suivante; c'était une aubaine puisque, s'il devait rester en France, il souhaitait au moins enseigner à proximité de Paris. Il accepta. Ainsi la grande séparation que j'avais tant redoutée m'était épargnée! Un énorme pavé me tomba du cœur. Seulement, du même coup, l'alibi que me ménageait l'avenir s'effondrait : rien ne me protégeait plus contre mes remords. J'ai retrouvé une page de carnet, griffonnée dans le café Dupont du boulevard Rochechouart, un soir où sans doute j'avais un peu bu : « Voilà. De nouveau je ne penserai rien. Tout un tas de petits suicides joyeux (*cric-crac* faisaient en mourant les brins de chanvre brûlés dans le conte d'Andersen; et les petits enfants battaient des mains en criant : C'est fini, c'est fini!). Peut-être n'était-ce pas la peine de vivre, après tout. Vivre pour le confortable et pour l'agréable!... Je voudrais réapprendre la solitude : il y a si longtemps que je n'ai pas été seule! »

Ces repentirs, je l'ai dit, ne se déchaînaient que par intermittences; en vérité, je redoutais la solitude beaucoup plus que je n'y aspirais. Le moment vint où je dus solliciter un poste : on m'assigna Marseille, et je fus atterrée. J'avais envisagé des exils plus déchirants mais sans jamais tout à fait y croire; et soudain, c'était vrai : le 2 octobre, je me retrouvais à plus de huit cents kilomètres de Paris. Devant ma panique, Sartre proposa de réviser nos plans : si nous nous mariions, nous bénéficierions d'un poste double et somme toute cette formalité ne porterait pas gravement atteinte à notre manière de vivre. Cette perspective me prit au dépourvu. Jusqu'alors nous n'avions pas même envisagé de nous enchaîner à des habitudes communes : l'idée de nous marier ne nous avait donc pas effleurés. Par principe, elle nous offusquait. Sur bien des points, nous hésitions, mais notre anarchisme était aussi bon teint

et aussi agressif que celui des vieux libertaires; il nous incitait, comme eux, à refuser l'ingérence de la société dans nos affaires privées. Nous étions hostiles aux institutions parce que la liberté s'y aliène, et hostiles à la bourgeoisie d'où elles émanaient : il nous paraissait normal d'accorder notre conduite à nos convictions. Le célibat pour nous allait de soi. Seuls de puissants motifs auraient pu nous décider à plier devant des conventions qui nous répugnaient.

Mais précisément, voilà qu'il en surgissait un puisque l'idée de partir pour Marseille me jetait dans l'anxiété; dans ces conditions, disait Sartre, il était stupide de sacrifier à des principes. Je dois dire que pas un instant je ne fus tentée de donner suite à sa suggestion. Le mariage multiplie par deux les obligations familiales et toutes les corvées sociales. En modifiant nos rapports à autrui, il eût fatalement altéré ceux qui existaient entre nous. Le souci de préserver ma propre indépendance ne pesa pas lourd; il m'eût paru artificiel de chercher dans l'absence une liberté que je ne pouvais sincèrement retrouver que dans ma tête et mon cœur. Mais je voyais combien il en coûtait à Sartre de dire adieu aux voyages, à sa liberté, à sa jeunesse pour devenir professeur en province et, définitivement, un adulte; se ranger parmi les hommes mariés, c'eût été un renoncement de plus. Je le savais incapable de m'en avoir de la rancune, mais je savais aussi combien j'étais accessible aux remords et combien je les détestais. La plus élémentaire prudence m'interdisait de choisir un avenir qu'ils eussent risqué d'empoisonner. Je n'eus pas même à délibérer, je n'hésitai pas, je ne calculai pas, ma décision se prit sans moi.

Un seul motif eût pesé assez lourd pour nous convaincre de nous infliger ces liens qu'on dit légitimes : le désir d'avoir des enfants; nous ne l'éprouvions pas. Là-dessus on m'a si souvent prise à parti, on m'a posé tant de questions que je veux m'expliquer. Je n'avais, je n'ai, aucune prévention contre la maternité; les poupons ne m'avaient jamais intéressée, mais un peu plus âgés les enfants me charmaient, souvent; je m'étais proposé d'en avoir à moi au temps où je songeais à épouser mon cousin Jacques. Si à présent je me détournais de ce projet, c'est d'abord parce que mon bonheur était trop compact pour qu'aucune nouveauté pût m'allécher. Un enfant n'eût pas resserré les liens qui nous unissaient Sartre et moi; je ne

souhaitais pas que l'existence de Sartre se reflétât et se prolongeât dans celle d'un autre : il se suffisait, il me suffisait. Et je me suffisais : je ne rêvais pas du tout de me retrouver dans une chair issue de moi. D'ailleurs, je me sentais si peu d'affinités avec mes parents que d'avance les fils, les filles que je pourrais avoir m'apparaissaient comme des étrangers; j'escomptais de leur part ou de l'indifférence, ou de l'hostilité tant j'avais eu d'aversion pour la vie de famille. Aucun fantasme affectif ne m'incitait donc à la maternité. Et, d'autre part, elle ne me paraissait pas compatible avec la voie dans laquelle je m'engageais : je savais que, pour devenir un écrivain, j'avais besoin de beaucoup de temps et d'une grande liberté. Je ne détestais pas jouer la difficulté; mais il ne s'agissait pas d'un jeu : la valeur, le sens même de ma vie se trouvaient en question. Pour risquer de les compromettre, il aurait fallu qu'un enfant représentât à mes yeux un accomplissement aussi essentiel qu'une œuvre : ce n'était pas le cas. J'ai raconté combien, vers nos quinze ans, Zaza m'avait scandalisée en affirmant qu'il valait mieux avoir des enfants que d'écrire des livres : je continuais à ne pas voir de commune mesure entre ces deux destins. Par la littérature, pensais-je, on justifie le monde en le créant à neuf, dans la pureté de l'imaginaire, et du même coup, on sauve sa propre existence; enfanter, c'est accroître vainement le nombre des êtres qui sont sur terre, sans justification. On ne s'étonne pas qu'une carmélite, ayant choisi de prier pour tous les hommes, renonce à engendrer des individus singuliers. Ma vocation non plus ne souffrait pas d'entraves et elle me retenait de poursuivre aucun dessein qui lui fût étranger. Ainsi, mon entreprise m'imposait une attitude qu'aucun de mes élans ne contrariait et sur laquelle je ne fus jamais tentée de revenir. Je n'ai pas eu l'impression de refuser la maternité; elle n'était pas mon lot; en demeurant sans enfant, j'accomplissais ma condition naturelle.

Cependant nous révisâmes notre pacte; nous abandonnâmes l'idée d'un « bail » provisoire entre nous. Notre entente était devenue plus étroite et plus exigeante qu'au départ; elle pouvait s'accommoder de brèves séparations, mais non de vastes équipées solitaires. Nous ne nous jurâmes pas une éternelle fidélité; mais nous rejetâmes dans les lointains de la trentaine nos éventuelles dissipations.

Je me rassérénai. Marseille était une grande ville, très belle, m'assurait-on. L'année scolaire n'a que neuf mois, les trains vont vite : deux jours de congé, une grippe opportune et je viendrais à Paris. Je profitai donc sans arrière-pensée de ce dernier trimestre. Le Havre ne déplut pas à Sartre et je l'y accompagnai plusieurs fois. Je vis beaucoup de choses neuves : un port avec ses bateaux, ses bassins, ses ponts tournants; de hautes falaises, une mer fougueuse. Sartre d'ailleurs passait le plus clair de son temps à Paris. Malgré nos convictions anticolonialistes, nous allâmes faire un tour à l'Exposition Coloniale; c'était une magnifique occasion pour Sartre de pratiquer son « esthétique d'opposition » : que de laideurs! et comme il était dérisoire, ce temple d'Angkor en papier mâché! Mais nous aimions le bruit et la poussière que soulèvent les foules.

Sartre venait de terminer *La Légende de la vérité* que Nizan se chargea de recommander aux éditions d'Europe. Un fragment fut publié dans la revue *Bifur* que dirigeait Ribemont-Dessaignes; Nizan s'en occupait; dans chaque numéro il présentait succinctement les collaborateurs; il consacra une ligne à son petit camarade : « Jeune philosophe. Prépare un volume de philosophie destructrice. » Bandi, qui se trouvait alors à Paris, me parla de ce texte avec beaucoup d'agitation. Dans le même numéro parut la traduction de *Was ist Metaphysik* de Heidegger : nous n'en vîmes pas l'intérêt car nous n'y comprîmes rien. De son côté, Nizan venait de publier sa première œuvre *Aden-Arabie*. Nous en aimions particulièrement le départ agressif : « J'avais vingt ans. Je ne laisserai dire à personne que c'est le plus bel âge de la vie. » Le livre tout entier nous plaisait mais il nous parut plus brillant que profond parce que nous en méconnûmes la sincérité. Avec l'entêtement étourdi de la jeunesse, Sartre, au lieu de réviser à la lueur de ce pamphlet, l'idée qu'il se faisait de Nizan, préféra imaginer que son petit camarade avait sacrifié à la littérature. Il avait aimé sa vie de normalien : il ne prit pas au sérieux les déclarations rageuses de Nizan contre l'École; il ne se dit pas que le désarroi de Nizan avait dû être profond pour le jeter dans l'aventure d'Aden. Nizan dans *Aden-Arabie* s'insurgeait contre ce précepte d'Alain qui avait marqué notre génération : dire non; il voulait dire *oui* à quelque chose, et c'est ainsi qu'en revenant

d'Arabie il s'était inscrit au P.C. Étant donné son amitié pour Nizan, il était plus facile à Sartre d'atténuer cette divergence que de lui donner tout son poids. C'est ainsi que nous goûtâmes la virtuosité de Nizan sans attacher assez d'importance à ce qu'il disait.

En juin, Stépha et Fernand débarquèrent à Paris; ils exultaient, parce que, après beaucoup d'agitations, de luttes et de répressions, la République avait triomphé en Espagne. Stépha était lourdement enceinte; elle entra un matin de juillet à la Maternité Tarnier, rue d'Assas. Fernand convoqua ses amis à la terrasse de la Closerie des Lilas. Toute les heures il faisait un saut à la clinique et revenait tête basse. « Encore rien! » On le rassurait, on l'encourageait, il s'égayait. Vers le soir, Stépha accoucha d'un fils. Peintres, journalistes, écrivains de toutes nationalités fêtèrent l'événement tard dans la nuit. Elle demeura à Paris avec l'enfant tandis qu'il regagnait Madrid. Il avait dû accepter là-bas une situation qui lui déplaisait; il vendait des appareils de radio et il n'avait presque plus de temps pour peindre; il s'acharnait cependant; ses toiles, influencées par Soutine, étaient encore gauches, mais marquaient un progrès sur ses premiers tableaux.

L'année scolaire s'achevait et je me préparai à partir en vacances avec Sartre. Ensuite, nous nous séparerions. Mais j'en avais pris mon parti. Je me disais que la solitude, à dose modérée, a sans doute ses charmes et sûrement des vertus. J'espérais qu'elle me fortifierait contre la tentation que pendant deux ans j'avais côtoyée : abdiquer. Je devais garder toute ma vie un souvenir inquiet de cette période où je craignis de trahir ma jeunesse. Françoise d'Eaubonne dans sa critique des *Mandarins* remarquait que tous les écrivains ont leur « tête de mort » et que la mienne — figurée par Élisabeth, Denise et surtout Paule — c'est la femme qui sacrifie à l'amour son autonomie. Aujourd'hui, je me demande jusqu'à quel point ce risque a existé. Si un homme avait eu assez d'égoïsme et de médiocrité pour prétendre me réduire, je l'aurais jugé, blâmé, je me serais détournée de lui. Je ne pouvais avoir envie de me démettre qu'en faveur de quelqu'un qui précisément fit tout son possible pour m'en empêcher. Mais, à l'époque, il me semblait que je courais un danger, et qu'en acceptant de partir pour Marseille, j'avais commencé de le conjurer.

II

Voyager : ç'avait toujours été un de mes désirs les plus brûlants. Avec quelle nostalgie, jadis, j'avais écouté Zaza quand elle était revenue d'Italie! Parmi les cinq sens, il y en avait un que je plaçais, de loin, au-dessus de tous les autres : la vue. Malgré mon goût pour la conversation, j'étais stupéfaite quand j'entendais dire que les sourds sont plus tristes que les aveugles; je trouvais même le sort des geules cassées plus acceptable que la cécité, et s'il m'avait fallu choisir, j'aurais sans hésiter renoncé à avoir un visage pour garder des yeux. A l'idée de passer six semaines à me promener et à regarder, j'exultais. Cependant j'étais raisonnable; l'Italie, l'Espagne, la Grèce, j'irais sûrement, mais plus tard; cet été-là, sur les conseils de Nizan, j'envisageais avec Sartre de visiter la Bretagne. Je n'en crus pas mes oreilles quand Fernand nous suggéra de venir à Madrid; nous habiterions chez lui, et le cours de la peseta était si bas que nos déplacements ne nous coûteraient presque rien. Ni l'un ni l'autre nous n'avions jamais franchi la frontière et quand nous aperçûmes à Port Bou les bicornes vernis des carabiniers, nous nous sentîmes jetés en plein exotisme. Je n'oublierai jamais notre première soirée à Figueras; nous avions retenu une chambre et dîné dans une petite posada; nous marchions autour de la ville, la nuit descendait sur la plaine et nous nous disions : « C'est l'Espagne ».

Sartre avait converti en pesetas les derniers débris de son héritage : ce n'était pas grand-chose; sur les conseils de Fernand, nous avions acheté des kilometricos [1] de première classe, sinon nous n'aurions pu monter que dans les trains omnibus; il nous resta à peine de quoi joindre les deux bouts, en vivant chichement; peu m'importait; le luxe n'existait pas pour moi, même en imagination; pour rouler à travers la Catalogne, je préférais les autobus de campagne aux pullmans touristiques. Sartre me laissait le soin de consulter les horaires, de combiner nos itinéraires; j'organisais le temps et l'espace à ma guise : je profitai avec ardeur de cette nouvelle espèce de liberté. Je me rappelais mon enfance : quelle histoire, pour aller de Paris à

1. C'était des billets forfaitaires, valables pour 2.000 à 3.000 kilomètres.

Uzerche! On s'épuisait à faire les bagages, les transporter, les enregistrer, les surveiller; ma mère s'emportait contre les employés de la gare, mon père insultait les voyageurs qui partageaient notre compartiment, et tous deux se querellaient; il y avait toujours de longues attentes affolées, beaucoup de bruit et beaucoup d'ennui. Ah! je m'étais bien promis que ma vie serait différente! Nos valises ne pesaient pas lourd, nous les remplissions, nous les vidions en un tournemain; que c'était amusant d'arriver dans une ville inconnue, d'y choisir un hôtel! J'avais définitivement balayé tout ennui, tout souci.

Tout de même, j'abordai Barcelone avec un peu d'anxiété. La ville grouillait autour de nous, elle nous ignorait, nous ne comprenions pas son langage : quel moyen inventer pour la faire entrer dans nos vies ? C'était une gageure dont tout de suite la difficulté m'exalta. Nous descendîmes près de la cathédrale, dans une pension des plus médiocres, mais notre chambre me plut; l'après-midi, pendant la sieste, le soleil dardait des feux rouges à travers les rideaux d'andrinople, et c'était l'Espagne qui brûlait ma peau. Avec quel zèle nous la pourchassions! Comme la plupart des touristes de notre époque, nous imaginions que chaque lieu, chaque ville avait un secret, une âme, une essence éternelle et que la tâche du voyageur était de les dévoiler; cependant nous nous sentions beaucoup plus modernes que Barrès parce que les clés de Tolède ou de Venise nous savions qu'il ne fallait pas les chercher seulement dans leurs musées, leurs monuments, leur passé, mais au présent, à travers leurs ombres et leurs lumières, leurs foules, leurs odeurs, leurs nourritures : c'est ce que nous avaient enseigné Valery Larbaud, Gide, Morand, Drieu la Rochelle. Selon Duhamel, les mystères de Berlin se résumaient dans l'odeur qui flottait dans ses rues et qui ne ressemblait à aucune autre; boire un chocolat espagnol, c'est tenir dans sa bouche toute l'Espagne, disait Gide dans *Prétextes*; chaque jour, je me contraignais à avaler des tasses d'une sauce noire, lourdement chargée de cannelle; je mangeais des pavés de touron et de pâte de coing, et aussi des gâteaux qui s'effritaient entre mes dents avec un goût de vieille poussière. Nous nous mêlions aux promeneurs des Ramblas; je respirais soigneusement l'odeur moite des rues où nous nous égarions : des rues sans soleil auxquelles le vert des persiennes, le coloris des linges suspendus entre les

façades, prêtaient une fausse gaieté. Convaincus d'après nos lectures que la vérité d'une ville se dépose dans ses bas-fonds, nous passions toutes nos soirées au « Bario-Chino »; des femmes lourdes et gracieuses chantaient, dansaient, s'offraient sur des estrades en plein air; nous les regardions, mais nous épiions avec plus de curiosité encore le public qui les regardait : nous nous confondions avec lui grâce à ce spectacle que nous voyions ensemble. Cependant je tenais aussi à remplir les tâches classiques du touriste. Nous montâmes au Tibidabo, et pour la première fois, je vis scintiller à mes pieds, pareil à un grand morceau de quartz fracassé, une cité méditerranéenne. Pour la première fois je m'aventurai dans un téléférique qui nous hissa sur les hauteurs de Monserrat.

Nous nous y promenâmes avec ma sœur qui venait de faire un séjour à Madrid, chez Fernand, et qui passa trois jours à Barcelone. A notre retour, le soir, il y avait sur les Ramblas une agitation insolite, mais à laquelle nous n'attachâmes pas d'importance. Le lendemain après-midi, nous partîmes tous trois voir une église qui se trouvait dans un quartier populeux; les tramways ne circulaient pas; certaines avenues étaient presque désertes. Nous nous demandâmes ce qui se passait, mais avec mollesse, car nous étions très occupés à repérer sur notre plan l'église, qui se dérobait. Nous débouchâmes dans une rue pleine de monde et de bruit : les gens, accotés aux murs, tenaient des conciliabules avec beaucoup de gestes et de grands éclats de voix; deux policiers s'avançaient, au milieu de la chaussée, encadrant un homme chargé de menottes; on voyait un car de police, au loin. Nous ne savions presque pas un mot d'espagnol, nous ne saisîmes rien de ce que les gens disaient : leurs visages n'étaient pas bons. Entêtés dans notre quête, nous nous approchâmes cependant d'un groupe en effervescence et nous prononçâmes, sur un ton interrogatif, le nom de l'église à laquelle nous nous intéressions; on nous sourit, et, avec une bonne grâce charmante, un homme dessina dans l'espace notre itinéraire; dès que nous eûmes remercié, ils reprirent leur discussion. J'ai tout oublié de cette église; mais je sais qu'en revenant de notre promenade nous avons acheté un journal et nous l'avons déchiffré tant bien que mal. Les syndicats avaient déclenché une grève générale contre le gouvernement de la province. Dans la rue où nous avions demandé

notre chemin, on venait d'arrêter des militants syndicalistes : c'est l'un d'entre eux que nous avions aperçu, entre deux gendarmes; et la foule rassemblée sur la chaussée délibérait pour savoir si oui ou non elle allait se battre pour l'arracher à la police. Le journal concluait vertueusement que l'ordre était rétabli. Nous nous sentîmes très mortifiés : nous étions présents, et nous n'avions rien vu. Nous nous consolâmes en pensant à Stendhal et à sa bataille de Waterloo.

Avant de quitter Barcelone, je compulsai avec frénésie le *Guide bleu ;* j'aurais voulu voir littéralement tout. Mais Sartre refusa catégoriquement de faire halte à Lérida pour y contempler une montagne de sel. « Les beautés naturelles, soit, déclara-t-il, mais pour les curiosités naturelles, non! ». Nous nous arrêtâmes seulement, un jour, à Saragosse, d'où nous gagnâmes Madrid. Fernand nous attendait à la gare; il nous installa dans son appartement, situé en bas de l'Alcala et nous emmena à travers la ville. Elle me parut si dure, si implacable, qu'à la fin de l'après-midi je versai quelques larmes. Je suppose que, malgré mon affection pour Fernand, je regrettais moins Barcelone que mon long tête-à-tête avec Sartre. En fait, c'était une chance d'échapper, grâce à Fernand, à l'incertaine condition de touriste et je m'en rendis compte cette nuit même, tandis que nous mangions dans le Parque des crevettes grillées et des glaces à la pêche. Bientôt, la gaieté de Madrid me prit. La République s'étonnait encore de son triomphe et on aurait dit qu'elle le célébrait chaque jour. Dans les cafés profonds et sombres, des hommes strictement vêtus, en dépit de la chaleur, construisaient, en phrases passionnées, la nouvelle Espagne; elle avait vaincu les prêtres, les riches, elle allait s'établir dans la liberté, conquérir la justice; les amis de Fernand pensaient que bientôt les travailleurs prendraient le pouvoir et bâtiraient le socialisme. Des démocrates aux communistes, pour l'instant, tous se réjouissaient, tous croyaient avoir l'avenir entre leurs mains. Nous écoutions ces rumeurs en buvant du manzanilla, en rongeant des olives noires, en décortiquant de grosses crevettes. A une terrasse, trônait Valle Inclan, barbu, manchot, superbe : il racontait à qui voulait l'entendre, et chaque fois d'une manière différente, comment il avait perdu son bras. Le soir nous dînions dans des restaurants bon marché, qui nous plaisaient parce qu'aucun touriste n'y mettait les pieds; je me

rappelle une cave, avec des outres pleines d'un gros vin qui sentait la résine; les garçons annonçaient le menu à voix haute. Jusqu'à trois heures du matin, la foule madrilène flânait dans les rues et, nous, assis à une terrasse, nous respirions la fraîcheur de la nuit.

En principe, la République réprouvait les courses de taureaux : mais tous les républicains les aimaient. Nous y allâmes chaque dimanche. Ce qui me plut, la première fois, ce fut surtout la fête qui se déployait sur les gradins; je regardais de tous mes yeux la foule houleuse et bariolée qui s'étageait du haut en bas de l'immense entonnoir; j'écoutais, dans l'ardeur du soleil, le bruissement des éventails et des chapeaux de papier. Mais, comme la plupart des spectateurs novices, je trouvai que le taureau cédait au leurre avec une fatalité mécanique, que l'homme avait la partie trop facile. Je ne compris absolument pas ce qui justifiait les applaudissements, les huées du public. Les toreros les plus réputés, cette saison-là, c'était Marcia Lalanda et Ortega; les Madrilènes appréciaient aussi beaucoup un jeune débutant, surnommé El Estudiante, qui se distinguait par son audace. Je les vis tous les trois et je compris que le taureau était bien loin de donner infailliblement dans le leurre : pris entre les caprices de la bête et l'exigeante attente des spectateurs, le torero risquait sa peau; ce danger était la matière première de son travail : il le suscitait, il le dosait, avec plus ou moins de courage et d'intelligence; en même temps, il l'esquivait avec un art plus ou moins sûr. Chaque combat était une création; peu à peu, je démêlai ce qui en faisait le sens, et parfois la beauté. Bien des choses encore m'échappaient, mais je fus mordue, Sartre aussi.

Fernand nous guida à travers le Prado et nous y retournâmes souvent. Nous n'avions pas encore vu beaucoup de tableaux dans notre vie. Plusieurs fois, j'avais parcouru les galeries du Louvre, avec Sartre, et j'avais constaté que, grâce à mon cousin Jacques, je comprenais un peu mieux la peinture que lui : un tableau pour moi c'était d'abord une surface couverte de couleurs, tandis que Sartre réagissait au sujet et à l'expression des personnages, au point qu'il goûtait les œuvres de Guido Reni. Je l'avais vivement attaqué, et il avait battu en retraite. Je dois dire qu'il aimait aussi, avec prédilection, la *Pietà* d'Avignon et la *Crucifixion* de Grunewald. Je ne l'avais pas converti à la

peinture abstraite, mais il avait admis que l'intérêt d'une scène, l'expression d'un visage ne peuvent pas se détacher du style, de la technique, de l'art qui nous les donnent à voir. Il m'avait réciproquement influencée car éprise d' « art pur » en général, de « peinture pure » en particulier, je prétendais ne pas me soucier du sens du paysage ou de la figure qui m'étaient montrés. Nous nous étions à peu près rejoints, quand nous visitâmes le Prado, mais nous étions encore novices et ensemble nous tâtonnâmes. Le Greco surpassait tout ce que, d'après Barrès, nous attendions de lui : nous lui donnâmes dans nos admirations la première place. Nous fûmes sensibles à la cruauté de certains portraits de Goya et à la noire folie de ses dernières toiles, mais dans l'ensemble, Fernand nous reprocha, non sans raison, de le mésestimer. Il trouvait aussi que nous prenions un plaisir excessif aux Jérôme Bosch; en effet, nous n'en avions jamais fini de nous perdre parmi ses suppliciés, ses monstres; il remuait trop nos imaginations pour que nous nous inquiétions de l'exacte qualité de sa peinture. Cependant, la virtuosité technique m'éblouissait et je restais volontiers plantée devant les toiles du Titien. Sur ce point, Sartre fut tout de suite radical : il s'en détournait avec dégoût. Je lui dis qu'il exagérait, que c'était quand même fameusement bien peint. « Et après ? » me répondait-il; et il ajoutait : « Titien, c'est de l'opéra ». Par réaction contre Guido Reni, il n'admettait plus qu'un tableau sacrifiât au geste ni à l'expression. Son aversion pour le Titien s'est par la suite nuancée, mais il ne devait jamais la renier.

De Madrid, nous fîmes plusieurs brefs voyages. L'Escurial, Ségovie, Avila, Tolède : certains lieux, par la suite purent me paraître encore plus beaux, mais jamais la beauté n'eut pareille fraîcheur.

Sartre avait autant de curiosité que moi, mais moins gloutonne. A Tolède, après une matinée diligente, il aurait volontiers passé l'après-midi à fumer sa pipe sur la place Zocodover. Moi, j'avais tout de suite des fourmis dans les jambes. Je n'imaginais pas, comme jadis en Limousin, que les choses eussent besoin de ma présence; mais j'avais entrepris de tout connaître du monde et le temps m'était mesuré, je ne voulais pas gaspiller un instant. Ce qui facilitait ma tâche, c'est qu'à mes yeux, il y avait des artistes, des styles, des époques qui tout simplement n'existaient pas. Sartre poursuivant d'une haine

vigilante tous les peintres en qui il lui semblait reconnaître les erreurs de Guido Reni, je consentis avec empressement à ce qu'il réduisît en poudre Murillo, Ribera et bien d'autres; ainsi élagué, l'univers ne décourageait pas mon appétit et j'étais décidée à en dresser un inventaire complet. J'ignorais les demi-mesures; dans les régions que nous n'avions pas rejetées, par décret, au néant, je n'établissais pas de hiérarchies; de n'importe quoi j'attendais tout : comment accepter de rien manquer ? Ce tableau du Greco, au fond d'une sacristie, pouvait être la clé qui m'ouvrirait définitivement son œuvre, et sans laquelle — qui sait ? — la peinture tout entière risquait de me demeurer fermée. Nous comptions revenir en Espagne; mais la patience n'était pas mon fort : je n'entendais pas différer, fût-ce d'une année, la révélation qu'allait m'apporter ce retable, ce tympan. Le fait est que les joies que j'en tirais étaient à la mesure de mon avidité : à chaque rencontre, la réalité me surprenait.

Parfois, elle m'arrachait à moi-même. « A quoi bon voyager ? on ne se quitte jamais », m'a dit quelqu'un. Je me quittais; je ne devenais pas une autre, mais je disparaissais. Peut-être est-ce le privilège des gens — très actifs ou très ambitieux — sans cesse en proie à des projets que ces trêves où soudain le temps s'arrête, où l'existence se confond avec la plénitude immobile des choses : quel repos! quelle récompense! A Avila, le matin, j'ai repoussé les volets de ma chambre; j'ai vu, contre le bleu du ciel, des tours superbement dressées; passé, avenir, tout s'est évanoui; il n'y avait plus qu'une glorieuse présence : la mienne, celle de ces remparts, c'était la même et elle défiait le temps. Bien souvent, au cours de ces premiers voyages, de semblables bonheurs m'ont pétrifiée.

Nous avons quitté Madrid dans les derniers jours de septembre. Nous avons vu Santillane, les bisons d'Altamira, la cathédrale de Burgos, Pampelune, Saint-Sébastien; j'avais aimé la dureté des plateaux castillans, mais je fus contente de retrouver sur les collines basques un automne à l'odeur de fougère. A Hendaye, nous avons pris ensemble le train de Paris : moi, je suis descendue à Bayonne pour attendre le Bordeaux-Marseille.



Dans toute mon existence, je n'ai connu aucun instant que je puisse qualifier de décisif; mais certains se sont rétrospectivement chargés d'un sens si lourd qu'ils émergent de mon passé avec l'éclat des grands événements. Je me rappelle mon arrivée à Marseille comme si elle avait marqué dans mon histoire un tournant absolument neuf.

J'avais laissé ma valise à la consigne et je m'immobilisai en haut du grand escalier. « Marseille », me dis-je. Sous le ciel bleu, des tuiles ensoleillées, des trous d'ombre, des platanes couleur d'automne; au loin des collines et le bleu de la mer; une rumeur montait de la ville avec une odeur d'herbes brûlées et des gens allaient, venaient, au creux des rues noires. Marseille. J'étais là, seule, les mains vides, séparée de mon passé et de tout ce que j'aimais, et je regardais la grande cité inconnue où j'allais sans secours tailler au jour le jour ma vie. Jusqu'alors, j'avais dépendu étroitement d'autrui; on m'avait imposé des cadres et des buts; et puis un grand bonheur m'avait été donné. Ici, je n'existais pour personne; quelque part, sous un de ces toits, j'aurais à faire quatorze heures de cours chaque semaine : rien d'autre n'était prévu pour moi, pas même le lit où je dormirais; mes occupations, mes habitudes, mes plaisirs, c'était à moi de les inventer. Je me mis à descendre l'escalier; je m'arrêtais à chaque marche, émue par ces maisons, ces arbres, ces eaux, ces rochers, ces trottoirs qui peu à peu allaient se révéler à moi et me révéler à moi-même.

Sur l'avenue de la gare, à droite, à gauche, il y avait des restaurants aux terrasses abritées par de hautes verrières. Contre une des vitres, j'aperçus un écriteau : « Chambre à louer ». Ce n'était pas une chambre selon mon cœur : un lit volumineux, des chaises et une armoire; mais je pensai que la grande table serait commode pour travailler, et la patronne me proposait un prix de pension qui me convenait. J'allai chercher ma valise, et je la déposai au « Restaurant de l'Amirauté ». Deux heures plus tard, j'avais rendu visite à la directrice du lycée, mon emploi du temps était fixé; sans connaître Marseille, déjà j'y habitais. Je partis à sa découverte.

J'eus le coup de foudre. Je grimpai sur toutes ses rocailles,

je rôdai dans toutes ses ruelles, je respirai le goudron et les oursins du Vieux-Port, je me mêlai aux foules de la Canebière, je m'assis dans des allées, dans des jardins, sur des cours paisibles où la provinciale odeur des feuilles mortes étouffait celle du vent marin. J'aimais les tramways brinquebalants, où s'accrochaient des grappes humaines, et les noms inscrits à leur front : la Madrague, Mazargue, les Chartreux, le Roucas Blanc. Le jeudi matin, je pris un des autobus « Mattéi » dont le terminus se trouvait tout près de chez moi. De Cassis à la Ciotat, je suivis à pied des falaises cuivrées; j'en éprouvai de tels transports que lorsque je remontai, le soir, dans un des petits cars verts, je n'avais plus qu'une idée en tête : recommencer. La passion qui venait de me mordre m'a tenue pendant plus de vingt ans, l'âge seul en est venu à bout; elle me sauva cette année-là de l'ennui, des regrets, de toutes les mélancolies et changea mon exil en fête.

Elle n'avait rien d'original. A la fois sauvage et d'accès facile, la nature, autour de Marseille, offre au plus modeste marcheur des secrets étincelants. L'excursion était le sport favori des Marseillais; ses adeptes formaient des clubs, ils éditaient un Bulletin qui décrivait en détails d'ingénieux itinéraires, ils entretenaient avec soin les flèches aux couleurs vives qui jalonnaient les promenades. Un grand nombre de mes collègues s'en allaient le dimanche, en bande, escalader le massif de Marseilleveyre ou les crêtes de la Sainte-Baume. Ma singularité, c'est que je ne m'agglomérai à aucun groupe et que d'un passe-temps je fis le plus exigeant des devoirs. Du 2 octobre au 14 juillet, pas une fois je ne m'interrogeai sur l'emploi d'un jeudi, d'un dimanche : il m'était enjoint de partir à l'aube, hiver comme été, pour ne rentrer qu'à la nuit. Je ne m'attardais pas aux préliminaires; jamais je ne me procurai le classique attirail : sac à dos, souliers ferrés, jupe et cape de loden; j'enfilais une vieille robe, des espadrilles, et j'emportais dans un cabas quelques bananes et des brioches : plus d'une fois, me croisant sur une cime, mes collègues sourirent avec dédain. En revanche, avec le secours du *Guide bleu*, du *Bulletin* et de la carte Michelin, je dressais des plans minutieux. Au début, je me limitais à cinq ou six heures de marche, puis je combinai des promenades de 9 à 10 heures, il m'arrivait d'abattre plus de quarante kilomètres. Je râtissai systématiquement la région.

Je montai sur tous les sommets : le Gardaban, le mont Aurélien, Sainte Victoire, le Pilon du Roi; je descendis dans toutes les calanques, j'explorai les vallées, les gorges, les défilés. Parmi les pierres aveuglantes où ne s'indiquait pas le moindre sentier, j'allais, épiant les flèches — bleues, vertes, rouges, jaunes — qui me conduisaient je ne savais où; parfois je les perdais, je les cherchais, tournant en rond, battant les buissons aux arômes aigus, m'écorchant à des plantes encore neuves pour moi : les cistes résineux, les genévriers, les chênes verts, les asphodèles jaunes et blancs. Je suivis au bord de la mer tous les chemins douaniers; au pied des falaises, le long des côtes tourmentées, la Méditerranée n'avait pas cette langueur sucrée qui, ailleurs, m'écœura souvent; dans la gloire des matins, elle battait avec violence les promontoires d'un blanc éblouissant, et j'avais l'impression que si j'y plongeais la main elle me trancherait les doigts. Elle était belle aussi, vue du haut des coteaux, quand sa feinte douceur, sa rigueur minérale brisaient le déferlement des oliviers. Il y eut un jour de printemps où pour la première fois, sur le plateau de Valensole, je découvris les amandiers en fleurs. Je marchai sur des chemins rouges et ocres, à travers la plaine d'Aix où je reconnaissais les toiles de Cézanne. Je visitai les villes, les bourgs, les villages, les abbayes, les châteaux. Comme en Espagne, la curiosité ne me laissait pas de répit. De chaque point de vue, de chaque combe j'escomptais une révélation, et toujours la beauté du paysage surpassait mes souvenirs et mon attente. Je retrouvai, tenace, la mission d'arracher les choses à leur nuit. Seule, je marchai dans les brouillards sur la crête de Sainte-Victoire, sur la chaîne du Pilon du Roi, contre la violence du vent qui précipita mon béret dans la plaine, seule je me perdis dans un ravin du Lubéron : ces moments dans leur lumière, leur tendresse, leur fureur n'appartenaient qu'à moi. Que j'aimais, encore engourdie de sommeil, traverser la ville où s'attardait la nuit et voir l'aube naître au-dessus d'une bourgade inconnue! Je dormais à midi dans l'odeur des genêts et des pins; je m'accrochais aux flancs des collines, je me faufilais à travers les garrigues, et les choses venaient à ma rencontre, prévues, imprévisibles : jamais je ne me suis blasée sur le plaisir de voir un point, un trait inscrits sur une carte, ou trois lignes imprimées dans un Guide qui se changeaient en pierres, en arbres, en ciel, en eau.

Chaque fois que je revois la Provence, je reconnais mes raisons de l'aimer; elles ne justifient par la manie dont un souvenir me fait mesurer, non sans stupeur, l'acharnement. Ma sœur vint à Marseille à la fin de novembre; je l'initiai à mes nouveaux plaisirs comme je l'avais associée à mes jeux d'enfant; nous vîmes sous le grand soleil l'aqueduc de Roquefavour, nous nous promenâmes en espadrilles dans la neige autour de Toulon; elle manquait d'entraînement, elle eut des ampoules qui la firent souffrir, mais elle ne se plaignait jamais et marchait à mon pas. Un jeudi, arrivant vers midi à la Sainte-Baume, la fièvre la prit; je lui dis de se reposer à l'hospice, d'y boire des grogs en attendant le car qui descendait quelques heures plus tard sur Marseille, et je terminai seule ma course. Le soir, elle se mit au lit avec la grippe et un remords m'effleura. Aujourd'hui, j'ai peine à concevoir comment je l'abandonnai, frissonnante, dans un lugubre réfectoire. En général, je me souciais d'autrui, et j'aimais beaucoup ma sœur. « Vous êtes une schizophrène », me disait souvent Sartre : au lieu d'adapter mes projets à la réalité, je les poursuivais envers et contre tout, tenant le réel pour un simple accessoire; à la Sainte-Baume, en effet, je niai l'existence de ma sœur plutôt que de m'écarter de mon programme : elle avait toujours si fidèlement servi mes plans que je ne voulus pas même envisager que cette fois-ci elle les dérangeât. Cette « schizophrénie » m'apparaît comme une forme extrême et aberrante de mon optimisme; je refusais, comme à vingt ans, que « la vie eût d'autres volontés que les miennes ».

La volonté qui s'affirmait dans mes promenades fanatiques avait en moi de très anciennes racines. Jadis, en Limousin, au long des chemins creux, je m'étais raconté qu'un jour je parcourrais la France, peut-être le monde, sans manquer une prairie ni un bosquet; je n'y croyais pas vraiment; et lorsqu'en Espagne j'avais prétendu voir *tout*, je donnais à ce mot un sens très large. Ici, dans le rayon où mon travail et mes ressources me cantonnaient, la gageure ne paraissait pas intenable. Je voulais explorer la Provence plus complètement et avec plus d'élégance qu'aucun excursionniste chevronné. Je n'avais jamais pratiqué de sport; je prenais d'autant plus de plaisir à utiliser mon corps, jusqu'aux limites de ses forces, et le plus ingénieusement possible; sur route, pour le ménager,

j'arrêtais autos et camions; en montagne, grimpant à travers les rochers, dévalant des éboulis, j'inventais des raccourcis : chaque promenade était un objet d'art. Je me promettais d'en garder, à jamais, un glorieux souvenir, et, dans le moment même où je les accomplissais, je me félicitais de mes exploits; l'orgueil que j'en tirais me contraignait à les renouveler : comment accepter de déchoir ? Si par indifférence ou caprice j'avais renoncé à une course, si je m'étais dit une seule fois : à quoi bon ? j'aurais ruiné tout le système qui haussait mes plaisirs au rang d'obligations sacrées. Souvent dans ma vie j'eus recours à ce stratagème : doter mes activités d'une nécessité dont je finissais par être la proie ou la dupe; c'est ainsi qu'à dix-huit ans je m'étais sauvée de l'ennui par la frénésie. Évidemment, à Marseille, je n'aurais pas réussi à entretenir en moi cette rage de collectionneur si elle avait été le fruit d'une consigne abstraite : mais j'ai dit quelles joies elle me dispensait.

Jamais je ne m'ennuyai : Marseille ne s'épuisait pas. Je suivais la jetée battue par l'eau et le vent, je regardais les pêcheurs, debout entre les blocs de pierre où se brisaient les lames, et qui cherchaient au fond des eaux souillées je ne sais quelle pâture; je me perdais dans la tristesse des docks; je rôdais autour de la porte d'Aix, dans des quartiers où des hommes basanés vendaient et revendaient de vieux souliers et des loques. Étant données mes mythologies, la rue Bouterie m'enchantait; je regardais les femmes fardées et, par la porte entrebâillée, les grandes affiches coloriées au-dessus des lits de fer : c'était bien plus poétique encore que les mosaïques du « Sphinx ». Dans les vieux escaliers et les vieilles ruelles, sur les marchés aux poissons, parmi les clameurs du vieux port, une vie toujours neuve me remplissait les yeux et les oreilles.

J'étais contente de moi; je menais à bien la tâche que je m'étais proposée en haut de l'escalier monumental : au jour le jour, je construisais sans secours mon bonheur. Il y avait des fins d'après-midi un peu mélancoliques, quand, au sortir du lycée, j'achetais pour mon dîner des friands ou des ramequins, et que je revenais, à travers le crépuscule, vers ma chambre où rien ne m'attendait : mais je trouvais de la douceur à cette nostalgie que je n'avais jamais connue dans le brouhaha de Paris. J'avais reconquis la paix du corps : cette franche sépa-

ration le soumettait à moins dure épreuve qu'un incessant va-et-vient entre la présence et l'absence. Et puis, je l'ai dit, tout se tient : quand il avait des impatiences, je les supportais sans dépit du fait que j'avais cessé de me mépriser. Et même, je me plaisais. Cette année-là, je dérogeai quelque peu à la morale que j'avais adoptée avec Sartre, et qui réprouvait tout narcissime : je meublais ma vie en me regardant vivre. J'aimais Kathrine Mansfield, ses nouvelles, son *Journal* et ses *Lettres ;* j'avais cherché son souvenir parmi les oliveraies de Bandol et je trouvais romanesque ce personnage de « femme seule » qui lui avait tant pesé. Je me disais que moi aussi, je l'incarnais, quand je déjeunais sur la Canebière au premier étage de la brasserie O'Central, quand je dînais au fond de la taverne Charley, sombre, fraîche, décorée de photographies de boxeurs; je me sentais « une femme seule », tandis que je prenais un café place de la Préfecture, sous les platanes, ou accotée à une fenêtre du Cintra sur le Vieux port. J'avais une prédilection pour cet endroit; à ma gauche, dans la pénombre où luisait la blondeur des tonneaux cerclés de cuivre, j'entendais des chuchotements feutrés; à droite, des tramways ferraillaient; des voix tumultueuses criaient les palourdes, les moules, les oursins; d'autres annonçaient des départs pour le château d'If, l'Estaque, les calanques. Je regardais le ciel, les passants, le pont transbordeur; et puis j'abaissais les yeux sur les copies que je corrigeais, sur le livre que je lisais. J'étais bien.

Je disposais de trop de temps pour ne pas travailler. Je commençai un nouveau roman. Je me critiquais plus sévèrement que l'année passée; les phrases que je traçais à grand-peine sur le papier ne me satisfaisaient pas. Je décidai de faire des exercices. Je m'installai, près de la préfecture, dans un café-brasserie où l'on servait des tripes à la marseillaise; les murs, décorés de festons et d'astragales baignaient dans une lumière jaune; je m'efforçai de tout décrire. Je compris vite que c'était absurde. Je revins à mon livre et je m'y tins avec assez de persévérance pour l'achever.

Il était moins gratuit que le précédent. Depuis que, à tort ou à raison, je m'étais crue en danger, j'avais pris mes distances, par rapport à ma vie : dans la peur, le remords, je l'avais jugée. Je me reprochais, à l'égard de Sartre, comme de Zaza autrefois, de ne pas m'en être tenue à la vérité de nos

rapports et d'avoir risqué d'y aliéner ma liberté. Il me semblait que je me laverais de cette faute et même que je la rachèterais si je réussissais à la transposer dans un roman : je commençais à avoir quelque chose à dire. Ainsi abordais-je un thème auquel je revins dans tous les récits que j'ébauchai [1] : le mirage de l'Autre. Je ne voulais pas qu'on confondît cette fascination avec une banale histoire d'amour et je pris pour protagonistes deux femmes : je pensais ainsi — non sans naïveté — préserver leur relation de toute équivoque sexuelle. Je répartis entre elles les tendances qui se contrariaient en moi : mon ardeur à vivre, et mon désir d'accomplir une œuvre. Tout en cédant davantage à la première, j'accordai plus de valeur à la seconde et je dotai de toutes les séductions Mme de Préliane en qui je l'incarnai. Je composai sa figure avec grand soin, mais en me souciant seulement de justifier l'attraction qu'elle exerçait. Ce qu'elle était pour de bon, son rapport à soi, aux choses, je ne m'en occupai pas. Encore une fois, je fabriquai du merveilleux. Il y avait plus de vérité chez Geneviève à qui je donnais, en les grossissant, certains de mes traits.

Mme de Préliane éprouvait une sumpathie agacée pour la jeune fille qui se pliait humblement à ses dédains; cela ne suffisait pas pour bâtir une intrigue. Je pensais, en outre, que pour évoquer l'épaisseur du monde il est bon de tisser ensemble plusieurs histoires. Mon passé m'en porposait une qui me paraissait tragiquement romanesque : la mort de Zaza. J'entrepris de la raconter.

Je mariai Zaza, que j'appelai Anne, à un bourgeois bien-pensant; au premier chapitre, elle recevait dans sa maison de campagne, en Limousin, son amie Geneviève : j'avais essayé de ressusciter le climat de Laubardin, la maison, la grand-mère, les confitures. Plus tard, à Paris, Anne et Mme de Préliane se rencontraient, et une grande amitié naissait entre elles. Tout en aimant son mari, Anne s'étiolait dans le milieu où il la confinait; elle commençait à s'épanouir le jour où elle entrait dans le cercle de Mme de Préliane qui l'encourageait à développer ses dons de musicienne. Son mari lui interdisait ces fréquentations. Écartelée entre son amour, son sens du devoir,

1. Dans le premier de mes romans publiés, *L'Invitée*, il tient encore une grande place.

ses convictions religieuses et d'autre part son besoin d'évasion, Anne mourait.

Le principal défaut de mon roman, c'est que l'histoire d'Anne ne tenait pas debout. Pour comprendre celle de Zaza, il faut partir de son enfance, de la constellation familiale à laquelle elle appartenait, d'une dévotion à l'égard de sa mère dont un amour conjugal ne pouvait aucunement fournir un équivalent. Une mère chérie et révérée depuis le berceau peut conserver un terrible ascendant, même si on déplore l'étroitesse de ses idées et ses abus d'autorité; jugé, blâmé, un mari cesse d'inspirer du respect et celui d'Anne n'exerçait évidemment par sur elle une emprise physique, puisque c'est un conflit moral que je peignais. Comment la loyauté d'Anne à l'égard du bourgeois conventionnel dont je l'avais flanquée et son amitié, tout de même légère, pour Mme de Préliane l'auraient-elles déchirée à mort ? On n'y croyait pas.

Mon erreur fut de détacher ce drame des circonstances qui lui donnaient sa vérité. J'en retins d'une part le sens théorique — le conflit entre la sclérose bourgeoise et une volonté de vie — d'autre part le fait brut : la mort de Zaza. C'était une double faute; car si l'art du roman exige qu'on trnaspose, c'est afin de dépasser l'anecdote et de montrer en pleine lumière une signification non pas abstraite mais engagée indissolublement dans l'existence [1].

Ce qu'il y avait de plus valable dans ces débuts, c'était la manière dont j'avais disposé les éclairages. Geneviève était vue par Anne, ce qui donnait un peu de mystère à sa simplicité; on voyait Mme de Préliane et Anne par les yeux de Geneviève, et celle-ci sentait qu'elle ne les comprenait pas bien; par-delà ses insuffisances, le lecteur était donc invité à deviner une vérité qui ne lui était pas brutalement assénée. Le malheur c'est que, malgré cette présentation soignée, mes héroïnes aient eu si peu de consistance.

Du moins, cette année-là, je n'envisageai pas mon travail comme un pensum. Je m'asseyais près d'une fenêtre du Cintra, je regardais, je respirais le Vieux Port et je me demandais comment on pense, on sent, on souffre, à quarante ans : j'en-

1. Là-dessus, je reprends à mon compte les idées développées par Sartre et par Blanchot; mon échec les illustre par l'absurde d'une manière flagrante.

viais, je redoutais cette femme en qui peu à peu j'allais m'engloutir et j'avais hâte d'en fixer les traits sur le papier. Je n'oublierai jamais l'après-midi d'automne où je me promenai autour de l'étang de Berre, en me racontant la fin de mon livre. Dans la pénombre d'un salon, Geneviève, le front contre la vitre, regardait s'allumer les premiers réverbères tandis qu'un grand tumulte s'apaisait dans son cœur, et qu'elle entrait en possession d'elle-même; des marionnettes gisaient sur le divan. Évoquant ce monde illusoire, il me semblait me soulever au-dessus de moi-même et pénétrer, en chair et en os, dans l'univers des tableaux, des statues, des héros de roman. J'emportais dans cette gloire les roseaux à l'odeur salée et le murmure du vent; l'étang était réel, moi aussi; mais déjà la nécessité, la beauté de l'œuvre qui naîtraient de cet instant la transfiguraient, et je touchai l'irréel. Jamais des projets d'essais ou de reportages ne m'ont donné ce genre d'exaltation; elle a ressuscité chaque fois que je me livrai à l'imaginaire.

J'allai à Paris pour la Toussaint; j'y retournai chaque fois que j'eus deux jours de congé; j'y passai les vacances de Noël; en outre, il m'arrivait de prétexter une grippe, une crise de foie, et de m'octroyer des congés illicites. J'avais quitté l'appartement de ma grand-mère et je descendais dans un petit hôtel de la rue Gay-Lussac. Nous nous écrivions très souvent, Sartre et moi, mais nous n'en débordions pas moins de choses à nous dire. Avant tout, nous parlions de mon travail, du sien. En octobre, *La légende de la vérité* avait été refusée par Robert-France qui dirigeait les éditions d'*Europe*; Sartre la rangea dans ses tiroirs : réflexion faite, il n'en pensait pas beaucoup de bien; il y avait exprimé des idées vivantes mais que glaçait un style faussement classique et guindé. Il augurait mieux du « factum sur la contingence » où s'ébauchait *La Nausée*.

Dans une de ses lettres, en octobre, il m'avait raconté sa première rencontre avec l'arbre qui devait y tenir une si grande place :

« J'ai été voir un arbre. Pour cela, il suffit de pousser la grille d'un beau square sur l'avenue Foch, et de choisir sa victime et une chaise. Puis de contempler. Non loin de moi, la jeune femme d'un officier au long cours exposait à votre vieille grand-mère

les inconvénients du métier de marin; votre vieille grand-mère agitait la nuque pour dire : ce que c'est que de nous ». Et je regardais l'arbre. Il était très beau et je n'ai pas crainte de mettre ici ces deux renseignements précieux pour ma biographie : c'est à Burgos que j'ai compris ce que c'était qu'une cathédrale, et au Havre ce que c'était qu'un arbre. Malheureusement, je ne sais pas trop quel arbre c'était. Vous me le direz : vous savez, ces jouets qui tournent au vent quand on leur imprime un très rapide mouvement de translation; il avait partout de petites tiges vertes qui en faisaient la farce, avec six ou sept feuilles plantées dessus précisément ainsi. (Ci-joint un petit croquis : j'attends votre réponse [1].) Au bout de vingt minutes, ayant épuisé l'arsenal de comparaisons destinées à faire de cet arbre, comme dirait Mme Woolf, autre chose que ce qu'il est, je suis parti avec une bonne conscience... »

A chacune de nos rencontres, il me montrait ce qu'il avait écrit depuis mon dernier voyage. Dans sa toute première version, le nouveau factum ressemblait encore beaucoup à *La Légende de la vérité;* c'était une longue et abstraite méditation sur la contingence. J'insistai pour que Sartre donnât à la découverte de Roquantin une dimension romanesque, pour qu'il introduisît dans son récit un peu du *suspense* qui nous plaisait dans les romans policiers. Il fut d'accord. Je connaissais exactement ses intentions, et je pouvais mieux que lui me mettre dans la peau d'un lecteur pour juger s'il avait fait mouche, aussi suivait-il toujours mes conseils. Je le critiquai avec une minutieuse sévérité; je lui reprochai, entre autres, un abus d'adjectifs et de comparaisons. Cependant, j'étais convaincue que ce coup-ci il tenait le bon bout; il écrivait le livre que depuis si longtemps il essayait en tâtonnant d'écrire et il le réussirait.

Simone de BEAUVOIR

1. C'était un marronnier.

LE BANQUET EN BLITHUANIE
(*fin*)

II

Les événements se précipitent

Derrière Baroutanski depuis pas mal de temps déjà, clignotait la lampe rouge de l'un des téléphones posés sur son bureau. Affalé dans un fauteuil à côté de la cheminée, il ne pouvait pas remarquer tout de suite que la lumière rouge vif sur le bureau s'allumait et s'éteignait fébrilement comme pour signaler de loin une nouvelle capitale. Dans la tempête et dans le brouillard blithuaniens, quelqu'un cherchait à entrer en contact avec le Commandant, et cela sur une ligne secrète qui annonçait d'habitude des nouvelles de la plus haute importance. La lampe rouge de l'appareil secret continuait à s'allumer nerveusement comme si, avec son entêtement sourd et muet, elle savait à coup sûr que le Commandant se trouvait dans sa bibliothèque et que, logiquement il devrait tôt ou tard remarquer le signal de ce phare mystérieux.

En effet, ce clignotement n'avait pas duré deux minutes, que Baroutanski crut sentir, derrière son dos, qu'on lui frôlait l'oreille droite d'une main invisible et, jetant instinctivement un coup d'œil sur son bureau enfoui sous les livres et sous sa correspondance privée à laquelle il n'avait pas touché depuis plusieurs jours déjà, il aperçut le signal rouge, convaincu qu'il s'agissait de nouveau d'une mauvaise nouvelle.

— Qui cela pouvait-il être? Kantorowicz, Kerinis, Georgis? Ni le préfet de Blitvanen, ni aucun des deux autres ne s'annonçait au moyen de cette lampe rouge clignotante sans une raison importante. Et si Baroutanski comptait toutes les

nouvelles favorables que lui avait chuchotées cette maudite lampe rouge il en trouverait à grand-peine 0,5 %... Peut-être a-t-on arrêté Nielsen? Allô.

— Allô, Commandant. C'est Georgis à l'appareil!

— Oui. Eh bien?

— Ce n'est pas une bonne nouvelle, Commandant!

— J'écoute.

— On a tué Raievski.

— Oui. Ensuite?

— On a tué Roman Raievski.

— Oui. Roman Raievski. J'entends! Qui ça?

— Plusieurs d'entre eux, Commandant? Ils l'ont tous t-tué! Olaf Knoutson a été arrêté.

— Tu es encore saoul comme un cochon! Quel diable t'a pris?

— Rien, Commandant. T-t-tout ira bien. Seulement ne craignez ri-en. Georgis est là.

— D'où appelles-tu?

— Du cabinet de Kantorowicz.

— Viens sur le champ! Bougre d'ivrogne!

Il raccrocha sentant que sa main moite collait à la gutta-perca noire de l'écouteur. Il savait bien que ce ne serait pas une bonne nouvelle. Ce maudit appareil ne lui avait jamais annoncé une seule bonne nouvelle. Il avait raison, ce religieux! Tous les téléphones sont des inventions diaboliques. On a tué Roman Raievski. Raievski était un chimpanzé de son espèce. Pour ce qui est de Raievski, ce n'est pas une grande perte objective. Personne n'est irremplaçable. Et ce neurasthénique visqueux d'Olaf Knoutson lui a toujours été instinctivement antipathique. Il n'a fait que calomnier systématiquement Armstrong. Knoutson a été le premier à lancer la nouvelle qu'Armstrong traînait dans le monde son singe noir et que le cardinal gâteux, deux ans auparavant à Paris, aurait fait greffer sur lui les glandes simiesques de son favori, Giordano Bruno. Canaille malade, artiste morbide! Il aurait fallu l'abattre comme un chien. La première impression ne vous trompe jamais. Depuis le premier jour ce cadavre d'homme en putréfaction le dégoûtait.

Il sonna.

A la porte entre les livres parut Klement.

— Du café !

Klement disparut.

— Il alluma sa soixante-dixième, sa quatre-vingt-dixième, sa cent cinquième Maryland jaune, et ayant aspiré la fumée, il sentit son œsophage se resserrer. Empoisonné par la nicotine. Nouvelle oppression de l'atmosphère. Sirocco. Le cœur. La tête. Tout est dégoûtant. Il jeta sa cigarette dans le feu et fit les cent pas. Il resonna. Nerveusement.

A la porte parut Klement.

— Eh bien, ce café?

— Je l'ai commandé, Excellence, il vient tout de suite.

Klement disparut.

Il alluma une nouvelle Maryland jaune se sentant bouillir intérieurement.

— « On a tué Raievski ». Ce crétin ne lui a dit ni qui l'a tué, ni où on l'a tué, ni comment on l'a tué. « On a arrêté Knoutson. » Pourquoi a-t-on arrêté précisément Knoutson? Ce Georgis est un cochon imbécile, un incapable, un alcoolique. Il est tellement saoul qu'on le sent dans l'écouteur puer la rakia! C'est un crétin fini! Il faut lui donner un tel coup de pied dans son derrière paresseux qu'il ne s'arrêtera même pas au trois mille trois cent trente troisième Je vous salue, Marie de ce pieux confident moraliste dominicain. Tous ces animaux autour de lui ne font que pomper les fonds secrets. Ce sont tous des profiteurs. Bande atteinte de moral insanity! « On a tué Raievski » mais qui l'a tué, et où, il n'a pas été fichu de le dire! Nielsen a trempé dans cela. Et au lieu de faire arrêter Nielsen, il joue aux cartes avec Kantorowicz! Il pinte du rhum dans les bars! Il se prostitue! Et ce Kantorowicz, vous parlez d'un organisateur! Celui-là aussi a mérité sa balle depuis longtemps. Le seul de cette bande qui signifie encore quelque chose, c'est Kerinis. Et c'est bien sûr, le seul traité avec injustice. Mais où est ce café, mille tonnerres! Rien ne marche à Beauregard!

Une sonnerie frénétique

A la porte paraît Klement.

— Eh bien, ce café noir, Klement?

— Le voici, il arrive, Votre Grâce.

Klement disparut.

Au même instant, la porte se rouvrit et Klement entra, suivi

d'un domestique que Baroutanski ne connaissait pas et qui tenait sur sa paume gauche un énorme plateau d'argent avec un service à café totalement inutile, au grand complet. Il y avait là un énorme pot en argent pour le café noir, puis un petit pot à lait, un pichet plein d'eau couvert de buée, un sucrier plein de sucre, plusieurs tasses, plusieurs pinces à sucre, plusieurs serviettes, plusieurs cuillers en argent, bref : tout un bazar stupide et inutile.

Le nouveau domestique qui était en train de servir le café noir sur la petite table à côté de la cheminée, avait les doigts qui tremblaient de peur et Baroutanski fixait avec une curiosité extrême les bas blancs de ce misérable. Il regardait ses genoux sautiller sous sa culotte courte attachée par une agrafe en argent et la vue de ce vieil homme en culotte courte et en escarpins, paré de rubans et de faveurs grotesques comme un masque, qui tremblait devant lui comme un lycéen à un examen, le mit de bonne humeur. L'homme portait plusieurs décorations blithuaniennes, entre autres il portait, à un mince ruban bleu argenté, une médaille pour services rendus à Plavystock.

— D'où sort-il? demanda-t-il à Klement lorsque le nouveau domestique eut disparu.

— Il servait dans la Légion, Votre Grâce. On l'a embauché au palais depuis deux ans déjà, Votre Grâce. Avant il était au service de Son Excellence, mais il a eu une histoire avec une femme de chambre. Il a été transféré avec l'approbation de monsieur le major Georgis.

— Vraiment! Il était à la Légion? Sous le commandement de qui?

— Du lieutenant-colonel Nielsen!

— Vraiment?

Baroutanski fit un signe et Klement disparut. La seule chose qu'il exigeait de ses serviteurs personnels, c'était qu'ils disparussent en un clin d'œil comme ces petits personnages qui s'engouffrent dans les orifices des baromètres avant la pluie. Le fait, par exemple, qu'il prenne personnellement son café sans sucre et qu'on lui serve toujours un sucrier, ou qu'il ne prenne pas par principe son café avec du lait et que, depuis neuf ans, cette bande d'idiots ne l'ait pas encore remarqué ou que, par exemple, il prenne son café tout seul et qu'on lui

apporte assez de verres pour tout un café, ou en général qu'il ne prenne pas d'eau et qu'on l'embête avec tous ces pots imbéciles, tout cela ne l'exaspérait pas autant que s'il devait sonner trois fois pour se faire servir son habituel café noir ou si un domestique à son service ne savait toujours pas se rendre invisible dans la mesure du possible.

— L'homme n'est pas capable d'organiser sa propre maisonnée, et il veut changer la Blithuanie, l'Europe et même le monde entier, comme dit ce religieux! Et ce nouveau type a servi sous Nielsen à la Légion? Intéressant! Et il a été transféré dans l'équipe de mes serviteurs personnels avec l'approbation de Georgis. C'est plus qu'intéressant! Et maintenant il est entré à mon service personnel si bien que le trac et sa mauvaise conscience lui font trembler les doigts et claquer les genoux dans sa culotte! Et monsieur Nielsen habite en bas sur la Promenade, et naturellement monsieur le major Georgis n'en a pas la moindre idée! Il le cherche en effet, en Blettonie... l'idiot!

Après avoir vidé deux tasses de café noir coup sur coup, deux tasses de café brûlant d'un seul trait, Baroutanski sentit un liquide chaud déboucher dans son œsophage et après avoir rincé sa gorge avec l'amertume de la caféine, il cessa de sentir les brûlures de la fumée. Il alluma sa cent deuxième Maryland jaune, et il arpenta la pièce, dans un cercle fermé, de la cheminée au globe.

— On tue des gens, on chauffe des locomotives avec du café, le sang coule, Je vous salue Marie pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, Vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus le fruit de vos entrailles est béni qui a versé son sang pour nous...

Georgis.

Georgis, livide, les joues complètement exsangues. Le major Georgis avec son bras gauche coupé, messager de la mort et du malheur. Le major Georgis, ivrogne et crétin qui poursuit Nielsen en Blettonie, alors que Nielsen est resté tranquillement à Blitvanen et qu'il tire sur le Président de la République comme sur une poupée en terre cuite dans un tir forain. Voilà, ce cochon est en équilibre là-bas à côté d'un fauteuil régence. Cet animal tient à grand-peine sur ses jambes. Ce cochon vomira encore ici devant moi.

— Eh bien, quoi? Parle! Est-ce moi qui suis allé chez toi ou est-ce toi qui es venu chez moi me faire un rapport?

— On l'a tué! On a tué Roman Raievski!, balbutia Georgis, fixant bouche bée le feu, l'esprit totalement absent, tout en fouillant dans sa poche gauche de sa main droite pour trouver son paquet de cigarettes. Il semblait visiblement préoccupé exclusivement par une chose : comment extirper de sa poche gauche ce maudit paquet; comment avait-il fait son compte d'ailleurs pour que ce paquet soit passé ici dans sa poche gauche? C'était une chose tout à fait incompréhensible. Il palpa enfin ces malheureuses cigarettes maudites, et ayant extrait du fin fond de sa poche un rouleau de papier à cigarettes froissé et déchiré, il le lécha dans les règles et rallumant maladroitement à plusieurs reprises son briquet à alcool, le major Georgis expira finalement sa première bouffée, manifestement satisfait d'avoir réussi, après toutes ces embûches, à dominer la matière et à la vaincre sous la forme d'une cigarette allumée.

En examinant ce cochon saoul, Baroutanski sentait qu'il perdait son contrôle sur ses nerfs et il sentait croître en lui un besoin sauvage, irrésistible d'empoigner ce singe et de le jeter au feu allumé dans la cheminée. Cet animal crèverait tôt ou tard comme un chien plein de vers dans les orties et il faudrait l'achever. Le plus tôt possible! Un animal saoul, ce n'est pas autre chose que des boyaux puants qui rotent! Sandersen, Moujikovski, Kavalierski, Jensen, tous ces scandales criminels lui ont été mis sur le dos précisément par cet ivrogne puant qu'il a devant lui, par ce gorille qui doit laisser derrière lui dans tout ce qu'il fait ses traces de singe!

Exemple, ce dernier scandale chez Dominique où, avec ces canailles, il a mis en miettes des piles de porcelaine au lieu de ce cambrioleur hystérique et Nielsen lui a filé entre les mains, bien sûr, car Nielsen n'est pas une assiette en porcelaine de chez Dominique, il sait ce qu'il veut, lui! Cette brute raffinée est installée au pied de Beauregard sur la Promenade et il ourdit complot sur complot, et cet autre-là le poursuit à travers la Blettonie avec sa nymphomane de Michelson... Et tout ce qu'il sait faire, c'est de placer les hommes de Nielsen au service de Beauregard. Oui, être bête coûte que coûte, il s'y entend!

— Eh bien, qu'y a-t-il, ouvre la bouche! Par la Vierge

d'Ostrobramsk et de Tchentohovsk, ouvre enfin une bonne fois ta gueule pleine d'eau-de-vie!

— Ils ont t-t-tué Ro-man R-Raievski!

— Vraiment! Ils ont tué Roman Raievski! Je l'ai entendu 3.333 fois qu'on l'a tué, mais qui l'a t-u-é?

— Knoutson! Olaf Knoutson!

Après avoir retiré sa chère cigarette de ses lèvres, le major Georgis contempla la lueur sanglante, argentée, flamboyante du tabac entre ses deux doigts. Puis il haussa sa cigarette fumante à la hauteur de ses yeux et l'examina entre ses doigts comme une manifestation de la nature étrange, mystérieuse. Entre ses doigts rougeoie, fume, brûle ce petit bûcher, ce petit volcan de nicotine. Il fume chaudement comme la cheminée d'une douce chaumière, il scintille comme un feu de camp dans la forêt, on a tiré violemment et on tirera de nouveau, les batailles durent, mais nous avons allumé un bon feu de camp et nous faisons cuire des pommes de terre blithuaniennes... Si nous buvions un verre de cognac...

Tout à ses associations d'idées, Georgis titubait en direction de la petite table sur laquelle étaient posés des flacons d'alcools variés, dans le but de se réconforter avec un verre de Jamaïque.

Baroutanski remarqua le manège de Georgis qui se dirigeait vers la bouteille de rhum. Il fut pétrifié, galvanisé, sentant que la flamme étrange d'une colère profonde et justifiée flambait en lui et que quelque chose d'irrésistible l'attirait vers cet idiot d'homme saoul, par une impulsion obscure et profondément énigmatique du sang qui soulève tous les corps humains en pareils moments comme un tourbillon soulève des ordures...

En deux enjambées souples comme celles d'un léopard, d'un commandant, les jambes écartées à la manière des cavaliers qui se glissent dans leurs bottes en faisant tinter doucement leurs éperons sur le tapis, Baroutanski se trouva nez à nez avec Georgis et approchant sa joue de ce masque ivre et tout congestionné qui exhalait le rhum, et l'oignon et la vulgaire saucisse, d'un mouvement singulièrement vif, comme la flèche (avec une rapidité vraiment étonnante comme celle avec laquelle les dompteurs de bêtes fauves doivent sortir leur revolver lorsqu'ils se trouvent en danger devant la gueule

d'un lion) il arracha des lèvres du major Georgis sa cigarette brûlante, et avec un élan plein de dégoût, il éteignit cette même cigarette brûlante sur la chair de la joue gauche, quelque part sous l'œil, si bien que la cigarette s'écrasa sur la joue en un tout petit feu d'artifice d'étincelles brûlantes...

— Monsieur, le major, on ne fume pas en présence du Commandant! Veuillez prendre une attitude réglementaire, m'avez-vous compris? *Garde à vous*[1]!

— Mais, pardon..., dit Georgis, toujours gorgé de rakia, qui voulut essuyer avec sa main droite la cendre, la suie et le tabac écrasé de la cigarette, en effet sous sa canine gauche, la chair avait bel et bien fondu en grésillant et il sentait sa chair grillée le brûler...

— Tais-toi! Encore un mot et je te fais ligoter et jeter dans ce feu. As-tu perdu la raison? Cochon! *Garde à vous!*

Comme un chien, sur cet îlot encore très petit de son esprit conscient qui n'avait pas encore sombré dans l'alcool, Georgis sentit que c'était sérieux et, avec la résignation d'une marionnette remontée, il se figea dans une pose réglementaire, pâle et noirci par la suie de sa cigarette éteinte comme s'il s'extrayait d'une cheminée.

— Essuie-toi, cochon d'ivrogne! explosa avec un dégoût sincère Baroutanski fulminant contre le masque qu'il avait devant lui et, furieux, sur la petite table (où se trouvait toujours cet énorme service à café sur un plateau d'argent) il empoigna une serviette, il se mit lui-même à ôter avec brusquerie et nervosité les traces carbonisées de brûlé sur le visage de l'homme saoul.

Voyant dans ce geste du Commandant une marque de pardon bienveillant, Georgis s'inclina devant Baroutanski et lui prenant des mains la serviette froissée, il saisit en même temps la main du Commandant et la portant à ses lèvres ivres et baveuses, il se mit à l'embrasser avec émotion et avec passion, et ce faisant, des larmes lui vinrent aux yeux, des larmes de chien, fébriles, folles : pardonne-moi, je t'en prie, je te supplie comme Dieu, pardonne-moi!

— Tu es saoul comme un cochon! Allons, voilà du café noir, bois, animal!

Baroutanski se dégagea de lui avec répulsion et alors qu'il

1. En français dans le texte.

bondissait nerveusement jusqu'à la table pour essuyer avec une serviette propre la salive que ce crétin lui avait bavée sur la main avec ses larmes, d'un geste maladroit, il renversa le pot en argent rempli de café noir et l'odorant moka chaud se répandit sur toute la table et on l'entendit dégouliner sur le parquet verni comme une pluie fine d'une gouttière percée...

Baroutanski sonna.

A la porte parut Klement.

— Nous avons renversé du café, Klement. Du café frais, pour monsieur le major! Ecoutez, Klement : si on me sert encore une fois ce maudit café dans un pot, avec du sucre et avec tout cet attirail grotesque, quand je demande *un* café (et je le bois sans sucre), dites-leur, s'il vous plaît, qu'il vaut mieux dans ce cas qu'on ne me serve plus jamais rien! Et cet imbécile de l'escadron de monsieur le lieutenant-colonel Nielsen, je ne veux plus le voir. Qu'on l'envoie au diable!

— Qu'est-ce que tu as, pourquoi me regardes-tu comme une madone en bois? hurla Baroutanski dans un nouveau sursaut de fureur contre Georgis, quand Klement eut disparu en emportant sans bruit tout le malencontreux service avec le café renversé — Monsieur le lieutenant-colonel Nielsen organise ici des attentats et des complots, il nous tue à notre nez et à notre barbe nos meilleurs hommes, et tu m'envoies ses hommes à mon service! Eh bien, gueule au moins une fois! Qui a tué qui?

— Knoutson a tué Raievski — le major rassembla ses dernières forces comme le font les boxeurs quand ils se lèvent au son de la cloche pour un dernier round. « Notre machoîre inférieure a éclaté, mais il y a encore neuf autres coups qu'on n'a pas comptés au-dessus de nous, Georgis! » — On ne connaît pas les détails, il n'y avait pas de témoin, seul Knoutson a été arrêté sur les lieux. Il a jeté une bombe dans l'atelier devant votre monument, et il est resté sous les décombres, vivant! Il n'est rien arrivé à Knoutson, il était absolument indemne, les pompiers l'ont extrait des décombres. Il a reconnu les faits. Il a jeté une bombe de son propre chef. Je suis arrivé à la préfecture au moment où on l'interrogeait. C'est tout ce que je sais! Pardon, Commandant, le téléphone, s'il vous plaît!

Alors que Baroutanski tournait le dos à son bureau, le major

Georgis, dégrisé par la peur, lui signala le clignotement de la lampe rouge de l'appareil secret, avec un accent de servilité douce et soumise, à la limite de la panique. La brûlure sous sa canine gauche l'élançait comme un dard. Comme une plaie. Il avait l'impression que la croûte de sa joue s'était enflammée et il éprouvait le besoin de l'arracher avec l'oncle. Il caressait la plaie avec son mouchoir comme s'il se poudrail après s'être rasé.

Baroutanski se dirigea vers le téléphone avec lassitude et comme si cela l'ennuyait d'apprendre encore de mauvaises nouvelles.

A la porte parut Klement avec le café noir pour monsieur le major et avec deux chiffons de flanelle pour essuyer la flaque noire comme du goudron faite par le café noir renversé sur le plancher. Dans un petit récipient, du moka pour une personne, sans cuiller, tout simple, comme au café, sans sucre, sans rien, du café amer pour une personne. Tout à fait modeste. Puritain. Sur l'ordre du Très-Haut. Le major Georgis, lui, n'aimait qu'une chose, c'était le moka avec trois sucres au moins.

— Où est le sucre, Klement?

— Allô, quoi, c'est ça, mais c'est génial de votre part, Kantorowicz. Oui. Je n'en attendais pas moins de vous, jamais! Vous êtes le plus grand imbécile entre les imbéciles! Vous êtes personnellement responsable de cela devant moi! Venez me trouver sur le champ. Idiot!

Klement, occupé tout entier à essuyer par terre le café noir, ayant entendu Baroutanski vociférer au téléphone, désigna son maître d'un geste muet avec son chiffon de flanelle à la main, et ce geste avait à peu près cette signification : maintenant on ne sert plus ici que du café noir et si tu en veux du sucré, adresse-toi pour le sucre, au Commandant en personne! Après avoir salué poliment monsieur le major, il s'éclipsa non moins poliment.

Baroutanski faisait les cents pas dans la pièce et Georgis sirotait avidement le café noir et amer tout en grillant d'envie intérieurement d'avoir du sucre et de se frayer ensuite un chemin le plus vite possible, par la force de sa volonté, jusqu'au dégrisement total.

— Le vent grossit, on dirait! On a besoin maintenant de tous les hommes sur le pont! S'il y avait du sucre cela le dégri-

serait plus vite, mais c'est ainsi, les vents nous sont contraires, la mer grossit, tout danse et la cheminée, et la bibliothèque, et Beauregard, tout danse dangereusement, tout fonce à toute vapeur dans la nuit, et le Commandant arpente nerveusement la passerelle, en haut, en bas; on lui a fait dire de la chaufferie, qu'il se passait quelque chose sous le pont. Seulement silence, Georgis, pas un seul mot stupide! Le Commandant a regretté cette bêtise immédiatement, et je l'avais vraiment provoqué! Il avait raison! Devant le Commandant, on se tient tranquille, pour le Commandant on meurt aussi!

A côté de la cheminée, raide comme un balai, Georgis sans un mot suivait le Commandant du regard, il suivait chacun de ses pas de son regard canin, dans la pose figée du plus classique garde-à-vous comme s'il voulait dire : Commandant, je vous en prie, je vous suis du regard, je suis prêt à chacun de vos clins d'yeux à sauter par la fenêtre!

Seulement pour le moment, il ne s'agit pas du saut par la fenêtre du major Georgis, mais d'Olaf Knoutson que le major Georgis quelques instants plus tôt a massacré et jeté par la fenêtre. Et maintenant il est pris de panique et il n'ose pas l'avouer au Commandant. Car pas plus tôt dans la voiture qui le ramenait à Beauregard, il a compris à travers le voile épais du délire que ce meurtre pourrait gêner le cours normal de l'enquête. Tout ce qu'il avait en lui de la logique de Beauregard l'avait incité à massacrer Olaf Knoutson et maintenant, au nom de cette même logique de Beauregard, il lui semblait que cela pourrait être un crime. Qui s'y retrouverait? C'est Olaf Knoutson qu'il a massacré et jeté par la fenêtre, convaincu que cette bande agissait contre la tête du Commandant. Il l'a jeté par la fenêtre du bureau de Kantorowicz à la préfecture, quelques instants auparavant. Et celà au moment où Kantorowicz l'interrogeait personnellement, et Olaf Knoutson n'avait pas encore signé le procès-verbal. Olaf Knoutson n'avait pas encore signé un seul mot, et il l'a jeté par la fenêtre! Et c'est la faute de ces crétins d'abrutis de la police qui n'ont vraiment aucune idée de la manière dont on fait des procès-verbaux avec un Olaf Knoutson quand il est pris sur le fait. Ce sont des juristes, ce ne sont pas des hommes!

— Je vous salue, Marie pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, et le fruit de vos entrailles est béni, Raievski est

mort, une bombe a éclaté dans l'atelier, et Olaf Knoutson a sauté par la fenêtre, personne n'a de preuve et Nielsen habite sur la Promenade chez la vieille Gallenka et il n'est pas encore arrêté.

— Allô. C'est le Commandant à l'appareil! Donnez-moi le Ministère de l'Intérieur! Allô! C'est le Commandant. Bonjour. Oui, oui, oui, je sais tout! Écoutez, Hansen! Où est Reykjavinis? Il est à un thé, lui aussi? Mais qu'est-ce que c'est que ce maudit thé britannique? La Blithuanie tout entière s'est réunie pour prendre le thé à l'ambassade de Grande-Bretagne? Bon. Écoutez-moi, Hansen! Si Aage Kohlinis est dans la maison, qu'il me téléphone immédiatement. Dites-lui que je l'ai nommé préfet. Oui. Et quand Reykjavinis reviendra, dites-lui ceci : le Commandant vous ordonne de donner votre démission sur-le-champ. Le Commandant vous charge de disparaître pour toujours, amen!

Baroutanski raccrocha l'appareil et le décrocha de nouveau presque au même instant.

— Allô. C'est le Commandant! Qui est à l'appareil? Ah, c'est vous Jensen? Et où est Mme Michelson? Toujours en congé? Jensen, est-ce que Burgwaldsen est dans la maison? Qu'il vienne immédiatement. Donnez-moi le numéro secret du cabinet de la Présidence du Conseil. Allô. C'est le Commandant! Bonsoir! Écoutez, monsieur le Président! Reykjavinis a donné sa démission, vous l'avez acceptée et vous avez proposé la nomination de Burgwaldsen. J'ai ordonné à Reykjavinis qui ne le sait pas encore — on va l'en informer — de vous donner sa démission! Il est à un thé à l'ambassade de Grande-Bretagne. Nommez Burgwaldsen ministre de l'Intérieur! Comment! Vous, le président de mon cabinet, vous ne savez pas qui est Burgwaldsen. Vraiment. Le vieux Burgwaldsen, un vieillard de quatre vingt-trois ans, je le nommerai ministre dans cet état de choses! Merveilleuse logique, digne seulement d'un vieux singe comme vous. Le docteur Burgwaldsen est le conseiller juridique de ma Maison. Oui. C'est le « jeune Burgwaldsen »! Oui. Oui! C'est ce jeune docteur qui joue aux échecs avec moi. Les décrets peuvent être signés tout de suite. La décision entre en vigueur. Au revoir.

En revenant du bureau à la cheminée, Baroutanski s'arrêta

près du fauteuil sur lequel on avait jeté *L'écho blithuanien*, ouvert à la page du milieu sur laquelle se déployait victorieusement la statue équestre du colonel Baroutanski sur un énorme étalon dans la pose magistrale du sculpteur Raievski. Raievski est mort et il n'y a plus de monument non plus.

Après une pose assez longue et assez pénible, Baroutanski jeta un regard mal assuré, presque confus sur Georgis. Le major se tenait toujours près de la cheminée dans la pose immobile, figée, timbrée du soldat discipliné à qui son Commandant a ordonné de rester au garde-à-vous, et il est resté comme ça au garde-à-vous et il restera au garde-à-vous jusqu'à sa mort si son Commandant ne le délivre pas de ce garde-à-vous éternel!

— Eh bien, qu'y a-t-il, monsieur le major? Vous avez bien voulu rentrer de votre excursion à la Jamaïque dans notre réalité blithuanienne opiniâtre?

— Pardonnez-moi, Commandant! Voilà — Georgis montra de sa main droite, son bras mort — voilà, ce bras je l'ai sacrifié pour vous, et si vous avez la bonté de m'ordonner de sauter par la fenêtre, eh bien voilà, je sauterai par la fenêtre, parole d'honneur!

— Je ne sais pas ce qui vous prend tous ce soir. Vous voulez tous vous jeter par la fenêtre! Tu aurais mieux fait de ne pas te saouler à la Jamaïque. Cet autre-là ne se serait pas jeté par la fenêtre! Bande d'idiots saouls, il faudrait vous mitrailler tous! — explosa de nouveau Baroutanski.

Le visage de Georgis se couvrit de nouveau du voile doux d'une tristesse sincère et visible. Son œil s'obscurcit comme celui d'un chien quand une perdrix lui échappe en s'envolant. Ainsi la situation avait bien tourné et le Commandant l'avait caressé avec la serviette et il l'avait honoré d'une exhortation avec bonhomie et maintenant voilà qu'on revenait en arrière.

Feignant de ne rien savoir, Georgis fit mine de s'inquiter naïvement :

— Qui a sauté par la fenêtre, s'il vous plaît?

— Qui? Knoutson a sauté par la fenêtre! Olaf Knoutson! Et il n'a pas signé un mot! Oui. C'est comme ça! Et qui a nommé Kantorowicz préfet? Monsieur le major Georgis! Et qui a laissé fuir Nielsen? Monsieur le major Georgis! Et qui ignore que M. Nielsen habite sur la Promenade au numéro 5a? Monsieur le major Georgis! Et qui ignore que Mme Michelson

est un agent double, à la fois le nôtre et le leur? Monsieur le major Georgis! Et qui met à mon service personnel les agents de Nielsen? Monsieur le major Georgis! Et qui est personnellement responsable des cas Moujikovski et Kavalierski? Monsieur le major Georgis! Et qui est toujours saoul comme un gros intestin, qui lampe de la Jamaïque des journées entières, qui laisse des fous comme Knoutson sauter par la fenêtre...

— Pardon, Commandant, le téléphone, s'il vous plaît!

Sur la table une lampe verte scintillait. Cela désignait le secrétariat du Commandant.

— Oui. Reykjavinis? Je ne vous ai pas appelé. Vous étiez ministre, et maintenant vous ne l'êtes plus! Oui, oui! Vous avez démissionné! Renseignez-vous auprès du Cabinet du Président du Conseil. Ils y ont accepté votre démission! Oui. Ce n'est pas mon affaire! Mais, je vous en prie...

Après avoir posé l'écouteur, il le reprit à nouveau.

— Jensen, s'il vous plait? Si quelqu'un que je n'ai pas appelé me demande encore, ça ira mal! Cherchez le major Kerinis, qu'il vienne immédiatement!

Il sonna la chambre de son aide de camp personnel.

Au même instant, à la porte de la bibliothèque parut en pantalon rouge et en uniforme bleu clair du régiment N. 1. de chevau-légers blithuaniens baptisé colonel Baroutanski, le capitaine de cavalerie Sigurd Flaming, garçon élancé, blond, particulièrement avenant.

— A vos ordres, Excellence!

Le capitaine Flaming-Sandersen fit tinter ses éperons.

Baroutanski l'examina au-dessous de l'œil avec une méfiance sombre. (C'était un de ces Flaming-Sandersen qui ont la rébellion dans le sang.)

— Écoutez, Flaming! A la réception sont annoncés le docteur Burgwaldsen, le préfet Kantorowicz, et le docteur Aage Kohlinis. Personne d'autre! Si le ministre Reykjavinis se présente, dites-lui que je vous ai donné l'ordre de lui dire que je ne le reçois pas, car je *ne veux pas* le voir!

— Compris, Excellence. Le docteur Kantorowicz attend déjà dans le hall.

Le capitaine Flaming-Sandersen s'inclina jusqu'à la taille

et faisant cliqueter ses éperons il disparut derrière la portière.

Une seconde plus tard, le docteur Kantorowicz, préfet de police, entra, dans la pièce :

— Eh bien, en deux mots, je vous prie : l'état des faits, s'il vous plaît!

— L'état des faits, Excellence — Kantorowicz commença son monologue de façon si étouffée qu'on avait l'impression qu'il fondrait en larmes d'émotion pendant la phrase suivante. L'état des faits est très maigre. L'explosion s'est produite à sept heures quarante-trois minutes. L'atelier du maestro Raievski a été projeté en l'air avec tous les instruments et la statue. Au moment de l'explosion se trouvaient dans l'atelier, le maestro Raievski, son fondeur de plâtre, un certain Wilkins et de son propre aveu, Olaf Knoutson. C'est moi personnellement, à la tête d'un détachement de pompiers, qui ai retiré le maestro Raievski de dessous les décombres, vers neuf heures trois; il était complètement défiguré et il tenait à la main un carnet de chèques sur la banque Rogger Brothers and Co. Le chiffre de mille dollars était inscrit sur le chèque de sa propre main, car il semble que l'explosion se soit produite précisément au moment où le défunt maestro commençait à inscrire de sa propre main les mots mille dollars... L'explosion a complètement défiguré le maestro Raievski en le réduisant en une bouillie sanglante et il semble que la pression de l'air l'ait projeté juste sous la masse de terre humide du monument qui s'est alors abattu sur le malheureux de toute sa — comment dire — de toute sa force élémentaire et il est resté littéralement écrasé sous la carcasse en terre du cavalier surnaturel. Olaf Knoutson est resté en vie, on dirait aussi, par un pur hasard. Il a été projeté par l'explosion dans le vestibule, dans une sorte d'atrium vitré, devant l'atelier du maître Raievski. Et, en dehors du choc, Olaf Knoutson n'avait subi aucun mal. Il s'est livré à moi en tant que préfet, de son propre chef, et de son propre chef il a avoué lui-même qu'il avait lancé l'explosif. Les motifs sont, a-t-il dit, d'ordre privé, purement personnel. Il n'a voulu faire aucune autre déclaration.

— Eh bien, mon vieux, ne lui avez-vous pas demandé d'où il détenait cet explosif?

— L'explosif appartenait au maestro Raievski lui-même et cette dynamite était la propriété du maestro. Cette décla-

ration a été confirmée également par un autre fondeur de plâtre, nommé Chaulis que j'ai naturellement amené et interrogé. Ce Chaulis affirme même qu'on peut le prouver aussi par des factures, car l'année précédente lorsqu'ils voyageaient avec le maestro Raievski à la frontière blettonienne à Vajda-Hounen (où Raievski explorait le terrain pour des carrières), ils avaient alors emporté une assez grosse quantité d'explosifs pour tuer dans l'eau les esturgeons pendant trois bonnes semaines. J'ai procédé à une perquisition sur le corps de Wilkins, l'autre fondeur, mais je n'ai rien pu découvrir de suspect. L'homme a souffert, or il devait être tout à fait innocent. Il était marié, père de trois enfants sans défense. Il a servi dans la Légion et il a la « Blithuania Restituta » pour services rendus à la patrie.

— Bien, Kantorowicz, bien, mais comment avez-vous pu permettre à Knoutson de sauter, lui, le principal témoin de cette affaire terriblement confuse, comment avez-vous pu permettre à cet idiot d'esquiver l'enquête comme un poisson? Sans signature, sans procès-verbal.

— Je n'avais absolument aucune raison, croyez-moi, Excellence, d'être particulièrement sur mes gardes! Qu'il s'était produit une explosion cela m'a été annoncé cinq minutes après et je me suis immédiatement précipité sur les lieux de la catastrophe, si bien que je me trouvais dans le parc de Raievski au plus tard huit ou neuf minutes après la catastrophe. Il se produisit un court-circuit dans la villa même à la suite de l'explosion d'une force inaccoutumée, si bien que j'opérais avec les pompiers à la lumière de leurs torches. Dans cet amoncellement de décombres, alors que nous ne pouvions avoir encore absolument aucune image de la catastrophe elle-même, un détective m'aborda et me dit qu'un monsieur me cherchait. C'était Knoutson. Tout à fait paisible, oui vraiment, avec une concentration catastrophique il se présenta à moi (car je ne le connaissais pas personnellement) et l'esprit comme complètement absent, il me déclara que c'était lui qui avait dynamité l'atelier. Et Raievski. Et le monument. Et lui-même. Mais qu'il ne saisissait pas très bien comment il se faisait qu'il ait pu rester en vie.

— J'ai pensé : le choc a rendu cet homme fou, d'abord je l'ai laissé là dans l'atrium sous surveillance, et ainsi, nu-tête,

sans manteau, cet homme fixait le sol et il ne voulut ni d'une cigarette à allumer ni d'un verre d'eau à boire. Rien. Je suis revenu à la préfecture dans ma propre voiture avec lui, escorté de quatre agents. Pendant le trajet, dans l'escalier pendant qu'il montait à mon cabinet, pendant la conversation tout entière, il était tout à fait concentré; tout à fait logique, cohérent, l'esprit manifestement absent, mais paisible sans aucun doute. Il dicta au docteur Rondas le procès-verbal avec tout autant de calme et de concentration et il répéta alors tout ce qu'il avait déclaré sur les lieux mêmes de la catastrophe. Qu'il avait lancé la dynamite pour des raisons personnelles, subjectives, que cet acte n'avait absolument aucun motif politique, etc... Et tandis que je me levais pour compléter une de ses phrases (il s'agissait du mobile de l'acte) il insista pour conserver son style. Il maintint que son intention de tuer le maestro Raievski mûrissait en lui depuis dix à quinze ans et que son acte n'avait aucun rapport avec l'élection du maestro Raievski comme Président de la République, choix que personnellement il n'approuvait pas du tout, ni pour la manière dont il avait été fait, ni pour le sens réel d'un tel acte et qu'on pouvait découvrir là éventuellement un motif politique, qu'il ne niait pas, mais qu'en même temps il ne voulait pas l'admettre, je me suis donc levé et je me suis approché du docteur Rondas qui était assis à une petite table de dactylo pour compléter son commentaire et à cet instant même cet homme s'est volatilisé et il s'est volatilisé par la fenêtre fermée à double tour de mon bureau au milieu du fracas du verre brisé. Sur l'asphalte devant la préfecture il gisait, son crâne avait éclaté comme une coquille d'œuf, sa cervelle s'était répandue sur le trottoir et sa colonne vertébrale était cassée en trois endroits. Il s'était précipité la tête la première comme les nageurs qui sautent par dessus une barrière en prenant leur élan.

— En prenant leur élan, pour sauter une barrière, Kantorowicz! Et demain toute la presse blettonienne, hounienne, kobilienne, courlandaise et le reste de l'Europe annonceront à leurs lecteurs le tout dernier coup de théâtre blithuanien que moi, le colonel Baroutanski, j'ai une fois de plus jeté par la fenêtre, dans la rue, un intellectuel, un idéaliste qui milite en faveur des idéaux humanistes, alors votre fameux

saut avec élan par dessus la barrière ne prouvera pas du tout que cela ne s'est pas passé ainsi. Et tout ce que vous m'avez récité ici, c'est une fable sentimentale pour vieilles filles, mais pas pour moi, Kantorowicz!

Sur la table, la lampe verte clignotait. Le secrétariat.

— Oui, Kerinis. J'ai besoin de vous! Tout de suite!

— Oui, oui, Baroutanski revint de la table jusqu'au préfet Kantorowicz —, mon cher docteur, aux yeux de l'opinion publique européenne à la morale élevée, votre témoignage est la voix d'un chien sanguinaire blithuanien soudoyé. Et il eût mieux valu que vous ayez été conscient de cela dès le premier instant! Cependant, à mon avis, cela ne fait pas l'ombre d'un doute qu'il s'agit ici d'un attentat cent pour cent politique avec les coulisses obscures de tout un complot! Quels sont ces mobiles subjectifs d'une haine personnelle de quinze ans? Je connaissais personnellement ce M. Olaf Knoutson tout autant que Raievski. C'est un attentat politique qui présente tous les symptômes essentiels d'une telle démonstration mégalomane et pathologique! Ce sont ces messieurs les mégalomanes présomptueux *à la Nielsen* qui croient représenter le peuple, mais en fait ce sont des types criminels derrière lesquels il n'y a personne!

— Bon, Excellence, expliquez-moi alors pourquoi cet homme, de son propre chef, s'est déclaré l'auteur de l'attentat? Sur les lieux aucun d'entre nous ne se doutait qu'il était présent aussi. En effet son absence aurait été plausible déjà par le fait qu'il était en vie et nous aurions tous affirmé que s'il était effectivement dans l'atelier au moment de l'explosion, il aurait toujours pu rejeter la faute sur Wilkins l'autre fondeur de plâtre et de bronze, qui avait péri en même temps que le maestro Raievski. Malgré tout le respect que je dois à votre hypothèse, Excellence, j'ai eu l'impression dès ses premiers mots qu'il s'agissait d'une sortie irresponsable d'un psychopathe des plus typiques!

— J'ai déjà vu dans ma vie une foule d'imbéciles, Kantorowicz, mais un idiot comme vous, je n'ai pas encore eu l'honneur d'en connaître un! Cela veut dire que tout auteur d'un attentat qui survit à sa victime est déjà pour cette seule raison à l'abri de tout soupçon personnel, car il a survécu à sa victime! C'est complètement idiot!

Baroutanski absolument désemparé sonna ses aides de camp. A la porte parut le capitaine de cavalerie Flaming-Sandersen.

— Ces messieurs sont-ils arrivés, Flaming?

— Oui, Excellence.

— Qu'ils entrent, s'il vous plaît!

A la porte de la réception se montrèrent les silhouettes du nouveau ministre, du jeune docteur Burgwaldsen et du nouveau préfet de police de Blitvanen, M. le docteur Aage Kohlinis.

— Donnez-vous la peine d'entrer, messieurs, bonsoir! Baroutanski les aborda froidement et poliment, à la chinoise, et après leur avoir tendu la main à tous deux d'un air sombre et à une grande distance, il leur désigna le major Georgis et le docteur Kantorowicz d'un geste las qui devait signifier à peu près ceci : voilà, j'en ai par-dessus la tête de ces crétins et j'attends de vous des idées neuves, des suggestions nouvelles et des plans neufs : en un mot, une aide intellectuelle et morale. Pour faire savoir à Kantorowicz qu'il était tombé dans une trappe, dans les ténèbres très profondes et incommensurables de sa disgrâce, peut-être même définitivement et irrévocablement, d'un tressaillement de son menton, Baroutanski désigna au chef de la police déchu, les deux arrivants par leurs nouvelles fonctions civiles.

— M. le docteur Burgwaldsen, ministre de l'Intérieur et M. le docteur Aage Kohlinis qui sera assez aimable pour prendre possession de vos agents à la préfecture, Kantorowicz!

Tout cela retentit comme un ordre du Commandant émis en présence de ses officiers. Tous se levèrent au garde-à-vous, l'index sur la couture du pantalon, les talons serrés et les genoux raides et, au milieu de ce silence, rien ne bougea sauf les cils qui battaient sur les paupières humaines et la langue de feu qui sautillait dans la cheminée, de-ci de-là joyeusement, avec sa cape d'arlequin en brocart carmin, tout à fait insouciante, au-dessus du bien et du mal comme une vraie flamme noble et divine. A ce moment, au beau milieu de ce profond silence sépulcral, le major Kerinis entra dans la bibliothèque par la porte réservée au Commandant (qui communiquait avec l'aile de ses appartements privés). Après s'être incliné sans un mot, et après avoir jeté un coup d'œil discret qui lui expliquait tout, le major Kerinis s'immobilisa à deux ou trois

pas devant le renfoncement tapissé de livres, dans le même garde-à-vous immobile que les autres, prêt à rester immobile ainsi jusqu'au nouveau coup de baguette de monsieur le chef d'orchestre.

Comme pour hypnotiser toute l'assistance avec ses bras en croix, d'un geste par lequel les marchands de volaille rassemblent leurs dindons en débandade, le commandant Baroutanski attira plus près de lui tous ces messieurs, ses conseillers, ses hauts dignitaires, pour ainsi dire, ses plus proches collaborateurs dans la grande œuvre de la libération de la Blithuanie et de sa voix de baryton chaude et claire, il tenta en deux ou trois mots d'expliquer aux nouveaux venus en quoi consistait le différend qui l'opposait au préfet de police, M. Kantorowicz.

— Ainsi donc, messieurs, voilà où est l'affaire : Entre moi et M. le préfet, une divergence d'opinions s'est produite à ce propos : l'acte d'Olaf Knoutson est-il un acte politique conscient, acte qui présente tous les signes d'un attentat politique, ou bien est-ce celui d'un neurasthénique irresponsable, d'un fou caché, provoqué exclusivement par des impulsions subjectives, donc pathologiques. Vous savez, messieurs, que depuis le premier jour, j'ai été un démocrate convaincu et fidèle et qu'imperturbable, ma maxime a été depuis le premier jour : la démocratie. Oui, messieurs, la démocratie, mais pas la démocratie qui règle ses comptes à la dynamite, mais la démocratie qui respecte la liberté de la discussion! La démocratie c'est la discussion libre, c'était un vieux principe libéral, le principe de la seigneurie et de la liberté de conviction du chevalier! La liberté de conscience! Donc, je propose que nous votions selon notre conscience démocratique. Je crois que c'était un attentat politique, et vous, monsieur le Ministre?

Ce devait être les débuts du jeune docteur Burgwaldsen, jusqu'à cet instant conseiller juridique privé de son Excellence et à partir de cette minute, homme d'état blithuanien de premier plan qui détenait le portefeuille le plus important. Il n'avait pas encore signé, ni prêté serment et il devait déjà voter dans le conseil d'État. Conscient de l'importance de chacune de ses paroles, cet ex-conseiller juridique accompli de Son Excellence, ce doctissime docteur de Cambridge, exécuta son premier solo à Beauregard en virtuose. Il avait déjà une image de la situation, il comprenait déjà clairement que

Baroutanski ne se doutait pas du tout qu'on avait jeté Olaf Knoutson par la fenêtre — ce que M. le ministre de l'Intérieur affirmait à la minute même où on lui annonçait que le Commandant le nommait ministre de l'Intérieur. Il téléphona aussitôt au préfet, le docteur Rondas, personne de toute confiance de la section P de Beauregard et ce dernier au même moment l'informa de l'état des faits. C'est le major Georgis en tant que chef de la police privée du Commandant qui s'était chargé de l'interrogatoire et comme Knoutson ne voulait avouer aucun motif politique, M. le major l'avait massacré si bien que lorsque tous les autres fonctionnaires avaient fait irruption dans la pièce, il ne leur resta plus qu'à jeter le cadavre de Knoutson par la fenêtre. Dès cet instant c'était une pure formalité. Georgis était saoul comme une bête! Au bord de l'inconscience! Et peut-être fou aussi? En plein délire?

Après avoir jeté un discret coup d'œil sur le major Georgis qui se tenait toujours immobile dans son garde-à-vous fatal à côté de la cheminée, le docteur Burgwaldsen comprit qu'il deviendrait à coup sûr maître de la situation dans ce jeu momentané au palais de Beauregard, mais il ne lui sembla pas propice de passer au châtiment infernal de l'affaire même. Mieux valait répondre à la question posée!

— L'affaire a un sens exclusivement politique, Excellence, et c'est dommage de gaspiller une seule parole de plus en discussion à ce sujet. Faire sauter à la dynamite l'atelier d'un artiste comme feu Raievski avec cette profusion de chefs-d'œuvre qui représentaient la meilleure synthèse de toute notre civilisation blithuanienne, n'est certes pas une crise pathologique d'un neurasthénique, mais un véritable attentat qui avait aussi, à titre de démonstration, une signification symbolique dans la destruction de votre monument, Excellence! C'est l'alarme démagogique qui doit retentir de la Baltique aux Karampathes... Enfin, on voit bien que cet acte est de nature exclusivement politique d'après la réaction de notre presse de Blitvanen. Que M. le préfet Kantorowicz veuille bien lire ce qu'écrit à ce propos le *Blitvanen Tigdende*, il sera convaincu que les hyènes politiques réactionnaires cachées sont toujours prêtes à bondir et aussi que sa police ne vaut pas un rotin puisque j'ai pu acheter cette infamie colportée librement, en venant ici pas plus tard qu'à l'instant et ce vitriol continue

à se répandre librement dans les rues de Blitvanen. C'est un pamphlet contre feu Raievski comme n'en a encore jamais vu notre histoire pamphlétaire de Blitvanen, pourtant à cet égard singulièrement riche et féconde, et entre les mots, on brise à coup sûr les cadres de l'ordre existant avec des allusions plus que transparentes à la personnalité que représente le monument détruit de Votre Excellence!

En véritable ministre de l'Intérieur accompli, le docteur Burgwaldsen tira de son portefeuille un exemplaire d'une édition spéciale du *Blitvanen Tigdende* et le tendit entre deux doigts (l'index et le pouce) à Baroutanski avec un profond salut.

Baroutanski jeta avec mépris ce chiffon puant (derrière lui) sur le plancher de la bibliothèque envahi par de semblables ordures et il passa sans un mot à l'ordre du jour d'une discussion démocratique sur la situation politique.

— Eh bien, que penses-tu, Georgis —, le Seigneur de la Blithuanie s'adressa à son chien dressé à qui cet ancien *Tu* de camarade, de légionnaire devait rendre honneur et le venger de sa brûlure qui se préparait à crever sous forme d'une cloque tout à fait convenable. Ce spasme hystérique avec une cigarette brûlante avait été brutal et le bout de la cigarette brûlante avait entamé assez profondément la chair vive en deux ou trois endroits.

— Je crois qu'on ne lance pas de bombes pour des motifs soi-disant « personnels ». En outre : Si Knoutson est devenu quelqu'un, c'est grâce à Raievski. Mais moi, voilà ce que je pense; Knoutson est un blettophile. Ce petit morceau de fer de la bombe provient à coup sûr du matériel sorti des arsenaux blettoniens. Et d'ailleurs : Knoutson disait toujours qu'il se préparait à aller à l'étranger, comme ça, pour une sorte d'émigration, tout celà est donc, comment dire, politique, en un mot... n'est-ce pas?

— Et vous, docteur? Baroutanski s'adressa au nouveau préfet de la ville de Blitvanen, au docteur Aage Kohlinis.

— Cet acte est un acte politique, *par excellence*, Excellence, subjectivement et objectivement! Objectivement d'après la conséquence qui l'a provoqué. Il ne fallait pas avoir l'oreille particulièrement ouverte ce soir, dans les rues de la ville, pour sentir si cet attentat était politique ou non. Il aurait

suffi d'une seule étincelle pour qu'éclatent des manifestations. Et d'ailleurs, combien cette canaille se sent libre, on le voit dans la presse! C'est particulièrement vrai, ce qu'a bien voulu observer monsieur le ministre de l'Intérieur : que la presse de boulevard du soir témoigne d'une tension exceptionnelle. Par conséquent je propose pratiquement une contre-action. Que toutes les organisations de légionnaires du O. L. O. T. P.[1] déclenchent un mouvement contraire (ce soir les syndicats O. T. P. siègent en séance plénière à Redouta) pour que cette sombre racaille sente une opposition.

— Kerinis?

— Je suis d'accord avec celui qui a parlé. Je propose une contre-action politique. Toute discussion est superflue!

— Donc, docteur, Baroutanski se tourna vers Kantorowicz, vous êtes resté le seul de votre avis, 5 contre 1.

— Eh bien, messieurs, s'effraya Kantorowicz, d'après quelle logique un terroriste, un conspirateur politique se dénoncerait-il de son propre chef, après un acte politiquement accompli avec succès alors qu'à ce moment aucun soupçon ne pouvait retomber sur lui. Ça, vous me l'expliquerez, messieurs!

— Ainsi, c'est une donnée très précieuse sur vos capacités, docteur, glapit nerveusement Baroutanski à l'adresse de Kantorowicz. Vous n'êtes pas le chef de la préfecture pour penser en ce nom avec la logique des suspects politiques et à leur profit! Donc, au moment de votre arrivée sur les lieux de la catastrophe, d'après vous, aucun soupçon ne pouvait retomber sur Knoutson. Parfait! Retirez-vous sous la protection de votre Code Civil, mon cher, car c'est là-bas qu'est votre place, parmi les avocats retors dont vous étiez aussi. Il ne pouvait être question que Knoutson ait lancé la dynamite, bravo, et cela pour la bonne raison qu'il était le seul à avoir survécu à la catastrophe. Formidable! Il me semble que vous n'avez jamais mis en doute quoi que ce soit. Savez-vous qu'un mandat d'arrêt a été émis contre Niels Nielsen? Savez-vous que Niels Nielsen était l'ami intime de ce terroriste? Vous ignorez sans doute aussi qu'Olaf Knoutson était

1. O.L.O.T.P., Organisation des Légionnaires de l'Ordre, du Travail et du Progrès, avec sept sections politico-partisanes sous la présidence du colonel Chkrabek.

chez Dominique en compagnie de ce même M. Nielsen quand vous avez tiré sur eux avec vos propres hommes?

— Bravo, Commandant! hurla le major Georgis, d'une voix enrouée, enthousiasmé par la logique du Commandant. C'était justement sur ce point que je voulais ramener l'enquête. C'est ça! Mais ce sont tous des idiots! Il méritaient tous de voler par la fenêtre comme Knoutson. Tous ces singes ne comprennent pas de quoi il s'agit! Ils nous tueront tous comme des chiens. Messieurs, le Commandant est sur la passerelle, nous avançons à toute vapeur au combat, mais vous êtes, messieurs, des juristes, vous êtes des formalistes, vous êtes des ministres, vous êtes des civils, vous n'êtes pas des hommes, messieurs, vous vous perdez dans les discussions, messieurs, et maintenant, messieurs, ce n'est pas le moment de discuter, messieurs, nous ne sommes pas des femmes, nous savons quel est notre devoir, et notre devoir, c'est le Commandant, et s'il faut jeter quelqu'un par la fenêtre, nous le jetterons par la fenêtre, et s'il faut sauter par la fenêtre, nous sauterons par la fenêtre, messieurs, c'est...

— Monsieur le major, silence!

— Oui, mais c'est nous qu'on exterminera.

— Bon. Ensuite. S'il vous plaît. Combien y a-t-il de temps qu'un mandat d'arrêt a été émis contre Nielsen?

— Eh bien, il y a déjà cinq ou six jours au moins.

— Vraiment? Cinq ou six jours! Il y a cinq ou six jours pleins qu'un mandat d'arrêt est émis contre l'auteur intellectuel de ce meurtre, et vous, en tant que chef de la préfecture, vous ne suspectez pas l'homme qui a tué le président de la République et qui est l'ami très cher du principal personnage du complot. Magnifique! Et, à votre avis, où se trouve ce M. Nielsen?

— D'après le communiqué que j'ai eu ce soir, on attend son arrivée à Vajda-Hounen. Il est en fuite quelque part en Blettonie.

— Et il vous avertira personnellement par carte postale quand il arrivera à Vajda-Hounen! Vous saurez quand il arrive à Vajda-Hounen et cela vous sera communiqué par les organes de vos services secrets à l'étranger, et ces mêmes organes de vos services secrets à Blitvanen, tout comme

vous, ne se doutent pas que Nielsen est toujours à Blitvanen et qu'il habite chez la veuve Gallenka, Promenade 5a, 1er étage! Kerinis! En liaison avec cela : prenez vos six hommes et allez, s'il vous plaît, Promenade 5a, 1er étage à droite, l'appartement de la veuve Gallenova. Kerinis : pas un mot! Je vous attends à la police.

Kerinis s'éclipsa sans un mot.

Georgis aborda le Commandant tout à fait puérilement : Commandant, s'il vous plaît, est-ce que je peux aller avec eux?

— Vous, Georgis, vous pouvez une seule et unique chose, rentrez chez vous et brûlez-vous la cervelle! Et cela le plus tôt possible! Bonne nuit! En avant.

Aussitôt après la disparition de Georgis, Klement passa la tête discrètement à la porte tapissée :

— Excellence, s'il vous plaît, le père Bonaventura, à propos d'une affaire de la plus haute importance...

— Je n'ai pas le temps pour ses bêtises.

— Excellence, le père Bonaventura vous prie de le recevoir rien qu'une seconde.

Baroutanski fit un signe et, l'instant d'après, le père Bonaventura Baltruchaïtis était déjà dans la salle. Pâle, nerveux, confus, le père Bonaventura ne savait pas quoi dire au Commandant devant des inconnus; aussi, se mit-il dès le premier mot à bégayer :

— Qu'y a-t-il, père Bonaventura? Ça va bien?

— Mal, Excellence. Je suis allé chez la générale...

— Eh bien, comment se sent Mme Michelson? Est-elle rentrée de son voyage en Blettonie?

— Excellence, la générale s'est pendue, il y a une demi-heure. Elle m'a laissé une lettre pour vous. Tenez, s'il vous plaît.

Baroutanski prit la lettre ouverte des mains du religieux, et, dans la lettre de Baltruchaïtis, il y avait encore un billet du format des cartes de visite miniature. Il le décacheta, parcourut le manuscrit écrit à l'encre violette, d'une écriture nerveuse typiquement féminine et, comme si le billet ne contenait absolument rien d'important, il fourra les deux lettres dans sa poche en revenant à l'ordre du jour avec messieurs ses conseillers, sans aucun geste particulier.

— Kohlinis, votre proposition d'une action contraire du O. L. O. T. P. dans la rue, si possible dès ce soir, me semble acceptable. L'essentiel c'est de ne pas perdre de temps. Qu'on sente que les brigades de Baroutanski marchent toujours... C'est bien! Prenez des agents tout de suite. Avec l'arrestation de Nielsen, on attend de nouvelles pistes, à mon avis. Je reste à la police, s'il vous plaît. Et vous, Burgwaldsen, d'abord toutes les formalités décoratives autour de la sépulture de Raievski; des drapeaux, etc. Ensuite dans le communiqué de demain sur l'affaire Raievski, annoncez en tout cas, primo, qu'il s'agit d'explosif provenant de l'arsenal d'un État voisin, et secundo, que M. le préfet Kantorowicz fait l'objet d'une enquête à cause d'un saut avec élan!

— Mais, Excellence, je vous en prie, dit le préfet congédié, d'une voix de noyé.

— Mais, ne craignez rien, mon vieux, l'enquête sera formelle. Votre situation sera régularisée après l'enquête. Burgwaldsen vous réservera une place de conseiller au M. V. P.

— Oui, Excellence, toutes les formalités d'un caractère funéro-décoratif sont déjà accomplies. Les drapeaux sont déjà en berne, il n'y a qu'une chose que je ne comprends pas bien, selon quel protocole enterrer Raievski? Il a été élu président de la République, c'est-à-dire, il est nominalement proposé comme candidat à la présidence de la République, mais étant donné que les formalités relatives au choix du président de la République ne sont pas encore terminées, il est en fait un civil, c'est-à-dire un artiste éminent et réputé, mais de nouveau, juridiquement parlant, rien qu'un artiste individuel.

— Enterrez-le comme s'il était déjà Président de la souveraineté. Enterrez le avec des obsèques de première classe et les honneurs militaires, comme un Président. Comment s'appelle ce peintre qui travaille pour Armstrong? Je n'arrive pas à me souvenir de son nom en ce moment.

— Vanini, Excellence!

— C'est ça, Vanini. Donnez-lui ça à faire, s'il vous plaît, chargez-le de cela, il a bon goût! Donnez-lui carte blanche. Catafalque dans la cathédrale des Jésuites, etc... Chopin compris! Oui. Ensuite!

— Et en ce qui concerne l'enquête contre le préfet, c'est

que..., hasarda le ministre Burgwaldsen en vrai débutant dans son métier, l'affaire, c'est que, euh, pour que, euh, l'enquête contre Kantorowicz soit dirigée d'une manière plus formelle, ça pourrait devenir problématique.

— Comment ça, problématique? Qu'y a-t-il de problématique là encore! s'inquiéta Baroutanski en examinant son nouveau ministre de l'Intérieur avec un regard d'une extrême méfiance, comme si c'était impossible que son nouveau ministre de l'intérieur soit aussi un coupeur de cheveux en quatre, un de ces fâcheux formalistes comme Reykjavinis et que cet âne avance selon une ligne de très grande résistance et crée ainsi des confusions à droite et à gauche?

— Excellence, vous savez que j'ai eu l'honneur de travailler pour vous en tant que conseiller juridique privé et dès mon premier jour ici chez vous à Beauregard j'ai eu pour devise : la vérité avant tout. La vérité à tout prix!

— Oui, et alors?

— A propos de cette enquête contre Kantorowicz, je pense qu'il faudrait absolument vous dire toute la vérité!

— Quelle nouvelle vérité me reste-t-il encore à apprendre maintenant? Eh bien, en deux mots, s'il vous plaît?

— Excellence, le major Georgis a tué Knoutson dans le bureau de Kantorowicz!

— C'est ça, et quoi encore? Ensuite!

— Georgis s'était chargé de l'enquête, car Georgis poussait Knoutson à faire une déclaration politique et ce dernier ne voulait rien signer dans ce sens-là. Georgis en tant que chef de votre section P avait l'autorisation formelle de mener l'enquête et voilà ça s'est passé comme je vous l'ai dit. Ce qui a été jeté à la rue, a été jeté plus ou moins pour la forme. Est-ce que ça s'est bien passé comme ça, Kantorowicz? M. le ministre de l'Intérieur s'adressa à l'ancien préfet qui se tenait devant ses chefs, anéanti, la tête basse.

— Cela signifie, Kantorowicz, que vous avez menti de A jusqu'à Z? D'un bout à l'autre?

— Oui, Excellence, j'ai menti. Mais pas pour tout! Je couvrais le major Georgis.

— Pourquoi ça?

Kantorowicz se taisait la tête baissée.

— Eh bien, Kantorowicz? Pourquoi mentiez-vous?

— Il a juré sur la tombe de sa mère que si je soufflais un mot de ça au Commandant il m'abattait comme un chien. Et si monsieur le ministre n'avait pas découvert l'état des faits, je n'aurais rien avoué.

— C'est comme ça? Vous êtes des benêts et vous n'avez jamais été encore à une pareille fête?

— Non. Mais j'ai trois petits bambins en bas âge et toute la famille de mon frère sur le dos : en tout onze personnes, Excellence! Et je crois, et nous le pensons tous depuis pas mal de temps, que le major Georgis est fou. Ce n'est pas sans fondement de croire que le major Georgis peut tuer quelqu'un, et cela comme un chien, quand il s'agit de sa tête, Excellence.

— Et aucun d'entre vous n'a trouvé le moyen de me le dire en temps utile?

— Non, Excellence, car le major Georgis est le seul homme qui jouisse de votre confiance totale.

Baroutanski baissa la tête. Le regard baissé du Commandant effleura une page déployée de l'*Écho Blithuanien* où dans la gloire éternelle du bronze, il dominait immortel, sur toute la page le célèbre cheval cabré, chef-d'œuvre d'un mort parti pour toujours avec son chef-d'œuvre en bronze immortel.

— Georgis a donc tué Knoutson? Et comment cela s'est-il passé?

— Tous les détails sont complètement fous, Commandant. Cela s'est passé en un clin d'œil. Il a saisi sur ma table un couteau de chasse qui servait de coupe-papier et quand nous avons fait irruption dans la pièce, tout était déjà fini. Ce que nous avons trouvé, c'était de la boucherie. C'était tout un étal de boucherie...

— Bien, mais comment a-t-il pu rester seul dans la pièce avec ce type?

— Il l'a exigé de moi en sa qualité de chef de votre section P. C'était son droit indiscutable. C'est un droit que vous lui avez personnellement donné, si vous vous en souvenez, à propos de l'affaire Kavalierski. Il voulait parler avec l'homme en tête à tête, tels étaient ses motifs...

— Et Knoutson, il était attaché?

— Oui.

— Merci, messieurs. Alors, l'enquête tombe, bien entendu.

Restons-en à la première version : le saut avec élan... Burgwaldsen trouvera pour vous une situation adéquate, Kantorowicz ! Merci ! Bonne nuit !

* * *

— Vraiment, ce sont tous des crétins. Le seul de ces dilettantes à réagir logiquement, c'est Georgis ! Il était le seul à savoir de quoi il s'agissait ! Mais on dirait que son cerveau se décompose vraiment. Ce Knoutson, cette canaille neurasthénique, n'a pas consenti bien sûr à avouer les dessous politiques du complot, c'est logique ! Mais Kantorowicz et ses semblables, des singes comme eux, sont dans la lune. Leur seul souci, c'est de nourrir « les petits bambins ». Généralement cette idée des « petits bambins », cette idée larmoyante des « bambins » — et cela ne leur suffit pas de transformer les enfants en « petits enfants », mais encore ils leur flanquent sur la tête un diminutif comme un bonnet avec des clochettes. « Bambins ». Nos « petits bambins ». Ce sont des pères de famille, ces Kantorowicz ! Onze « petits bambins » et les culottes pleines. Que Georgis ait jeté Knoutson par la fenêtre, c'est logique, mais sans procès-verbal, sans signature. Idiot d'alcoolique, de syphilitique ! Et ils ont tous trois « petits bambins » sur le dos et c'est leur seul souci, la digestion des enfants !

Le seul qui est cent pour cent avec lui, qui n'a aucun petit « bambin » en tête, c'est Georgis. Et ce gorille a perdu la raison et cela complètement, le malheureux ! Et le seul homme qui soit logique dans cette affaire, c'est Georgis ! Qu'a-t-on besoin de réfléchir beaucoup en pareil cas ? Jeter Olaf Knoutson par la fenêtre est plus logique que d'être un juriste formaliste. Il ne s'agit pas là de satisfaire une soi-disant idée de justice — d'ailleurs totalement absurde — mais il s'agit de sa tête, bien sûr. Ma tête ou la vôtre, messieurs. Un bavard comme Olaf Knoutson a toujours été un raseur, car il ne voulait être ni un courtisan ni un flagorneur et il ne voulait pas jouer les « Rosencrantz ou les Guildenstern ». Pardon. Tout suit la loi la plus profonde de l'affaire même... Ces prétendus hommes ne veulent pas être des hommes, ils se défendent de jouer les Rosencrantz et les Guildenstern, c'est un mensonge pur, car

quelle est cette logique humaine qui consisterait à ne pas vouloir être un courtisan mais en revanche à tuer un homme comme Raievski. Nota bene, Raievski raffolait d'Olaf Knoutson, il le traînait partout à sa suite dans le monde comme un pintch chinois.

Et l'autre le fait sauter à la dynamite, et cela parce qu'il a sculpté le monument de Baroutanski... Et voilà, pendant qu'il écrivait une assignation au nom de Knoutson (car pour qui pouvait-il écrire son dernier chèque), en remerciement, l'autre l'a tué... C'est la vie... Struggle for life, le vieux Darwin l'a bien dit. Moi, je te donne le pain et toi, un coup de couteau. Mais bien sûr, ce sont des « héros tragiques », écrit le *Blitvanen Tigdende*, et ceux qui tuent ces « héros tragiques », ce sont des « usurpateurs »! Penser au milieu de tout cela avec la logique d'un Witusz Kantorowicz qui a trois « petits bambins », penser à cela dans la mesure du possible en juriste formaliste avec une seule et unique idée, à savoir ses « trois bambins », cela signifie penser dans la ligne de son intérêt personnel, car il n'est pas seulement préfet, mais père de « trois petits bambins ». Mais quand il s'agit de nos têtes, alors la notion de « petits bambins » n'entre généralement pas en ligne de compte... Nous appartenons au matériel blithuanien, nous sommes une institution, nous ne sommes pas des hommes... Le plus misérable doyen de faculté de lettres a droit à sa liberté civique, il n'y a que nous qui ne l'avons pas! Logique merveilleuse! Et alors une oie hystérique comme la Michelson a le droit de me cracher au visage et de me traiter « d'assassin de son mari, le général Michelson »! Se poser en veuve du général Michelson et traiter un Baroutanski « d'assassin du général Michelson », c'est un mensonge pur et simple. Qui lui a dit à cet idiot de défendre Moujikovski? Et quand un idiot gâteux comme le général Michelson prend pour femme une dactylo qui a 23 ans de moins que lui, alors cette dactylo devient « Générale » et en tant que veuve du général et que ma propre confidente, elle est moralement scandalisée par moi, et elle dit qu'il faudrait me tuer comme un chien. Et que c'était son seul et unique désir. Alors, pourquoi s'est-elle pendue? Elle avait deux occasions merveilleuses de me tuer. Stupide nymphomane! A Beauregard elle s'est acoquinée avec le Commandant tout d'abord, puis avec cet onaniste de

Nielsen, puis elle a succombé à Baltrouchaïtis et maintenant c'est moi qui suis responsable de ses propres contradictions. Être le confident de la section P et flirter intellectuellement avec le rédacteur du Forum et ensuite pisser de peur lorsque l'explosion a eu lieu, eh eh, comme une petite chienne, et s'enfuir non pas sous un lit, mais à la potence, c'est malin! Ah! Ah!

Baroutanski rit tout haut.

— Il a raison, le frère. Cette Karine Michelson était un type suspect!

Il se leva et sans terminer la lettre de Karine Michelson (il s'était demandé à un moment donné s'il allait relire cette lettre posthume ou non) il la jeta au feu et la lettre brûla avec une flamme scintillante, verticale, brandissant deux ou trois chiffons frémissants, et dans la cheminée pleine de suie s'envolèrent quelques hirondelles en flammes...

— Cette putain n'avait qu'une seule idée en tête, me tuer! Mais ses nerfs l'ont lâchée. Bravo! Il brûle bien ce dernier salut de la générale Michelson.

La lettre de la générale s'évanouit dans le feu en deux ou trois flammes et un voile de suie de papier brûlé, refoulé par la cheminée, retomba comme un parachute et lutta contre les langues de flammes, et après une violente lutte, il sombra dans le feu... On entendit comme le crépitement d'une pluie forte et drue sur les vitres. Dans le parc, résonnaient les aboiements des chiens-loups de Baroutanski.

— C'est la relève. Les chiens aboient, c'est bien, pensa Baroutanski et il sonna un domestique.

A la porte parut Rafaelo... Rafaelo était le second domestique privé de son Excellence.

— Où est Klement?

— Il s'est trouvé mal, Excellence. Il a perdu connaissance à la cuisine.

— Qu'a-t-il donc?

— Rien. La grippe. C'est son quatrième service de nuit. Il est malade, d'ailleurs. Le cœur...

— Quel âge a Klement?

— Cinquante-quatre ans, Excellence.

— Et toi?

— Trente-sept ans, Excellence.

— Es-tu marié, as-tu des enfants?

— Oui, trois, Excellence.

— En bas âge?

— En très bas âge. L'aîné a trois ans. Je ne sais pas au juste. Trois ans et deux mois, je crois.

— Vraiment, et quand on te demande combien tu as d'enfants, que réponds-tu? J'ai trois enfants ou j'ai trois bambins.

— Comment? Je ne comprends pas, Excellence. Excusez-moi.

— Comment, tu ne comprends pas! Mon vieux, comment réponds-tu à la question : avez-vous des enfants? J'ai trois enfants ou j'ai trois bambins.

— Enfants. J'ai trois enfants! Oui, c'est ça.

— Bravo, Rafaelo. Maintenant donne-moi un verre de rhum.

— Voilà, Excellence.

— Tu appelles ça un verre. Klement est plus intelligent que toi. Tu vois, il distingue, « un verre » ordinaire d'un « verre à liqueur », un enfant d'un bambin. Il avait deux bambins, mais ils sont morts jeunes. Les bambins meurent volontiers! Donne-moi encore un « verre », mon vieux, et pas un « verre à liqueur ». Comme ça!

— Pardon, Excellence. Je n'ai pas l'habitude que Votre Excellence me donne des ordres. Je vois si rarement Votre Excellence.

— Où travailles-tu donc?

— A la seconde garniture, Excellence. J'appartiens à ce qu'on appelle la seconde garniture...

— Et où étais-tu en 25? Est-ce qu'à ce moment-là aussi tu étais à la seconde garniture?

— Sergent-major au 3e chevau-léger. J'ai été blessé ici à Beauregard. Je suis resté étendu juste là où il y a maintenant un jet d'eau... Ils m'ont traversé le cou... Comme ça, ici de gauche à droite... C'est une chance que mes artères soient restées entières, Excellence.

— Tu bois du rhum?

— Ben, suivant le cas... Merci.

— Voilà Rafaelo, à ta santé. Si le 3e chevau-léger part de nouveau à l'assaut, que feras-tu?

— Nous sommes tous prêts, Votre Grâce. Vous êtes le Commandant et nous sommes les chevau-légers!

Baroutanski versa à son chevau-léger de la deuxième garniture un verre de Jamaïque et après avoir trinqué cordialement avec son valet de chambre, en camarade, avec chaleur humaine, tout à fait sincèrement, il vida son deuxième verre de Jamaïque et alluma une Maryland avec le plus grand calme.

— Tu dis que Klement a perdu connaissance. Parce que c'était sa 4e nuit de service? C'est mon quatre mille quatre cent quarante quatrième service et je ne me suis pas encore trouvé mal! Rafaelo! Donne-moi encore un verre! C'est ça. Merci! Et qu'as-tu pour le dîner?

— Du bouillon de poule, Excellence.

— Ensuite?

— Du poulet à la béchamel.

— Ensuite?

— Poudding aux légumes verts. Poudding aux carottes. Salades variées...

— Ensuite?

— Fromage. Fruits. Compotes. Fruits confits. Gâteaux. Biscuits.

— Ensuite?

— Ensuite, je ne sais pas, Excellence.

— Et toi, qu'as-tu mangé pour dîner?

— Moi, Excellence, j'ai eu des pommes de terre françaises et du lait caillé.

— Sans oignons? Sans piment? Sans ail? Des pommes de terre françaises avec quelles saucisses? Avec des *vengerka* [1] ?

— L'oignon nous est interdit, Excellence. On nous défend les vengerka et l'ail et tout!

— Comment, on vous met au régime, vous aussi? Tiens, tiens, je ne savais pas ça. C'est intéressant. As-tu des ulcères à l'intestin?

— Non, Excellence, mais nous sommes des domestiques, et à Beauregard les domestiques n'ont pas le droit de se régaler avec des oignons. L'oignon et le saucisson et toutes les nour-

1. *Vengerka* : Sorte de saucisse blithuanienne aux épices variées et fortes, en particulier à l'oignon blanc. « Il pue comme une *vengerka* », dit un proverbe blithuanien, d'un homme qui empeste.

ritures et toutes les boissons qui ont, comment dire, une odeur désagréable... C'est bien connu...

— Et comment t'appelles-tu?

— Mazurski, Excellence.

— Bravo, Rafaelo Mazurski. Ecoute-moi! Tu n'es en effet qu'une deuxième garniture, mais je crois que tu sais pourtant que je suis un régime très sévère. Cours donc à la cuisine et dis à cet idiot, comment s'appelle donc ce singe dehors à la cuisine? Le directeur?

— Axentowicz.

— Rafaelo Mazurski, dis donc à ton respectable chef, M. Axentowicz, que le Commandant le salue bien et le prie poliment de lui faire rôtir trois paires de vengerka et cela avec de l'oignon et avec trois doigts d'oignon et qu'il les épice, au petit poil, comme si ce n'était pas défendu à Beauregard et qu'il fasse cuire des pommes de terre au lard, et avec du bon lard poivré. Est-ce que tu m'as compris, Rafaelo Mazurski et qu'on serve tout cela ici dans trois minutes avec de la moutarde blithuanienne. Retourne au front. En avant, marche. Au galop.

Kristian Baroutanski but encore un demi-verre de Jamaïque et il alla au téléphone.

— Allô. Donnez-moi le Ministère des Affaires Étrangères!

Pendant longtemps il n'y eut personne. Une voix d'hermaphrodite ennuyeuse, une voix indisciplinée, ensommeillée, se fit entendre.

— Allô.

— Qui est à l'appareil?

— Le docteur Wernis.

— Écoutez, monsieur qui êtes au téléphone, ici le Commandant à l'appareil. Il y a plus d'une bonne heure que j'ai téléphoné à votre ministre de se présenter. Eh bien? Il est toujours à son thé à l'ambassade de Grande-Bretagne? Bon! N'y avait-il donc pas moyen de faire savoir à monsieur le ministre que le Commandant l'appelait personnellement? Ce n'est pas votre faute, vous avez pris votre service de nuit il y a vingt minutes, mais qui était là avant vous? Vous ne savez pas! Bravo! Donc, je veux parler au ministre sur-le-champ.

— Bande de snobs, de diplomates irresponsables! Ils engloutissent des indemnités, ils coûtent trois facultés de médecine réunies, ils ne sont pas capables de faire convenablement le brouillon d'une seule lettre commerciale, ils dorment et ils prennent le thé dans les ambassades et on doit tout faire, absolument tout seul!

Pendant cette envolée, Kristian Baroutanski se sentait cent pour cent content de lui. Madame sa mère n'avait pas mis au monde le commandant de la Blithuanie pour les navigations mortes et ennuyeuses dans les eaux stagnantes et immobiles. Il était né pour les vagues, pour le sifflement des tempêtes, pour les expéditions à cent trente sept kilomètres à l'heure sur les routes blithuanniennes, pour les circonstances où on jette des hommes par la fenêtre comme des jambons ensanglantés, pour les mandats d'arrêt; pour la vitesse, pour le golf qui se joue avec des cartouches dynamitées si bien qu'on ne sait jamais quand et à quel moment la tête de son partenaire va être arrachée.

Il ouvrit la porte du balcon et éprouvant un besoin profond de humer une goutte de l'humidité fraîche qui fumait de gigantesques cascades, il s'avança sur le balcon, sous l'averse qui cinglait par rafales en nappes drues, puis qui semblait pendant des intervalles de calme complet avoir cessé complètement. Et le temps se détraqua et se brouilla tout à fait.

Très loin en bas à ses pieds, resplendissait la ville de Blitvanen à la lumière des réverbères et des enseignes lumineuses de toutes les couleurs, parmi lesquelles se détachait particulièrement une croix d'un bleu pastel d'aspirine dans un anneau d'un bleu de flamme, à l'angle du passage des Jésuites et du cours Waldemaras, juste au centre sous le pont. Aux pieds de Baroutanski, montaient de la ville de Blitvanen la rumeur des voix, les sifflements des sirènes et des klaxons, le trot des sabots de fiacres sur le macadam asphalté, juste en bas du rocher qui soutenait la vieille forteresse, et dans les rues de la ville, portés par le vent, on entendait au loin les cris de la foule.

— C'est Aage Kohlinis qui s'est mis en branle! C'est sa première, ce sont ses débuts! Ce soir, ce préfet récemment nommé passe son examen de passage.

Quelque part au centre de la ville, on entendait la foule

hurler et, au milieu de ces modulations, tonnait un bruit sourd comme un grondement de métal, un bruit de verres qui s'entrechoquent, un assaut, un pogrom. Les hurlements féroces et sauvages poussés par les hommes troublèrent les choucas du parc de Beauregard. Quelque part sous le pont gémit une locomotive et résonna le fracas uniforme de chaînes...

— Il fait du bon travail, Kohlinis! pensait Baroutanski en écoutant les voix dans le lointain. C'est la O. L. O. T. P. Ils ont l'air de détruire le *Blitvanen Tigdende.* Ça, c'est bien! Puisque même la mort de Jensen ne les a pas ramenés à la raison rien ne leur dessillera les yeux. Reykjavinis était un singe cent pour cent, mais il avait pourtant raison pour une chose. Il ne pouvait pas comprendre pourquoi Baroutanski maintenait avec autant d'entêtement son principe — avec lequel on ne badinait pas —, et qui s'appelait la liberté de la presse. « Aboie qui voudra, il en prendra en revanche sur sa gueule. » Or Reykjavinis pensait que c'était une perte d'énergie et de nerfs inutile. Pourquoi? On dort mieux sans aboiement. Mais cela non plus n'est pas mal! Démolir une imprimerie, battre comme plâtre des gribouilleurs, ça aussi c'est plaisant! En général la plèbe aime la distraction avant tout. L'essentiel, c'est que ce ne soit pas ennuyeux. Et pour cette racaille, cela sert de memento : nous sommes là! Quand on est au volant, l'essentiel c'est de bien réagir. Que le *Blitvanen Tigdende* saute, en bas à Blitvanen, c'est une bonne réaction. Tu me fais sauter mon monument, et moi, ton *Blitvanen Tigdende.* Bravo la O. L. O. T. P.

— Pardon, Excellence, je vous demande pardon, M. le major Kerinis vous demande.

— Eh bien?

Baroutanski revint du balcon, complètement trempé et il laissa la porte fenêtre ouverte derrière lui, car un nuage de fumée flottait toujours dans la pièce...

— Rien, Excellence! Peut-être a-t-il quitté sa chambre une ou deux minutes avant nous.

La lampe verte du téléphone du secrétariat privé s'alluma.

— Allo! Enfin! monsieur le Ministre. Je vous cherche depuis trois bonnes heures. Oui, un thé anglais. Je sais! Mais maintenant je n'ai pas le temps. Dans cinq minutes, s'il vous plaît.

— Eh bien?

— Rien, Excellence. L'état de choses équivaut à zéro. Sur la table, je suis tombé sur un brouillon de manifeste aux peuples blithuanien, blettonien, hounien, kobilien et courlandais de la main de Nielsen. Aux peuples de la Baltique et de la Rossie!

— Cela veut dire que l'homme écrit des proclamations. Il se prépare au combat. Et puis : pffit! Le petit oiseau s'est envolé... et ensuite?

— Ensuite : il lisait des romans de Tauchnitz, on dirait. Il a laissé un pistolet Hotchkiss dans un tiroir avec deux boîtes de munitions... J'ai l'impression qu'il reviendra. J'ai laissé une embuscade et j'ai cerné la Promenade tout entière. Kohlinis m'a donné onze hommes à lui, ils sont en marche dans toutes les directions. Que doit-on faire de cette vieille femme seule?

— C'est la vieille Gallenka. Je la connais bien. Elle prie Dieu pour ma mort! Que voulez-vous en faire? Qu'elle aille au diable! Mais faites ceci : faites un saut chez Karine Michelson, à son appartement, et inspectez tout jusqu'au moindre détail, c'est la première chose, la seconde, tout aussi importante : inspectez l'appartement de Knoutson, en détail. Vous pouvez ne me faire un rapport que demain! Mais, dès cette nuit, si l'autre revient, ou si on le trouve qu'on me le dise immédiatement! Si je dors, réveillez-moi. Bonsoir.

Le Commandant s'approcha du téléphone, grognon et sombre.

— Le Ministre des Affaires Étrangères? Allô. C'est moi. Ecoutez, Belinis. Qui a laissé insérer dans l'*Echo Blithuanien* cet article sur le pacte blithuo-blettonien? Comment? Vous n'êtes pas au courant? Eh bien, est-ce un cas de paranoïa? On y parle d'un pacte entre la Blithuanie et la Blettonie qui repose « *sur une base positive au moyen de garanties réciproques en ce qui concerne les frontières...* » etc. [1]. Donc, vous ne savez pas cela? Vous êtes une pure jeune fille blithuanienne. Renvoyez sur-le-champ le fonctionnaire qui est responsable de l'insertion de cet article. C'est de la provocation! Enquêtez sur ce cas et demain à sept heures, venez chez moi. Quand? A sept heures du matin! En outre, préparez pour demain un rapport sur le cas du livre : « *The Aspirations of Blitvania,*

1. En français dans le texte.

by Blatvanicus », dans l'édition de Watson and Viney, Londres. Comment? Vous ne savez pas qui est Blatvanicus! Eh bien, s'il vous plaît, d'après les informations communiquées par mes agents londoniens, nous avons en main des preuves irréfutables que Blatvanicus n'est autre que le ministre Blatvinis en personne! Oui, monsieur Blatvinis, votre collègue blettonien, ministre des Affaires Étrangères de la République blettonienne. Et cela ne se passera pas comme ça, monsieur le ministre! Un ministre en activité d'un pays qui a chez nous son ambassadeur ne publiera pas à Londres de livres dans lesquels il démontre aux Anglais que notre mer relève de la sphère d'intérêt de la Blettonie. Préparez une note à ce sujet au gouvernement de Vajda-Hounen que vous soumettrez à ma signature. Et ceci également est lié à cette affaire : vous savez ce que la police a découvert après l'attentat contre Raievski? Non. Vous ne savez pas encore cela non plus! Vous ne savez pas qu'il s'agit là de matériel explosif provenant à coup sûr de l'arsenal de guerre blettonien? Non? Vous n'avez aucune idée de cela? Mais peut-être savez-vous quel est l'âne qui était de service au standard, dans votre cabinet, avant cette vierge ensommeillée qui y bâille maintenant? Le docteur qui? Ah! Flanquez, s'il vous plaît, ce docteur à la porte comme un individu totalement incapable! Nous en parlerons demain, du reste. D'ailleurs, savez-vous, Belinis? Ce n'est pas la peine que vous preniez la peine de venir chez moi si tôt, ce n'est même pas la peine que vous veniez du tout! Cherchez, demain, M. le président du conseil et soyez assez aimable pour lui donner votre démission! Oui. Sur mon ordre. Bonne nuit!

— Ce sont tous dès sacs à papier paresseux, il faut les vider jour et nuit. Le sang blithuanien est paresseux. On ne croirait pas combien une canaille peut rapidement se laisser aller à la paresse dans ces fauteuils ministériels. Ce Belinis était excellent dans un escadron, et voyez-moi ça, le diable est entré en lui et déjà il ronfle! Naturellement on leur paie des indemnités et ils ne font rien d'autre que de se faire voiturer à des banquets et à des thés!

A la porte parut le valet de chambre de la seconde garniture, Rafaelo Mazurski avec un guéridon aux pieds en caoutchouc, tout servi.

— Bravo, Rafaelo Mazurski! Non, tu n'as pas besoin de faire le service, je ferai comme au chevau-léger. M'as-tu compris? Est-ce que tu sais téléphoner? Eh bien, je vais là-bas chez Son Excellence pour quelques minutes. Fais bien attention! Tu décrocheras seulement à la lumière rouge. M'as-tu compris? A aucune autre! Les vengerka sont trop peu épicées! L'oignon est bon! La moutarde ne vaut pas un clou! Verse-moi de la Jamaïque. Merci. Les spécialistes disent qu'une saucisse comme celle-là peut me perforer les intestins. La Jamaïque ronge la muqueuse, disent messieurs les spécialistes. Que le diable emporte mes intestins et ma muqueuse et mon régime, Mazurski! A ta santé! Verse-toi aussi encore un verre. A la santé du colonel Baroutanski! Salut!

— A la santé de Votre Grâce.

Rafaelo Mazurski trinqua avec le Commandant, dans la pose du valet de chambre éberlué, puis il fit claquer ses talons comme un vrai sergent-major de cavalerie.

— A ta santé! Mazurski! Serviteur! Tu es un garçon épatant! Dieu te prête vie à toi et à tes trois petits bambins. Salut!

Miroslav KRLEJA.

(*Traduit du serbo-croate*
par Dominique Cassella.)

Maria Occhipinti

UNE FEMME DE RAGUSA

Maria Occhipinki est née à Ragusa, dans les montagnes siciliennes, en 1922. Presque illettrée, n'ayant suivi que les trois premières classes élémentaires, elle vécut, écrasée par la vie féodale et misérable de son île, jusqu'au débarquement américain de 1943. Elle se révolte alors, mais est emprisonnée comme anarchiste, condamnée par l'opinion publique de son village et abandonnée par son mari. Quittant la Sicile lorsqu'elle sort de prison, elle devient infirmière, bonne, nourrice sèche un peu partout en Europe. Elle vit aujourd'hui à Milan avec un prêtre défroqué, républicain, qui l'a poussée à écrire son histoire pour la sauver de la tentation du suicide.

Publiée en Italie par l'éditeur Landi (à Florence), avec des préfaces de Carlo Levi et de l'historien Paolo Alatri, cette autobiographie a obtenu le Prix Viareggio. Dans l'extrait que nous publions ici, Maria Occhipinti raconte la libération de la Sicile, telle qu'elle la vécut.

M. B.-A.

Lorsque l'institutrice me montra le dictionnaire, ce fut pour moi une véritable fête. Je le pris entre mes mains, je le feuilletai, je lus plusieurs mots en me disant : « Là-dedans se trouve la science du monde entier ». Je n'aurais plus à rougir devant le petit Salvatore G. qui, un soir d'été, m'avait expliqué ce qu'était la Voie Lactée. Je commençais moi aussi à connaître les mystères du Ciel! La première fois que j'avais entendu dire que la terre tourne autour du soleil, cela m'avait paru absurde. L'institutrice m'expliqua comment elle tourne, la terre, et parvint

à me persuader et enfin j'eus la sensation de serrer entre mes bras la terre et le ciel. Les nuits d'été nous restions assis devant la porte, et je me couchais la dernière; je restais là, contemplant les étoiles et les nuages; je savais ce qu'étaient les nuages, maintenant, et j'aurais voulu étudier seulement la géographie. Pas l'histoire! car dans les livres d'histoire je ne trouvais que des guerres, des massacres et des misères!

Le jour où les Américains lancèrent par avion des milliers de tracts nous invitant à nous rendre, car ainsi la guerre finirait, j'en saisis plusieurs, je les lus et je me mis à crier à tout le monde : « Il faut nous rendre! »

Comme si cela dépendait de moi! Je parlais à haute voix du balcon de mes amies C. qui habitaient sur le *corso* Vittorio Emmanuele.

Juste en face il y avait une épicerie et le propriétaire que je connaissais depuis mon enfance (nous faisions nos achats chez lui) prenait le frais en manches de chemise assis devant sa porte. Il avait entendu ce que je disais et il me gronda : « Tu sais, je vais te dénoncer! »

« A bas le Duce! » lui répondis-je aussitôt. « A bas la guerre! » Furieux, l'épicier mit sa veste et courut me dénoncer.

Quant à moi, je restais bien tranquillement chez mes amies, en attendant que les carabiniers viennent me chercher. Je découvrais tout à coup qu'il pouvait y avoir des espions même au milieu de mes amis et de mes connaissances! Ma mère était partie aux champs; elle ignorait tout de ce qui se passait.

Mais voilà qu'entre-temps le frère de mes amies arriva en courant et tout essoufflé nous dit que le quartier Nunziata jusqu'à Beddio était déjà occupé par les Américains. Il était allé faire un tour à bicyclette avec des copains. Ils avaient vu les Américains descendre du ciel en parachutes. La *Marina* de Ragusa était toute remplie de bateaux américains.

« Ils arrivent, ils arrivent! » hurlait-il. Je retrouvai un peu de courage, je rentrai chez moi et, en brandissant une serviette blanche, je me mis à faire des signes vers les avions qui volaient très bas au-dessus de la ville. Et je disais à mes voisines : « Allons, faites vous aussi des signaux, la guerre va finir! »

J'étais très agitée, j'allais et je venais de chez moi à la maison de mes amies, qui était tout près. J'aperçus ainsi l'épicier qui rentrait chez lui, tête basse, craintif.

« Alors, lui demandai-je, et ces carabiniers, où sont-ils ? C'est moi qui vous dénoncerai demain, misérable fasciste! Ah! vous voulez la guerre pour vous engraisser avec le marché noir, pas vrai ? Pour vous, la guerre c'est votre boutique! Vous avez un gros bidon, pire qu'une femme enceinte, vous bouffez comme un porc et nous crevons de faim! »

Le malheureux verrouilla sa maison et ne se fit plus voir. Toute la ville était prise de panique.

« Et si les Allemands résistent, qu'allons-nous devenir ? » se disaient les gens.

C'était un samedi : les paysans rentraient des champs, tout joyeux. Ils avaient aperçu les Américains dans la campagne et ils n'en croyaient pas leurs yeux. Les femmes, elles, tremblaient. Un de nos voisins, un charron, nous invita à aller chez lui. Il habitait au troisième étage d'un grand immeuble, tandis que nos habitations étaient de petites masures. Il suffisait un déplacement d'air pour qu'elles s'effondrent, en nous ensevelissant sous leurs décombres. Nous autres femmes nous nous couchâmes dans un petit escalier, par terre.

Nous entendions la D.C.A. de l'aéroport de Comiso gronder sans cesse; les obus éclataient avec un vacarme infernal. Je décidai d'aller sur la terrasse d'où l'on pouvait tout voir, mais les autres refusèrent. J'insistai : « On ne peut pas crever ici, comme des rats. Allons voir ce qui se passe! »

Toute ma famille était à la campagne : qui sait quel mauvais sang elle se faisait pour moi! Je courus sur la terrasse. Ragusa était tout enveloppée d'un nuage de feu. Les avions lançaient des parachutes par dizaines : un véritable enfer!

« Tout saute, tout saute! » me disais-je. Il n'y avait ni lune ni étoiles; rien que le ciel embrasé. Les autres femmes montèrent aussi sur la terrasse et elles priaient, les mains jointes.

Je songeai alors au Roi et au Duce.

A l'aube, les gens n'avaient pas le courage d'ouvrir les portes de leurs maisons; moi, je montai chez mes amies.

Le long du chemin j'appris que les baraques des miliciens fascistes brûlaient. Ils y avaient mis le feu avant de déguerpir.

« Nous voilà sauvés », me dis-je.

« Les Américains, me répétaient les gens, sont déjà à la petite chapelle de saint Jean, leurs canons sont braqués sur la ville, mais ils n'osent pas entrer. »

Je me mis alors à courir à travers tout notre quartier, en criant : « Sortez, femmes, allons agiter des draps pour faire savoir aux Américains que nous les attendons en amis, les bras ouverts ! »

Et nous envoyâmes le frère de mes amies à vélo.

Des Américains, qui parlaient un italien parfait, demandèrent: « Y a-t-il encore des Allemands dans la ville ? »

Et les gens demandaient : « Mais non, il n'y a plus un chat, entrez donc ! »

Le dimanche matin, vers sept heures, les Américains firent leur entrée à Raguse, avec leurs camions, entre deux rangées de chiffons blancs étalés des deux côtés de la rue.

« Vive la paix, vive l'Amérique ! » criaient les femmes.

Les voitures avançaient lentement, au milieu de la foule qui s'écrasait dans les rues. Je courus chez moi, je cueillis un bouquet de roses sur mon balcon, me piquant les doigts, et je revins me poster près de mes amies.

Dès que la première voiture passa sous le balcon, je lançai mon bouquet en criant « Vive les Américains ! »

C'était la voiture du gouverneur : il me fit descendre, il me dit un tas de choses en anglais — je n'y comprenais rien — et il hochait la tête : il était ému, on le voyait bien. Il me serra la main et je balbutiai : « Nous voulons la paix, à bas la guerre ! »

D'autres voitures suivaient. Quelques soldats allemands, cachés parmi la foule, pleuraient. Je donnai une vieille paire de pantalons et un tricot de mon mari à l'un d'eux. Les autres femmes en firent autant, et ainsi les Allemands déguisés purent s'éloigner en se faufilant au milieu des civils. Entre-temps les Américains occupaient la ville.

Le peuple voulut fêter ce dimanche de paix. On ouvrit les magasins de la coopérative, on distribua à tout le monde des pâtes, on mangea un peu mieux que d'habitude : on riait, on applaudissait.

L'espoir s'était allumé dans nos cœurs.

« Enfin, se disait-on, la justice arrive même pour les pauvres ! La guerre va bientôt finir, la paix est à nos portes. Maintenant les Américains vont balayer tout ce vieux monde pourri ! »

On exigeait l'épuration dans les bureaux, c'était plus important que le pain. Les pauvres pensaient que les bureaux étaient

le repaire des puissants, des responsables de tous nos maux. On espérait qu'on « épurerait » même l'ingénieur de l'Électricité. Car, pour avoir un compteur il fallait ou avoir la recommandation du Père Éternel en personne, ou offrir des fromages à tous les employés de la Société d'Électricité : ou encore les gens leur demandaient d'être parrains de leurs enfants, et leur faisaient ainsi des cadeaux. Et parfois pour avoir l'électricité chez elles, des femmes devaient céder aux exigences de l'ingénieur ou d'un directeur quelconque.

Alors on se mettait d'accord avec les voisines; on accrochait un fil, profitant du même compteur et on avait ainsi la lumière électrique chez soi. Parfois trois ou quatre familles utilisaient le même compteur.

Me M. [1], un avocat, devint bientôt l'homme de confiance des alliés. Mais il ne fit pas le moindre mal. Il pardonna même à ses ennemis ! L'épuration n'eut jamais lieu. Seul le professeur S., un médecin de renom, très sérieux, fut arrêté et emmené au camp de concentration de Priolo. Les Anglais au béret rouge (la police) allèrent le chercher à la Caisse de la Mutuelle, dont il était directeur, et à coups de pied dans le derrière le poussèrent dans leur voiture et l'emmenèrent, devant tout le monde.

Les pauvres, qui estimaient beaucoup ce médecin, étaient déconcertés, car lui, il n'était pas un politicien.

On apprit plus tard qu'un de ses collègues l'avait dénoncé, par jalousie professionnelle.

Mais en général on peut dire que les « épurés » pouvaient se compter sur les doigts de la main.

Le peuple ne dénonça personne, car il croyait que les Alliés savaient qui étaient les bons et qui étaient les mauvais. Le peuple comptait sur les Alliés pour faire « le grand nettoyage ».

Mais l'illusion dura fort peu. On vit bientôt les anciens coqs du poulailler relever la tête et chanter. Les femmes disaient : « Les pauvres se bouffent entre eux, mais les grosses légumes ne se disputent jamais ! »

En effet les pauvres sont capables de se haïr et de s'entretuer. voisin contre voisin, malheureux contre malheureux, mais les gros bonnets s'invitent à dîner les uns les autres et s'entendent

1. Personnalité antifasciste de la ville écartée par les fascistes. (N. d. T.)

toujours. Le peuple en avait assez d'être berné et retrouvait son courage et son audace. La foule elle-même menait souvent à la questure les meuniers, les gros marchands, les épiciers qui ne distribuaient ni farine ni pâtes. En les conduisant au poste, les gens du peuple criaient : « Voleurs, malhonnêtes, trafiquants ! »

Certains leurs crachaient dessus ! Quant aux gamins, ils les huaient.

Nous avions tous soif de justice !

Des moulins l'on voyait sortir de pleines charrettes de sacs de blé, que ces « seigneurs » entassaient chez eux. Tous se livraient à la contrebande, sans être inquiétés, sous les yeux des pauvres qui faisaient la queue depuis l'aube, pendant des heures, grelottant de froid, pour recevoir la farine des tickets. Et les gens qui pouvaient tout acheter avec leur argent nous traitaient de mendiants ! Les femmes qui avaient leurs maris aux armées, étaient toisées avec mépris. On les appelait les vagabondes, des femmes de romanichels. « Les voilà, disaient les riches, elles ont perdu toute retenue, ce sont des brebis galeuses, sans berger ! »

Les meuniers arrêtés étaient vite relâchés par la police ; les pauvres voyaient bien que les autorités leur étaient hostiles. Personne ne nous défendait ! Les vieillards hochaient la tête : « Dieu seul peut nous rendre justice, disaient-ils.

Une vieille femme, la mère d'un carabinier tombé pendant la grande guerre, attendait depuis vingt-six ans sa pension !

« Dès qu'on essaie de se faire payer, disait-elle, on nous traite comme des gens qui volent le gouvernement ! Quant aux employés, aucun d'eux ne daigne nous indiquer la marche à suivre ! Dieu seul peut changer ce monde, où les pauvres sont considérés comme des poux gênants. » Et la vieille femme soupirait, en plissant ses lèvres fanées.

Pour les pauvres cet hiver-là fut encore plus dur que les autres. Rien que la famine et le désespoir. Les ouvriers de la mine d'asphalte ne mangeaient que des oranges et des carroubes, ils devaient se rendre à pied à la mine et extraire chaque jour une quantité énorme de minerai, exactement comme avant l'arrivée des Américains. Pendant un mois, les familles des militaires ne touchèrent même pas leur allocation. « On attend des ordres ! »

A ce moment-là, la Bourse du Travail n'existait pas encore; les femmes allèrent donc protester à la mairie. Le secrétaire nous dit : « Allez faire les putains avec les Américains! »

Révoltée, une femme saisit le secrétaire de la mairie par les fesses et le pinça. Ce fut la bagarre. Nous demandâmes alors de parler au préfet, mais toutes les portes étaient fermées. Cette histoire dura plusieurs jours. On lança des pierres. Enfin, on nous paya l'allocation! Les ouvriers de la mine, eux, n'avaient pas encore été augmentés; ils faisaient pitié à voir : bourrés d'oranges et de carroubes, ils étaient malades. Il fallut même en hospitaliser quelques-uns. Le mécontentement grondait de plus en plus.

Pour nourrir leurs enfants, les mamans pétrissaient le pain avec du son; cependant, le prix de la farine au marché noir augmentait sans cesse. On avait des cartes d'alimentation, mais à quoi cela servait-il ? On ne touchait presque jamais les rations de lard, de viande, de beurre. Ou alors avec les tickets on touchait du pain, des pâtes et de la farine moisis. Une fois l'on aperçut au milieu des ordures un tas de blé pourri. C'était le blé réquisitionné par l'État! Les carabiniers et les agents de police fermaient les yeux sur les agissements des trafiquants et étaient de plus en plus sévères avec les malheureux. Plusieurs familles durent troquer des pièces de toile, du linge, des objets précieux, contre de la farine, des fèves et de l'huile. C'était un marché noir monstrueux. Un jour, plusieurs femmes vinrent me voir. Elles voulaient aller trouver le gouverneur américain. Je les suivis : la place était noire de monde. Je montai vite chez Me M., l'avocat antifasciste, et je lui dis que nous étions, nous autres femmes, décidées à exiger qu'on le nommât maire de Raguse. Car à l'arrivée des Américains, Me M., en sa qualité d'antifasciste, avait été prié de s'occuper de la Mairie et tout le monde disait : « Enfin, il y a quelque chose de changé! » Mais les fascistes l'avaient bien vite discrédité, en chuchotant aux Américains qu'il s'agissait d'un « subversif » dangereux. Dès que je lui fis ma proposition, il se montra favorable, et je courus aussitôt sur la place.

Mais voilà que sa femme courut après moi en disant : « Maria, je t'en supplie, ne criez pas « Vive Me M., nous voulons M. comme maire! » On va me l'arrêter! »

Elle craignait que les Américains se disent : « Ah! c'est vrai-

ment un meneur, puisqu'il ameute la foule! » Les fascistes auraient pu lui faire du mal. Ainsi, même mon idole s'écroula.

Entre-temps les femmes m'attendaient, impatientes. La place était pleine de monde et même la police était là. Je fis un petit tour et, faisant semblant d'être hostile à ce rassemblement, je demandai aux carabiniers : « Qu'est-ce qu'elles cherchent, ces femmes ? »

Avec mes lunettes, mon air sérieux et rangé, on aurait pu me prendre pour une étudiante. Je n'avais pas l'air d'une femme du peuple.

« Ces femmes ? répondirent les carabiniers. Elles veulent des bonbons! »

Un sbire ajouta : « Vous avez applaudi les Américains, eh ben, vous allez cracher du sang, maintenant, vous crèverez de faim, c'est bien fait pour vous! » Un jeune homme entendit cette réponse et s'écria : « Misérables fascistes, vous osez parler! »

Il ne put pas continuer. Les policiers le giflèrent, lui passèrent les menottes et l'emmenèrent au poste. Nous étions toutes là, bouche bée. Les mères trépignaient de colère.

« Courage, Marietta, me disaient-elles, aidons-le, arrachons-le des mains des sbires, nous sommes plus nombreuses qu'eux! Pauvre garçon, il était avec nous! »

Les sbires entourèrent le groupe des femmes les plus agitées, « Suivez-nous! » criaient-ils pour nous effrayer.

Je m'avançai : « Laissez-les en paix! criai-je. Ce sont des mères, elles ont des enfants qui les attendent à la maison, arrêtez-moi, c'est moi la responsable de tout; pas elles! Mais avant qu'on m'arrête, je veux parler au gouverneur! »

Entendant ce vacarme, le gouverneur vint sur le balcon et nous criâmes toutes ensemble : « Du pain, du pain, du pain! »

Les sbires me dirent : « Venez! » Dix femmes me suivaient. « Arrêtez-nous toutes ensemble! disaient-elles. Plusieurs tenaient leurs enfants dans leurs bras, d'autres traînaient leurs gosses qui pleurnichaient par la main : « J'ai faim! »

Ainsi l'on nous conduisit devant le gouverneur. C'était un grand type blond, avec une espèce de calotte rouge sur le crâne. L'interprète, un petit bonhomme âgé à l'air guilleret, aux cheveux bouclés, me donna l'impression d'être un faux jeton. Je lui dis : « Gare à vous, si vous nous trahissez! Si vous déformez

ce que nous allons dire, je m'en apercevrai, en regardant le visage du gouverneur. » Il me rassura. Je pris le livret de famille qu'une des femmes venait de tirer de son sein. Elle avait une famille nombreuse, un de ses enfants était soldat en Russie, et les autres étaient des gosses à la charge de leurs parents. Ils vivaient tous du salaire du père, mineur : 70 lires par jour, alors que le pain coûtait cent lires le kilo au marché noir.

« Monsieur le gouverneur, comment une famille peut-elle vivre dans ces conditions ? » Je lui exposai toutes nos misères : je lui montrai les enfants en haillons, maigres, je dis qu'ils se nourrissaient du son qu'on aurait dû donner aux poules, et qu'ils n'en avaient même pas assez.

« Si vous ne me croyez pas, venez rendre visite à ces gens chez eux, vous constaterez vous-même. Vous pouvez avoir confiance en moi, je n'ai jamais été fasciste. C'est moi la femme qui vous ai jeté les fleurs quand vous êtes passé, c'est moi qui ai fait mettre partout les drapeaux blancs. Les bureaux, ajoutai-je, sont remplis de fascistes, ceux-là mêmes qui nous disaient qu'il fallait se battre contre vous, qu'il fallait vous jeter de l'eau bouillante dessus, si vous entriez dans nos villes. Ils sont toujours là, dans les bureaux, et ils font semblant d'être vos amis. Pourquoi ne tenez-vous pas les promesses que vous nous avez faites dans vos tracts ? Pourquoi agissez-vous comme le Duce — beaucoup de palabres et pas d'action concrète ? On ne peut pas continuer à tromper ainsi le peuple. »

Le gouverneur me répondit en s'excusant; s'il n'avait pas pu encore tenir ses promesses, c'était à cause de la guerre. Des bateaux américains avaient été coulés par les Allemands... Et moi, de lui répondre que s'il me donnait deux agents de police et un camion, je saurais dénicher le blé caché. Il ne connaissait pas la richesse de notre terre, lui! Si l'on pouvait trouver du pain, par tonnes, à cent lires le kilo, on devait pouvoir en trouver à bon marché aussi. Nous autres, qui sommes du pays, nous sommes au courant de toutes les saletés qui se passent ici! « Mais tant que vous irez souper chez les riches, conclual-je, les seigneurs continueront à nous écraser. »

Le gouverneur avait l'air satisfait. « Revenez demain, sans faute!, me dit-il.

« C'est de notre intérêt, répondis-je, c'est nous qui voulons

être aidés. Et maintenant je voudrais vous demander encore quelque chose. »

Je lui parlai du jeune homme qui venait d'être arrêté. A mon grand étonnement, il le fit appeler et le mit immédiatement en liberté. En sortant, nous autres femmes, nous tombâmes sur une file d'employés qui écoutaient derrière la porte. Lorsque je sortis, la foule, en voyant que le jeune homme avait été remis en liberté, s'imagina que je pouvais vraiment faire quelque chose. Tout le monde m'accompagna à la maison, tout le monde voulait discuter avec moi.

« Que va-t-il se passer demain ? » Les familles des mineurs attendaient avec curiosité ce qui allait se passer. Nous cherchâmes alors un interprète de confiance et nous finîmes par choisir un jeune Américain, fils de paysans — qui, revenu en Italie avant la guerre, y était resté. Tout le monde chantait mes louanges à mes parents; mais ma mère était fâchée de cette publicité. Elle disait que je ne devais pas me fourrer dans ce pétrin, car, grâce à Dieu, nous ne manquions jamais de pain. Le lendemain j'allai chez le gouverneur avec une femme de ma famille et notre interprète. Le portier m'indiqua un bureau dans la maison d'en face.

« Mais non, le bureau du gouverneur est ici ! »

Il ricana : « Je te dis d'aller là ! » J'y allai et je tombai sur la police américaine. C'était le « bureau d'épuration », je le sus plus tard. Le chef m'accueillit en hurlant des mots en anglais. Il criait comme un diable, je n'y comprenais rien, l'interprète me dit qu'il avait de l'indulgence pour moi, puisque mon mari était à la guerre et que j'étais exaspérée, mais que si je créais des troubles, il m'enverrait en résidence surveillée, au *confino*, tout de suite. J'étais indignée.

« Traîtres fascistes que vous êtes, vous aussi ! Avant-hier on vous a applaudis, et aujourd'hui parce qu'on vous demande du pain vous nous menacez ! »

Le chef me gifla, puis les policiers me chassèrent en hurlant et la porte claqua derrière moi. Je rentrai chez moi, épuisée. L'interprète avait disparu; quant à ma parente, je lui dis de se taire. Et aux gens qui attendaient mon retour, je dis qu' « Ils » avaient promis de faire quelque chose pour nous.

Ensuite les réfugiés chassés de la côte arrivèrent à Raguse. Je compris mieux ce que c'était que la guerre : ces gens erraient

comme des chiens affamés. Enfin, en 1944, la Bourse du travail s'ouvrit. Je renonçai alors à mes études; je ne croyais plus pouvoir résoudre les problèmes des pauvres en faisant l'institutrice; ni misère ni famine ne peuvent être abolies comme ça. Je voulais lutter avec le peuple. Le 1er mai j'achetai un bouquet, je l'entourai d'un ruban rouge et je courus à la section du parti. Je me faufilai au milieu de la foule des hommes. Pour la première fois, de ma vie je voyais des communistes. Un camarade posa mon bouquet tout en haut de la hampe du drapeau et s'écria : « Vive la révolution sociale, vive le communisme! » Nous répétions tous ensemble « Vive! (*Evviva!*) Tout le monde me remerciait mais je filai vite à la maison, craignant les coups de mon père.

En effet à la maison il y eut des disputes, mais je ne cédai pas. Alors je lus l'histoire de la révolution russe; j'allais chez mes voisines, leur expliquer la vie du peuple russe sous les Tsars. Je lus aussi un livre sur l'Inquisition d'Espagne. Dans mon quartier j'avais un succès fou. Ainsi je fis mon premier discours sur la paix : c'était dans la maison de la femme qui m'avait accompagnée chez le gouverneur. Elle était fille d'un vieux socialiste. Une voisine nous donna un drapeau et tous ceux qui passaient dans la rue s'arrêtaient, pour écouter, faisant la queue, devant notre porte!

Les femmes pleuraient, en m'applaudissant, et elles venaient par dizaines s'inscrire au parti.

Je commence a voir clair

Un soir, la radio annonça que l'armistice venait d'être signé [2]. La joie éclata d'une façon si violente et si imprévue, que tout le monde se déversa en un instant dans la rue. Tout le monde avait qui son enfant, qui son mari, qui un proche parent à la guerre. Tout le monde pleurait et riait en même

2. 8 septembre 1943 : armistice avec les alliés. Mais la guerre devait continuer jusqu'en avril 1945 pour délivrer toute l'Italie. La foule croyait par contre à la fin de la guerre. L'Italie était coupée en deux; le Centre et le Nord étaient aux mains des nazi-fascistes allemands et italiens; le Sud aux mains des alliés. Les partisans tenaient les maquis, les montagnes et les quartiers populaires des grandes villes. Ce fut la guerre civile. (N.d.T.)

temps. Les rues étaient pleines de gens qui couraient, s'appelaient, fous de joie. « La paix est arrivée, la paix est arrivée! » Les cloches, l'une après l'autre, se mirent à sonner à toute volée. Personne n'y tint plus. Il était presque onze heures du soir : nous voulions faire sortir le Saint Patron de Raguse. On alla frapper à la porte de la Cathédrale. Le peuple envahit l'église comme un torrent et tous murmuraient : « Saint Jean, saint Jean! » Il y avait des mères échevelées, pieds nus, à peine tombées du lit, parce que, en général, les pauvres se couchent tôt. Certaines femmes étaient tellement pressées de sortir et d'aller chercher le saint Patron, qu'elles avaient enfilé leur robe à l'envers. Rues et ruelles regorgeaient de monde.

« Je ne vois plus mon enfant depuis cinq ans! » criait-on par-ci et par-là » Et le mien, il y a trois ans qu'il est parti! »

Chacune disait la sienne et celle qui avait reçu la nouvelle de la mort de son enfant pleurait parce que pour elle la paix était venue trop tard. Les mères qui avaient perdu un enfant à la guerre, qui en avaient encore deux sous les drapeaux, se réjouissaient : « Au moins les deux derniers vont rentrer! » se disaient-elles.

Les hommes soulevèrent la statue du saint et ceux qui avaient eu la chance de poser le brancard sur leurs épaules étaient fous de joie. On se disputait pour avoir cet honneur : à tour de rôle, on contenta tout le monde. Le saint fit le tour de la ville, ruelle par ruelle. Personne n'avait plus sommeil. C'était une joie délirante, une grande fête. Tout le monde disait : « Les prisonniers vont rentrer bientôt, d'ici un mois ils seront à la maison! Nos enfants seront là! » Et chacun nommait ses chers absents. Je suivis avec dévotion la procession avec les autres femmes, j'étais vraiment trop heureuse! La fête dura jusqu'à deux heures de la nuit mais nos voisins et nous, nous décidâmes de veiller. Nous préparâmes un petit repas simple; des pâtes pétries à la maison. Les hommes s'étaient assis tous en cercle devant la porte, et bavardaient de l'événement du jour. On dîna tous ensemble, en pleine amitié, ce n'était pas une fête comme les autres, c'était plutôt le désir de communier que l'envie de manger. C'était la fraternité, c'était la paix! Voilà ce qu'était ce repas pour nous! Nous ne pouvions pas rester seuls, chacun chez soi, nous étions trop heureux. On but à la santé de nos chers soldats, qui seraient bientôt rentrés.

C'était la première fois que, entre voisins, l'on soupait ensemble : cette nuit-là, notre repas en commun nous parut quelque chose de sacré.

Nous nous couchâmes à quatre heures du matin, épuisés de joie mais sans sommeil. A dix heures, grand-messe à la cathédrale. Les portes de l'église étaient grandes ouvertes et devant le grand portail du milieu la foule faisait une queue de cinq mètres de long. On écoutait à peine la messe, les gens bavardaient, les enfants pleurnichaient. Nous étions tous là surtout pour regarder le saint et le remercier du miracle! Il y eut un grand sermon : le curé nous avertit que l'armistice venait d'être signé mais que la guerre se poursuivait. La foule était tellement exaltée qu'elle ne l'écouta même pas. Quelques individus qui comprenaient mieux essayèrent d'expliquer, mais personne ne leur prêta attention. Si l'armistice a été signé, disait-on, la guerre ne peut pas continuer. Qui pouvait alors imaginer le déroulement des événements ? Qui pouvait comprendre que les Allemands étaient les maîtres de notre pays et que le danger était encore plus grave qu'avant ? La foule n'en savait rien.

On transpirait, on étouffait tellement il faisait chaud, mais personne ne se plaignait, tout était une bénédiction, ce jour-là! Après la messe, on sortit encore Saint Jean mais cette fois on l'emmena à l'hôpital pour que les malades puissent le voir. Les rues étaient pleines de monde. La musique jouait. Saint Georges le protecteur de Raguse Ibla [3] fut emmené à Raguse-la-Haute, pour que les deux puissances célestes s'unissent. La rencontre des deux saints eut lieu devant l'hôpital. La procession était très longue; chaque fois qu'un dévot offrait quelque chose au saint, il fallait s'arrêter devant sa maison. Des balcons et des trottoirs la foule tendait les bras vers le saint et lui adressait des baisers, avec les deux doigts de la main. En passant sur la place de la Liberté, nous entendîmes le gouverneur dire que nous étions désormais leurs alliés, et que la guerre continuait; mais dans cette euphorie personne n'y comprenait rien. Cette guerre avait déjà été trop longue, il était impossible de croire qu'elle pouvait se poursuivre. Plusieurs d'entre nous

3. Raguse est divisée en deux villes; Raguse d'en haut et Raguse Ibla plus bas. L'une a comme patron Saint Jean, l'autre, Saint Georges. Il y eut souvent des rivalités entre les deux saints et les deux églises, dans le passé. (N.d.T.).

savaient bien que l'armistice n'est pas la paix, mais sans armistice on ne peut pas faire la paix, donc il s'agit d'une trêve avant la véritable paix. Ainsi l'on comprenait tout de travers. J'étais moi aussi un mouton comme les autres, peut-être pire que les autres : « j'avalais » tout ! Sans faire attention à ces discussions, je cherchai une bonne place, pour écouter le sermon. Je m'installai dans un coin de la porte cochère de l'hôpital, juste à l'intérieur. La procession arriva. Les gens avançaient lentement, comme une immense fourmilière. Le saint Patron avançait, par-dessus les têtes des gens, d'un air triomphant. Saint Georges, le redoutable vainqueur du dragon, alla à sa rencontre, à cheval, brandissant sa lance. Les deux statues s'arrêtèrent l'une en face de l'autre, juste devant l'hôpital. Les médecins pour mieux voir s'étaient rassemblés sous la petite véranda. De mon coin, j'observais les statues. L'orphéon à tue-tête scandait un rythme endiablé et chacun sautillait en cadence, le cœur bondissant dans la poitrine, et les porteurs se trémoussaient sous leurs brancards et les saints, raides et solennels, dansaient au même rythme, légers comme des plumes. Saint Jean étincelait au soleil, avec son collier d'or et ses bracelets et le vent faisait voltiger les billets de mille tout neufs épinglés sur ses vêtements. Cet argent me faisait envie. « Car le saint n'a besoin de rien, il ne mange pas, il ne consomme rien ! — pensais-je — mais moi... »

J'avais besoin d'argent pour envoyer des colis à mon mari !

« S'il rentre, il trouvera la maison vide et même quelques petites dettes car l'allocution d'une femme de militaire c'est moins que rien ! »

Je contemplai pendant longtemps ce spectacle; la foule, excitée, les deux statues de bois, immobiles, sans un sourire, muettes. Et tout à coup un grand doute m'envahit. Comment avait-on pu attendre tant d'années pour arriver à ce grand jour ? Pourquoi avait-on dû verser tant de sang pour recevoir enfin cette grâce ? Pourquoi tant d'enfants innocents avaient-ils souffert ? Et maintenant, pourquoi étions-nous en train de remercier ces deux pantins de bois ? Je me comparais à eux.

« Si j'ai des enfants, me disais-je, et si je les vois en train de se prendre par les cheveux, et que je les laisse s'entre-tuer sans sourciller, je ne suis pas une mère, je suis un monstre ! Même si nous sommes méchants, comment se fait-il que les saints demeurent indifférents à tout ce sang qui coule, sachant qu'on

peut mettre fin à ça ? Le proverbe dit : « Il ne tombe pas une feuille que Dieu ne le veuille. » Mais alors tout ça, c'est Dieu qui le veut, c'est sa volonté à lui, notre Père céleste! Et pourquoi devons-nous souffrir ainsi, puisque nous sommes innocents ? »

« Quels péchés, quels crimes ai-je commis, — me demandais-je, pour mériter cette punition ? » Je songeais à ma grand-mère maternelle qui avait tant souffert à cause de la guerre. Pourtant, elle avait mis au monde tous les enfants que le Seigneur lui avait envoyés, sans jamais avoir rien à se reprocher. Et pourquoi la punir ? Et Commère Agnese[4], qui habite en face de chez moi, veuve avec tous ces enfants ? Un de ses gosses avait été tué d'un coup de sabot, trois mois après la mort du père. Il était si bon, le Compère! Il faisait le valet de ferme, et il ne venait en ville qu'une fois tous les quinze jours. Il aimait tellement sa famille, que, au lieu d'aller bavarder sur la place, il passait ses jours de repos au milieu des siens. Quel péché avait-elle commis, ma Commère, orpheline à seize ans, veuve à 47 ans ? Deux de ses enfants étaient partis servir la Patrie, l'un d'eux s'était battu en Grèce et on ne savait plus rien de lui. Néanmoins, elle ne manquait pas une seule messe à six heures du matin. Elle communiait tous les jours. Des fois elle aurait voulu crier, pleurer, mais elle se retenait. Elle croyait que le Seigneur l'écouterait et que, si elle se plaignait, Dieu se vengerait sur ses enfants absents. Lorsqu'elle allait perdre patience, elle serrait les dents et gémissait : « Dieu, pardonne-moi, je ne sais plus ce que je dis. » Tout cela me revenait à l'esprit, maintenant. Ces deux statues sans âme jouissaient de leur triomphe, mais n'auraient-elles pas pu s'émouvoir avant que tant de carnages et de ruines s'amoncellent ?

Je demeurais là, pensive, dans mon coin et tout en regardant les saints, une sueur froide ruisselait sur mon front, mes yeux se voilaient, je murmurais « Quelle horreur, quelle horreur!

4. Commère et compère s'utilisent à la fois pour indiquer la marraine ou le parrain, et comme remplacement de *Signore* et *Signora*, termes qu'on utilise seulement pour les gens « bien ». Les termes de courtoisie en Sicile et dans les dialectes du Sud montrent une hiérarchie sociale très poussée et rigide. « Don » « Donna » pour des petits bourgeois ou femmes d'artisans; Mastro pour les artisans. « Signore » « Signora », termes venant de l'Italie du Nord, ne sont utilisés que dans les classes bourgeoises et éduquées de façon « moderne, continentale ». Les autres continuent d'utiliser leurs termes traditionnels. (N. d. T.).

J'aurais voulu crier de toute mon âme : « Pourquoi croyons-nous à ces morceaux de bois, pourquoi nous agenouillons-nous devant eux ? Si la guerre est finie, ce n'est pas à cause d'eux, mais c'est parce que le sang a recouvert toute la terre et que les hommes en sont rassasiés jusqu'à la nausée. Voilà pourquoi la guerre est terminée, ils n'y sont pour rien, eux! La paix viendrait-elle grâce à eux ? Ils ont bien permis que toute cette souffrance existe! Le monde n'a pas commis de péchés si graves pour qu'il mérite un nouveau déluge! Et puis les morts n'étaient pas les plus méchants et nous, les survivants, nous ne sommes certainement pas les meilleurs! Et alors pourquoi tout cela est-il arrivé ? »

J'étais pleine d'indignation, mais je voulais garder mon calme. « C'est une crise! » me disais-je. Je regardais encore les saints levés au-dessus de cet océan de têtes, dansant au rythme de la musique; qu'ils étaient ridicules! Je fermai les yeux; ensuite sans attendre la fin de la cérémonie, je sortis par une porte latérale. Tout en marchant, je me sentais vide et désolée.

« Voilà deux martyrs, me disais-je, qui sont morts pour leurs principes; on peut admirer leur héroïsme, mais ce qui se passe ne dépend pas d'eux, le sort des hommes n'est pas entre leurs mains. Donc, la religion avec ses fables détruit ce qu'il y a de mieux dans le cœur des hommes. Tellement de gens souffrent trop, s'interrogent et s'aperçoivent qu'ils ne méritent pas tant de souffrances, finissent par maudire ce Dieu qui les a créés et se corrompent tout à fait. Voilà les fruits des mensonges de la religion! »

Je songeais à ma bonne institutrice, Mère Giovannina, qui m'avait accueillie dans sa classe après la mort de ma première fillette. Son frère, qui allait passer sa licence en médecine, avait dû interrompre ses études pour aller servir sous les drapeaux. Avant de partir pour la Russie, il avait écrit à la maison : « Ne songez pas au danger. Étant persuadé que les hommes sont les instruments de la volonté de Dieu, je vais là où Il m'appelle. »

Mais sa famille était toujours inquiète. La religieuse avait mis la photo de son frère près du tableau du Sacré Cœur, dans la chapelle du collège, et elle priait avec ferveur. Après un an d'attente, elle alla voir si son frère était rentré avec les autres qui revenaient de Russie. Elle montrait la photo de son frère aux soldats, qui rentraient. Personne ne l'avait aperçu. J'avais

de la peine pour elle et dès que l'on entendait dire que quelqu'un rentrait de Russie, je courais prendre des renseignements. Un jour, Mère Giovannina éclata en sanglots. « Pauvre Pippo, disait-elle, maman t'attend, nous sommes tous angoissés. Seigneur Dieu, fais-le rentrer, car maman mourra de douleur. Pitié pour notre mère, Seigneur, pitié! » La pauvrette déraisonnait. Ensuite, s'apercevant qu'il n'était psa prudent de pleurer en ma présence, — c'était contraire à l'esprit religieux et la règle le défend — elle sécha ses larmes, et s'excusa de sa faiblesse.

« Dieu est grand et bon, ajouta-t-elle, il sait ce qu'il fait. » Cette hypocrisie me blessa profondément. Pourquoi donc ce Dieu ne nous permet-il pas d'aimer les êtres qui nous entourent ? Il dit qu'il ne faut aimer que lui, lui tout seul, parce qu'il est au-dessus de tout!

Pourquoi faut-il n'aimer que lui, au lieu d'aimer nos enfants, nos époux, nos frères ? *car cela c'est un péché!* Pourquoi nous force-t-il à l'aimer, en nous menaçant de châtiments éternels ? Mais c'est un égoïsme féroce, ça! J'aurais voulu croire encore avec la simplicité de mon enfance mais j'avais trop vu, trop compris, pour me mentir à moi-même. Je marchais tentement, plongée dans mes rêveries, et je sentais que personne ne pouvait plus m'aider à croire.

« Montre-toi, Seigneur, manifeste-toi! »

Je voulais être seule. Il m'était impossible de rentrer chez moi et de revoir ma famille. J'allai donc au jardin public et je m'assis sur un banc isolé.

« Tiens, voilà dans le ciel quelques nuages blancs qui changent de forme à tout moment, prenant l'aspect tantôt d'un cheval, tantôt d'une épée ou d'un guerrier. »

Le ciel m'attirait, je pleurais, devant cet infini je me sentais une fourmi. Mais pourquoi donc faut-il que nous nous croyions immortels, alors que le destin nous écrase comme de la vermine ? Le ciel nous considère sans doute comme des vers, un peu plus gros que les autres peut-être, mais rien que des vers.

« Seigneur, pourquoi ne nous épargnes-tu pas ? Nous sommes toujours plongés dans la fatigue, la maladie, la guerre. Pourquoi nous as-tu donné une âme supérieure à celle des animaux ? A quoi sert d'avoir conscience de la douleur, sinon à souffrir davantage ? Mieux vaut être des fourmis, si nous devons tous mourir de la même façon! »

J'aurais voulu croire encore, mais autour de moi je n'apercevais que des saletés! Pourquoi ne punis-tu pas seulement les méchants, pourquoi ne fais-tu pas trembler les puissants ? Montre-toi et avec ta puissance terrible secoue ces monstres qui tiennent entre leurs mains la destinée des peuples et les mènent là où ils leur plaît.

Pourquoi, lorsqu'ils donnent l'ordre de faire des massacres, n'apparais-tu pas pour arrêter tout cela ? Pourquoi ne bouches-tu pas les canons, pourquoi ne les éteins-tu pas ?

Non, je ne crois plus aux miracles, je n'y crois plus. Le miracle ce serait de bloquer tous les engins de destruction! Les bombardements n'épargnent même pas les femmes enceintes! Ma mère me dit que lorsqu'une femme est en train de concevoir, toi, Seigneur, tu descends trois fois pour infuser une âme dans son ventre. Mais alors, pourquoi permets-tu ensuite que ta créature soit détruite sans pitié ? Je ne crois pas aux petits miracles infimes, lorsque je vois cette ruine universelle! Qu'importe que mon mari revienne, que je sois heureuse, si cette paix, ce bonheur, doivent coûter du sang et des millions de morts ?

J'évoquais les mots de Commère Agnese, lorsqu'elle venait s'asseoir à l'ombre, devant notre porte. Son visage, entouré de cheveux blancs, était triste. Elle n'était pas âgée, mais elle avait vieilli à cause de tant de chagrins. Elle sortait de son tablier un quignon de pain sec qu'elle grignotait avec peine, parce qu'elle n'avait pas de dents. Et elle chuchotait : « Pourquoi ai-je mis au monde mon enfant ? Peut-être est-il en train de me maudire! Mon enfant, pourquoi t'ai-je mis au monde, si tu devais avoir une telle destinée ? Maudis-moi, je le mérite. »

Et elle avalait son pain sec et elle soupirait tout en se parlant à elle-même : ma mère lui demandait : « Pourquoi ne trempez-vous pas votre pain dans du lait ou dans de l'eau ? »

« A quoi bon, répondait-elle, mon fils n'a même pas ça, et je n'ai pas le droit de vivre mieux que lui! » La nuit, elle négligeait exprès de se couvrir. « Pourquoi tant de confort, si mon fils marche dans la neige, les souliers défoncés, sans manger, sachant qu'il va mourir ? » Elle embrassait les vêtements du dimanche de son garçon absent : « Quand reviendras-tu, criait-elle, quand te verrai-je encore mettre ce vêtement-là et quand à midi pourrai-je de ma porte voir arriver tout au

fond de la rue mes deux enfants hauts comme deux colonnes, mes enfants qui rempliront mon cœur de joie ? »

Je l'avais entendue répéter ces mots pendant quatre ans; peut-être son fils était-il mort, parce que tous ses camarades, par l'entremise du Vatican, avaient pu donner de leurs nouvelles aux familles. Elle le pleurait comme un mort.

« Mon enfant, tu devais avoir soif, le sang coulait de tes blessures, tu m'implorais — Maman, au secours ! — Et moi, je suis là, lâche que je suis, et je ne fais rien pour toi. On t'a égorgé comme un agneau, on t'a abandonné dans un ravin. Le soleil t'a desséché, les chiens t'ont rongé, et moi je suis là, et je ne fais rien pour toi. Maudis-moi, c'est tout ce que je mérite ! »

La Commère Agnese n'était pas la seule à souffrir. Elle avait une amie, restée veuve à seize ans. Son mari, canonnier sur le bateau de guerre *Puccini*, coulé dans le port de Palerme, au cours d'un bombardement, avait disparu. C'était une toute jeune mariée, et il l'avait quittée deux jours après leurs noces. Et Carmelo, mon filleul, marin lui aussi ? Après que les alliés eurent débarqué en Sicile, il avait écrit qu'il rentrerait bientôt à la maison. Mais son bateau fut coulé, à quelques heures de train de son village, dans le port de Syracuse. Sa mère, une vieille dévote, n'avait eu que des malheurs; son mari avait été paralysé pendant dix ans. Ensuite, restée veuve, elle n'avait plus que ses enfants. C'était là tout son soleil ! Et Carmelo, le jeune peintre en bâtiment qui sifflotait gaiement du matin au soir sur ses échafaudages, avait disparu au fond de la mer.

Et Michele, le fils du fermier Luciano, avec lequel j'avais joué dans mon enfance ? Un brave garçon, simple comme un enfant : lui aussi il était parti en Russie comme tant d'autres. Sa mère était une femme gaie, mais depuis quelques années elle ne souriait plus jamais. Elle disait tout le temps : « Micheluzzo ? A savoir sous quel tas de neige il est enterré là-bas dans cette Russie lointaine ! Il était né pour finir ainsi, sous la neige, sans une fleur, sans que je puisse l'embrasser encore une fois. »

Elle disait que, lorsqu'elle allait à la ville chaque semaine, elle avait l'impression de le voir arriver à l'improviste.

Dès qu'elle rentrait à sa ferme, elle courait dans l'étable voir Blanche-rouge, la vache préférée de Michele. « Parfois, disait-elle, je demeure là, le cœur plein d'espoir. Si le chien aboie, au

dehors, je cours à la porte, en tremblant... » On m'apporte une lettre de Michele! Je suis déçue, et la tristesse devient plus lourde qu'auparavant. Je suis seule du matin au soir, à la maison (les hommes travaillent aux champs), je regarde la terre, elle est si vaste, et chaque silhouette que j'aperçois au loin, je la suis du regard. Et si c'était lui ? On peut s'attendre à tout dans la vie, même à des choses incroyables! Ainsi passent cent jours, puis encore cent, mes yeux sont secs à force de pleurer, ma vue baisse. Si quelqu'un vient acheter des œufs ou du fromage, la première chose que je fais c'est de demander des nouvelles de la ville. Quand on entend dire qu'un soldat est rentré de Russie, tout le monde court aux nouvelles, les mamans sont pleines d'angoisse. La semaine est longue comme un siècle, ici à la campagne, et chaque fois que le chien aboie, mon cœur éclate... Je voudrais mourir en paix, je n'en peux plus. »

Je pensais à la Madone. Pauvres mamans, me disais-je, pauvres femmes! votre douleur est trop grande pour votre cœur! La Madone a sans doute souffert mais son fils est ressuscité, et elle n'a pas connu la douleur de la mort sans retour. Pourquoi donc vénérons-nous des Christs, des Madones, des Saints, quand sur tous les chemins du monde se trouvent tant de Mères douloureuses et tant de Crucifiés ? Ce sont eux les véritables martyrs, mais personne ne s'occupe d'eux, personne ne se souvient d'eux. La belle lumière de septembre ne pouvait plus me distraire de mon cauchemar. Je voulais que Dieu m'explique ce mystère de tant d'innocents sacrifiés. Les chagrins sont la punition de nos péchés, me dit-on, mais je vois que les innocents expient eux aussi.

« Alors, Seigneur, tu es tout-puissant, disais-je, mais pourquoi n'es-tu pas capable de nous sauver des méchancetés du destin, de nous délivrer des injustices des hommes ? Pourquoi, si tu es juste, ne viens-tu pas au secours des opprimés ? Si tu es bon, — pourquoi donc n'as-tu pas pitié des innocents ? »

Tout à coup mes illusions commencèrent à disparaître. Je ne pouvais plus croire en Dieu, tel qu'on me l'avait décrit. Je ne savais même plus quel était le but de notre vie, et pourquoi l'univers existe, mais je sentais que je ne pouvais plus accepter des idées barbares comme « *La Parole de Dieu* »*!* J'ignorais si la véritable religion devait encore naître; mais j'étais en train de comprendre que, si le monde reste encore accroché à de

vieilles doctrines d'il y a deux mille ans, il n'existe pas de religion capable de satisfaire ma soif de perfection. Aucun livre saint ne pouvait plus me dire la vérité; j'exigeais des preuves plus grandes, plus valables que celles des livres.

Je regardais le ciel, si splendide, insensible à nos aventures de vers terrestres, petits et égarés. Et tout me sembla impénétrable, muet et absurde.

La carte de mobilisation (la carte rose)

C'était un matin de décembre 1944. Le facteur, le visage assombri, me tendit une carte rose.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

« A M. Giuseppe L... au nom de Son Altesse Royale Humbert de Savoie, lieutenant du Royaume... dans dix jours vous devez vous présenter au district militaire... Apportez avec vous votre quart, une cuillère et une couverture. »

Mon mari était entré juste après la libération de Rome. Et voilà que cette étrange carte soulevait de nouveau le rideau qui avait recouvert notre passé.

***

Trois ans auparavant, le facteur m'avait apporté une carte identique à celle-là, mais à ce moment-là je ne comprenais même pas ce qu'était la guerre. Lorsque les grandes personnes parlaient de la guerre mondiale de 14-18, leurs récits me semblaient des légendes lointaines. Pourtant vingt ans seulement avaient passé! La première carte rose ne m'avait pas inquiétée. Tout le monde s'attendait à la guerre, c'était archiconnu. Et le peuple croyait que cette guerre-là arracherait un peu de pain de la bouche de ceux qui étaient gavés.

« Les Anglais, nous disaient les fascistes, bouffent cinq fois par jour, et nous autres, seulement deux fois et très peu. Ce sera la guerre-éclair, six mois, rien que six mois de sacrifices et ensuite tout ira bien, le monde sera transformé. »

Les masses hypnotisées suivaient les ordres, Mon mari ferma

la forge qu'il avait montée grâce à des dettes et à ma pauvre dot de deux milles lires. Jeune mariée, j'avais appris ce que cela voulait dire, de manger deux fois par jour et de ne pas pouvoir payer la farine au meunier.

« Rien que six mois de souffrances, ensuite tout changera! »

J'avais vu le journalier quitter ses quatre enfants, le fermier confier sa petite propriété, sa charrue et ses vaches à sa femme; j'avais vu une mère mourante que son fils quittait pour prendre le train parce qu'il avait tardé trois jours avant de répondre à l'appel. Je vis des jeunes époux se séparer au beau milieu de la lune de miel : lui, il partait défendre la Patrie « notre Mère en danger »...

« Six mois de sacrifices! se disait-on, ensuite tout le monde rentrera à la maison, et un siècle de paix et de prospérité va commencer... »

Je revoyais maintenant les soldats de Cassino : deux hommes qui, pour apporter le ravitaillement à l'armée, près de Cervaro, parcouraient à pied chaque jour, sous le soleil brûlant, la route Cassino-Cervaro. Leurs sacs au dos, très lourds, écorchaient leurs épaules, et lorsque ces soldats enlevaient leurs chemises, ils arrachaient avec elles des lambeaux de peau. Il y avait bien la camionnette, pour apporter la nourriture, mais le lieutenant l'utilisait pour se promener avec sa grosse femme joufflue...

Je revoyais la caserne sinistre où l'on donnait les soins d'urgence aux militaires malades ou blessés. On les couchait sur un grabat [5]. Il n'y avait pas de médecin. Lorsque ça plaisait au lieutenant, on expédiait le malade à Frosinone pour se faire soigner, mais il devait aller à pied jusqu'à la gare : le train qui l'emmenait à Frosinone était toujours glacé, et à l'hôpital personne ne se souciait de lui. Il avait tout le temps de mourir! Je songeais à ma conversation avec le colonel de la division. J'avais été lui rendre visite à Colleferro, pour protester contre les violences du lieutenant qui traitait ses soldats comme des bagnards. Pour la première fois de ma vie, je parlais à un gros bonnet. Le sous-officier me demanda qui il devait annoncer au colonel.

5. Il s'agit ici encore de la guerre contre les alliés et de l'armée italienne fasciste se battant en service commandé contre les Anglo-Saxons sur le front de Cassino (1943-44).

« La femme du soldat L. »

Moi aussi je me sentais une autorité, à ce moment-là, mais le sous-officier me toisa en ricanant. Le colonel était un type de Caltagirone, sicilien lui aussi. Il comprit tout de suite que j'étais naïve et me reçut avec une vive curiosité. Je lui exposai toutes les injustices dont j'avais été témoin, je le suppliai au nom des mères de nos jeunes soldats et il me répondit : « Si toutes les mères, pour apitoyer les chefs, protestaient comme vous, il n'y aurait jamais plus de guerres! » La guerre — ajouta-t-il — était un drôle d'embêtement pour lui aussi, c'était un baron, il avait de la terre, il préférait vivre chez lui. Il me promit de rappeler le lieutenant et il tint en effet sa promesse. Au moment où j'allais sortir j'aperçus sa jeune femme qui l'embrassait tendrement (lui, il était déjà d'un âge mûr). L'alerte sonna, et l'officier entraîna de force sa femme dans une voiture et ils disparurent tous les deux.

Ainsi ils fuyaient Colleferro, alors que les soldats demeuraient là, montant la garde à côté de la poudrière. L'officier et sa femme allaient se cacher en lieu sûr; l'officier touchait une paye élevée. Mais les soldats, eux, étaient traités comme des chiens. Moi, je passais mon temps à raccommoder les vieux haillons des soldats; ils m'apportaient leurs pantalons à réparer en pleine nuit; ainsi, le lendemain, ils pouvaient, aux heures de quartier libre, se promener en ville, sous le soleil.

Je raccommodais gratis, aussi m'appelait-on « la petite maman des soldats ». Les officiers se pavanaient dans leurs uniformes étincelants, et le fantassin était vêtu de haillons.

Maintenant, je me rappelais tout cela... Je songeais aussi qu'on refusait l'aumône de l'allocation aux familles de plusieurs soldats, sous prétexte qu'ils étaient encore à la charge de leurs parents ou d'un frère, même si ce frère était chargé de famille. Et les humiliations qu'on endurait, nous autres femmes, et les queues que nous devions faire, pour toucher ces quelques sous ? Portiers et employés en profitaient. Au service des archives de la préfecture les demandes d'allocations s'entassaient : les casiers en étaient pleins et le chef de bureau riait de nos supplications et jetait nos demandes au panier, en bâillant d'ennui.

Le chef de bureau était vieux et ratatiné; il ne favorisait que les belles femmes, se montrant accommodantes avec lui.

Et je songeais aussi aux bureaux de la Croix-Rouge de Raguse : il n'y avait que des filles à papa, toutes amoureuses folles des officiers. Le pauvre soldat Joseph était mort dans cet hôpital, abandonné par tout le monde, après qu'on lui eut amputé une jambe quatre fois de suite. Les jeunes infirmières n'avaient même pas daigné regarder ce pauvre visage monstrueusement ravagé par la guerre; tandis que moi, malgré les calomnies et les préjugés de mon milieu, je l'avais assisté jusqu'à la mort. Avant de rendre son dernier soupir, il m'avait donné en signe de gratitude tout ce qu'il possédait; treize lires!

Et les alertes aériennes ? Et mon premier enfant, mort juste après sa naissance, à cause des angoisses et de la faim que j'avais endurées ?

Et les enfants de cet homme qui était parti en Afrique, à Bengazi, pour « travailler la terre » disait-il, et qui était en train de faire la guerre, lui aussi ? Ses enfants venaient chaque jour devant ma porte demander l'aumône; leur mère pétrissait du pain avec du son, pour les nourrir tant bien que mal.

*
* *

Telles étaient mes pensées, en regardant cette carte rose. Il faut la déchirer, me disais-je, les choses ont changé, ce n'est plus comme autrefois! J'avais été aveugle, mais maintenant je voyais clair. La nouvelle guerre « de six mois » serait une nouvelle guerre de six ans; déjà, sur le continent italien, l'on s'entre-tuait entre partisans et miliciens fascistes, — frère contre frère. Le Roi s'enfuyait! Rome était déclarée « ville ouverte » mais qui pouvait donc, sinon quelques privilégiés, rejoindre la capitale pour se mettre en lieu sûr ? Nous autres, les pauvres, nous sommes les habituels idiots, toujours exposés à tous les dangers. Le Roi prend la fuite, lui, comme notre colonel, tandis que les soldats demeurent sur place, montant la garde aux poudrières : et les ouvriers, pour un morceau de pain, travaillent dans les usines, devenues elles aussi, des pièges mortels.

Et tout cela dure depuis des années! Nos cafés sont bondés de seigneurs, de jeunes planqués, parce qu'ils ont pu acheter le colonel du district militaire. Et dans ces mêmes cafés, la

radio gueule « Nous avons conquis telle ville, nous avons bombardé, coulé, détruit, nous avons avancé dans la plaine du Don! »

Ils suent devant la table du café, ces stratèges, ces guerriers, en contribuant ainsi à la grandeur de la patrie, ils sirotent un apéritif, en écoutant la radio; ils avancent et ils conquièrent le monde par l'imagination...

« Non, je ne suis plus la même idiote qu'il y a trois ans, non, je ne peux plus m'enfermer dans mon égoïsme, tandis que des milliers de mères pleurent et se désespèrent!

Je vais laisser mon métier, les travaux de couture, les brassières que je suis en train de coudre pour le petit enfant que j'attends.

Tout cela peut bien rester au fond de mon tiroir! Je vais essayer moi aussi d'empêcher de toutes mes forces que nos hommes repartent encore pour une nouvelle guerre!

L'insurrection de janvier 1945

Les meetings sur les places publiques commencèrent. Sur les marches des églises se pressaient les étudiants et les travailleurs, criant : « Nous ne sommes pas de la chair à canon! » Sur les murs lézardés des maisons et des rues, on lisait ces mots écrits au charbon « Maman, cette fois je ne te quitte plus, maman ne pleure pas, nous ne partirons pas! à bas la guerre, vive la paix! »

Partout apparurent des écriteaux « Nous sommes un pays envahi, nous ne nous battrons pour personne ».

Les jeunes gens, par centaines, défilaient devant le district militaire, le commissaire de police et sur la place San Giovanni, et au cœur d'un meeting un homme s'écria : « Redonne-moi mes enfants, putain de Patrie! »

Aux carrefours, les mères faisaient leurs commentaires : « S'ils doivent mourir, mieux vaut qu'ils meurent ici dans nos maisons que de les voir partir se battre dans un pays lointain, où ils seront traités comme des chiens! »

Le bruit courait que les Américains allaient transporter nos soldats au Japon.

« De là-bas, disait-on, on ne revient pas vivants. Les Japonais tuent tous les prisonniers de guerre; mieux vaut se battre ici, mieux vaut en finir à jamais avec cette maudite guerre. »

Le soir après souper, l'agitation populaire augmentait. Les travailleurs étaient rentrés des champs et des mines. Moi aussi je me mêlais à la foule, je discutais, j'incitais les jeunes gens à ne pas partir : « Personne n'a le droit de vous mener à l'abattoir! »

Le matin du 2 janvier une femme vint me voir chez mon père (car même après mon mariage j'avais continué à vivre dans la maison paternelle) : c'était une femme du quartier, une vieille dévote, dont un fils était prêtre et une fille religieuse. Mon père s'étonna de voir que cette bigote désirait s'entretenir avec moi, une « communiste, une révoltée! » La vieille voulait mon conseil : que fallait-il faire pour empêcher que les jeunes partent ? Elle arrivait tout droit de l'église, son châle noir sur la tête, son chapelet à la main; dans sa poche elle avait la carte rose pour un de ses enfants. Elle était désespérée mais résolue.

« Pourquoi ces jeunes doivent-ils partir, si la Sicile est occupée ? Vous qui êtes une femme courageuse, indiquez-nous le chemin à suivre! »

Il me semblait absurde de chercher moi-même la solution d'un problème si difficile, mais la visite de la vieille femme me fit réfléchir. Ce fut elle la première, qui me proposa d'aller, nous autres femmes ou mères des rappelés, au district militaire, et de brûler les cartes roses. D'autres proposaient de renvoyer les cartes par la poste. Toutes avaient une seule idée en tête, mais elles cherchaient quelqu'un qui les guidât. Elles étaient timides, inexpérimentées, elles n'osaient même pas aller chez le boucher... Une sorte de pudeur et de fausse honte les empêchait de se montrer dans la rue!

Le soir, je vis arriver chez moi un jeune camarade. Il venait de la Bourse du Travail, et il avait vu Li Causi [6] arrivé prati-

6. Li Causi, sicilien, militant du P. C. emprisonné par les fascistes pendant dix-sept ans, partisan en Italie du Nord, envoyé en mission politique en Sicile en 1944 par le Comité de libération de l'Italie du Nord. (N. d. T.).

quement incognito. Le parti communiste avait arrêté sa ligne de conduite. Si les soldats ne partaient pas, ils trahissaient leurs frères du Nord, qui luttaient déjà pour délivrer l'Italie du fascisme. Mais plusieurs communistes siciliens ne pouvaient pas admettre qu'on se batte encore au nom de la monarchie! Ce jeune camarade-là, par exemple, se refusait à se battre pour le Roi, il était contre toute guerre quelle qu'elle soit, à l'exception de la révolution. Il avait décidé de rester.

C'était le 4 janvier 1944, au matin, vers 10 heures. J'étais en train de faire ma lessive, lorsque les femmes de mon quartier m'appelèrent : « Venez, venez, sur la grande route, Commère Maria, vous qui savez parler, vous qui avez du courage pour vous faire écouter! Venez! un grand camion va emmener nos enfants! »

Mon mari travaillait dans sa boutique; lui aussi il avait sa carte rose en poche, mais moi j'étais bien décidée à empêcher qu'on prenne mort ou vif le père de mon enfant qui allait naître. Je courus sur la grande route.

C'était une journée claire, et les femmes assises devant leurs portes tricotaient au soleil.

Le camion où s'entassaient les jeunes recrues avançait lentement, comme un corbillard. La rafle de la nuit avait fait faillite! Les jeunes gens s'étaient tous enfuis, se cachant dans la campagne, allant dormir chez des voisins où ne dormaient que des femmes seules (tout le monde prêta main forte cette fois-là, et les habituels préjugés furent oubliés, puisqu'il s'agissait de sauver « des fils à leurs mères »).

Les policiers avaient alors décidé de procéder à un grand coup de filet, en commençant par un bout de la route. Ils arrêtaient tous les jeunes gens qu'ils trouvaient dans les boutiques des barbiers, des cordonniers, des charrons du quartier populaire, que justement ils appelaient « la Russie ». Les autorités de police marchaient devant le camion, et parmi eux il y avait même le préfet-adjoint de Catane.

Au croisement du corso Vittorio Emmanuele et de la rue IV Novembre, je me trouvai nez à nez avec le camion; les femmes me suivaient. Nous nous approchâmes des sbires armés, essayant de les persuader.

« Laissez nos enfants en liberté, laissez-nous-les! »

Certaines mères voulaient apitoyer la police et s'agenouillaient au milieu de la rue. « Rendez-moi mon unique enfant! »

Les jeunes gens pleuraient, d'autres avaient les yeux pleins de haine. Mais les gendarmes demeuraient impassibles; le camion reprit sa marche lente et inexorable.

Alors je me mis à hurler : « Laissez-les! » et je me couchai juste devant les roues du camion. « Tuez-moi, mais vous ne passerez pas! »

Un soldat s'écria : « Passons sur elle, les ordres sont les ordres! »

Les femmes à leur tour se mirent à protester : « Elle est enceinte de cinq mois, ne la touchez pas! »

Les policiers me relevèrent et essayèrent de me persuader à rentrer chez moi; de toutes façons on emmènerait les jeunes gens au district militaire et on les relâcherait tout de suite après.

Je demeurais toujours couchée par terre. De la grande place la foule se déversait cependant vers le carrefour. En quelques instants la route fut envahie par des gens excités prêts à tout. Les autorités de police donnèrent l'ordre de laisser partir les jeunes gens et ceux-ci en un instant disparurent au milieu de la foule très dense.

Alors les soldats, furieux, se mirent à tirer sur nous. Un jeune communiste tomba, mortellement blessé, juste à mes pieds. En un instant la foule se dispersa, plusieurs hommes courageux désarmèrent les quelques militaires qui ne s'étaient pas encore retirés. Quant à moi, j'étais ballottée d'un côté à l'autre de la rue, parce que j'essayais de barrer le passage aux soldats. Le blessé se tordait par terre, hurlant de douleur, mais personne ne songeait à l'emmener à l'hôpital. Les autorités se refusaient à utiliser le camion, pour le transporter! Enfin un jeune ouvrier braqua un revolver sur le maréchal des carabiniers, en criant : « Emmenez-le à l'hôpital, sinon je vous descends. »

Un des nôtres put ainsi monter sur le camion, nous y étendîmes le blessé, tandis que les policiers se rangeaient en une longue file le long du corso et de la rue IV Novembre, dos au mur, leurs fusils-mitrailleurs braqués.

Je criais : « Nous nous vengerons! »

La foule, émue, me félicitait, approuvait. Les vieillards

venaient me voir, m'embrassaient, les larmes aux yeux. Ma maison devint une sorte de lieu de pèlerinage. Les gens voulaient me connaître, me serrer la main, on ne parlait que de cela dans les cafés et dans les maisons. Les jeunes gens disaient à leurs mères et à leurs femmes : « Vous devriez toutes être comme elle ! »

* * *

L'après-midi le sacristain de l'église de Saint Jean, en rentrant chez lui, rencontra un officier qui se donnait de grands airs et osa lui demander : « Mais enfin que voulez-vous de nos jeunes gens ? Ils en ont tous assez de la guerre ! »

L'officier sortit une grenade de sa poche, et la lança, lui arrachant la tête.

Jusqu'à ce moment-là le peuple n'avait pas tiré un seul coup, mais la mort horrible du sacristain exaspéra tout le monde. Au cours de la journée du 5 janvier, on commença les préparatifs de la lutte. Les armes arrivèrent de tous les côtés : c'étaient des stocks de guerre abandonnés par les Allemands. Même les enfants de 13 ans brandissaient des grenades et des rubans à mitrailleuse. Le quartier populaire appelé « La Russie », depuis la rue IV Novembre jusqu'à la rue Mario Leggio, était aux mains des révoltés; le reste de la ville était surveillé par la police. Le 6 janvier, vers une heure de l'après-midi, un groupe de jeunes gens partit occuper la cabine d'aiguillage à Beddio, à un kilomètre de la ville. On entendit le vacarme des coups de feu et une foule de curieux se dirigea vers Beddio pour voir comment les nôtres se battaient. Certains, chargés de munitions, ruisselants de sueur, se hâtaient vers l'endroit où l'on tirait. Le crépitement de la mitrailleuse continuait. « Les soldats sont organisés et bien armés, pensais-je, les nôtres vont se faire tuer à quelques pas de chez eux et de leurs mamans, qui ne peuvent les aider qu'en récitant des prières. »

Comment pouvais-je demeurer à la maison, tandis que nos hommes s'entretuaient ?

Quelqu'un frappa à ma porte. C'était une femme, réputée de mauvaise vie, à ce que disaient les gens.

« Vous êtes encore là ? me demanda-t-elle, venez vite, il faut soigner les blessés ! »

Mon père voulait m'en empêcher, mais je partis quand même. Des voisines me demandaient : « Où vas-tu ? Tu es enceinte, reste ici, pense à ton enfant ! »

Peine perdue ! Une autre femme prit un bout de chiffon blanc, me fit une sorte de coiffe, y cousit un ruban rouge en forme de croix : les autres remplirent les poches de mon manteau de remèdes, de pansements, d'alcool; on me donna aussi une seringue. Tout tombait ainsi du ciel; pendant ces jours-là personne ne savait d'où venaient les dons : munitions, cigarettes, argent, pain, soupe pour les insurgés et pour les prisonniers, et tout cela sans aucun mot d'ordre, sans aucune organisation. Chacun agissait selon son initiative personnelle, tous collaboraient, prenaient des décisions, se laissant guider par leur conscience; il n'y avait ni chefs ni discipline.

J'arrivai donc à Beddio en courant. La foule des curieux me regardait sans mot dire. A vingt mètres de l'endroit où l'on se battait, j'apercevais déjà les soldats sur leur camion au milieu de la route et les nôtres, cachés derrière les murs de pierres sèches qui leur servaient de tranchées. Les nôtres hurlaient : « Militaires, rendez-vous, ne tirez pas ! »

Les soldats répondirent en leur tirant dessus. La bataille commença à faire rage. Vers trois heures, l'on se battait encore. Les soldats résistaient, mais voilà que les pères de famille arrivèrent prêter main forte à leurs fils. C'étaient des vieux paysans armés de fusils de chasse tout rouillés; ils prirent les soldats par derrière. Deux officiers tombèrent : les autres militaires levèrent le drapeau blanc. Ils se rendaient. De ma cachette j'apercevais le petit chiffon blanc qui claquait dans le vent sous le soleil de janvier, et ce symbole de paix me remplit de joie. L'enfer était fini !

Avec une autre femme j'allai ramasser un blessé : c'était un douanier. Nous n'avions ni brancard ni voiture. Je courus jusqu'à une ferme toute proche et je pris une échelle de bois pour y étendre le blessé. Je redescendais avec le douanier et quelques jeunes gens qui m'aidaient, lorsqu'un insurgé m'appela :

« Vite, allez vite, madame, là-bas il y a des blessés ! » Je confiai le douanier à la femme et aux deux jeunes gens et je le suivis. Les rebelles étaient en train de désarmer les soldats. Ils s'emparaient des camions et les déroutaient aussitôt vers

la ville pour fêter la victoire. L'allégresse, le vacarme joyeux et la confusion étaient indescriptibles. Étudiants et jeunes gens qui n'avaient pas encore fait leur service militaire, coiffaient des casques, brandissaient des fusils. Certains se pavanaient avec deux fusils en bandoulière, comme de petits Napoléon. On aurait dit une ruche affolée. Tous écrivaient à la craie, sur les camions, « Vive la victoire, pas de départ pour la guerre, vive la paix. » Des estaffettes partirent pour apporter la bonne nouvelle aux villages environnants et la révolte éclata aussi à Monterosso, à Vittoria, à Scicli, à Giarratana, à Naro, à Agrigento.

A Beddio, à deux pas de la cabine d'aiguillage, quelques carabiniers, profitant de la confusion, s'étaient cachés dans le moulin des frères C. Les prisonniers étaient en train de se ranger devant la petite église de campagne, consacrée à Saint Antoine : la foule les regardait. Les carabiniers qui nous dominaient du haut de leur cachette, se mirent à nous tirer dessus. Il fallut une mitrailleuse pour les faire cesser mais personne ne les dénicha, ils avaient eu le temps de jeter leur uniforme et de disparaître.

Les soldats, eux, avaient résisté du côté de l'église, en tirant de l'intérieur des maisonnettes. Je cherchais les blessés au milieu de la foule, les uns me disaient : « Va par là », les autres m'envoyaient du côté opposé. Enfin un vieillard m'indiqua une petite hutte en pleine campagne. Au rez-de-chaussée, de la fenêtre ouverte donnant sur la rue sortaient des gémissements. Personne n'osait s'approcher car l'on craignait un piège. Sans songer qu'il s'agissait de « nos ennemis », j'allai vers la grille qui était fermée. Je sautai par la fenêtre et je tombai dans une mare de sang au milieu de deux soldats grièvement blessés, couchés par terre. Ils gémissaient, incapables de parler. L'un d'eux avait la bave à la bouche. Je m'agenouillai, je récitai une prière; j'étais seule devant la mort. Je leur fis une piqûre de camphre, à tous les deux. Ensuite j'ouvris la grille et je m'écriai : « Au secours, au secours, il y a des blessés! »

Personne! Enfin un jeune homme accourut avec un camion. Nous étendîmes les blessés sur deux grabats qui se trouvaient dans la hutte, et nous les emmenâmes à l'hôpital.

Le service d'infirmerie ne fonctionnait pas ces jours-là. Notre intervention individuelle servit à sauver les blessés de la

mort et les morts de l'abandon. Les insurgés me défendirent de me rendre à l'hôpital, craignant qu'on m'arrêtât. Ils montaient la garde devant ma maison, pour prévenir toute représaille. Nous apprîmes par la suite que, à l'hôpital, nos blessés étaient injuriés et maltraités par le directeur.

Cependant la questure était assiégée. Le questeur donna sa démission : c'était un socialiste! Les gros bonnets fascistes et séparatistes ne prirent pas les armes personnellement : ils en distribuèrent par charrettes entières, donnèrent à manger aux insurgés et aux soldats prisonniers. Ils faisaient circuler des gamins apportant des sacs de pain, des jambons, des fromages. Mais eux demeuraient aux aguets, prêts à tirer sur les insurgés qu'ils considéraient comme des subversifs, des « rouges »! Près du Palais des P.T.T. un passant père de quatre enfants fut tué d'un coup de fusil mystérieusement tiré on ne sait de quelle fenêtre et demeura sur le sol toute la nuit. Le matin on le découvrit, tout rongé par les chiens.

Les prisonniers (il y en avait déjà plusieurs centaines) furent logés dans de grandes pièces réquisitionnées par les insurgés et réconfortés, réchauffés par des brasiers que les femmes apportaient. Elles étaient pleines de sollicitude maternelle.

« Pourquoi avez-vous tiré sur nos enfants ? leur demandaient-elles pourquoi voulez-vous qu'ils aillent se battre, après qu'ils ont déjà été à la guerre ? »

Certains soldats (c'étaient presque tous des gars de Sardaigne) répondaient en pleurant : « Mais ce n'est pas notre faute, on nous donne des ordres! » Les mamans les encourageaient, en leur offrant du tabac, de la nourriture, de la boisson, et même des liqueurs : « On vous relâchera bientôt! » disaient-elles.

L'aiguillage de Beddio avait été occupé sans aucune perte de la part des insurgés.

La nuit du 6 au 7 janvier par suite du brouillard, de la pluie, du froid et de la fatigue, seulement quelques insurgés montèrent la garde là-haut. Tout était improvisé et confié à l'esprit de sacrifice des jeunes. A l'aube, l'armée se remit à attaquer. Après une lutte très dure avec des pertes de part et d'autre, les soldats se rendirent. Le calme revint; l'on désarma les carabiniers et les pompiers qui n'opposèrent aucune résistance. Mais

la questure et l'école étaient encore aux mains des militaires; des mitrailleuses venaient d'être installées au sommet des clochers des églises de Saint Jean et du *Ecce Homo*.

Les insurgés qui, depuis le premier soir, avaient occupé le cinéma Marino, juste en face, se préparaient à livrer un assaut. À Ibla ils s'étaient emparés du district militaire, faisant plusieurs prisonniers. Mais personne n'avait songé à couper les lignes téléphoniques!

Dans l'après-midi du 7 janvier, des deux routes principales arrivèrent des renforts pour les assiégés : et les insurgés se trouvèrent dans une situation dramatique. Ils résistèrent d'abord de toutes leurs forces, ensuite ils dressèrent des barricades en démolissant des murs de pierres sèches et en barrant les rues pour empêcher les troupes d'avancer. Aucun insurgé ne se rendit, certains s'égaillèrent dans la campagne, plusieurs portes s'ouvrirent pour les cacher. Certains tombèrent sous le terrible feu de barrage. Ensuite la troupe commença le nettoyage maison par maison, dans le quartier de « la Russie ».

Les militaires libérés avaient carte blanche et se vengeaient immédiatement, en arrêtant tous les jeunes gens qui avaient collaboré avec les insurgés et en les frappant à coups de crosse. Même le fait d'avoir donné une cigarette à un insurgé entraînait une représaille.

La terreur dura plus d'une semaine.

Ma maison fut perquisitionnée la première. Je me cachai pendant huit jours, ensuite le cercle se referma sur moi, on m'arrêta au moment où, au milieu des coups de fusil, j'essayais de fuir devant une quinzaine de sbires.

Le socialiste L. qui, craignant le triomphe des fascistes, avait accepté la tâche de rétablir l'ordre et jouait le rôle de questeur, s'attira la haine des jeunes. Un attentat fut organisé contre lui. Et l'on jeta des grenades sur sa voiture. Son intervention ne servit pas le peuple, parce que pour les pauvres la justice n'existe pas. Tandis que des centaines de familles de travailleurs souffraient à cause de leurs enfants prisonniers ou tués, les fascistes (qui avaient participé à l'insurrection) continuèrent à se promener en liberté dans la ville. On arrêta surtout des communistes et des socialistes. Les partis de gauche condamnèrent sans pitié les insurgés, sans comprendre quoi que ce soit aux

angoisses et aux raisons qui avaient poussé le peuple à agir. Car la guerre avait ouvert les yeux des pauvres : les paysans avaient subi l'injustice des réquisitions forcées, avaient vu arriver dans la ville les camions bondés de sacs de blé de M. Y. ou de M. Z. : ils avaient remarqué qu'on faisait des courbettes et des sourires aux grands propriétaires fonciers. Ils avaient vu arracher à leurs femmes le petit sac glané épi par épi après que la moisson avait été achevée.

A la veille de l'invasion de la Sicile par les Alliés, nous avions lu avec un ricanement de mépris les affiches fascistes qui incitaient « le peuple des Vêpres à montrer son ancienne valeur et à chasser l'ennemi anglo-saxon avec des haches, des couteaux, des bâtons ».

La Sicile s'était rendue, épuisée par la guerre et par le fascisme. Les gens se seraient rendus au diable lui-même pourvu qu'ils voient quelque chose de nouveau. « Celui qui nous donnera du pain, sera par nous appelé notre Père », disaient-ils.

Il n'était pas possible de réclamer davantage de sacrifices et d'enthousiasme à des citoyens pour lesquels la Patrie n'a jamais montré ni considération ni respect.

Qu'est-elle donc, la « Patrie » pour les paysans du Sud ? Sans s'occuper des intrigues des fascistes et des séparatistes qui s'étaient joints à eux, les jeunes gens du peuple, d'une façon spontanée et sincère, s'étaient révoltés contre l'appel aux armes.

L'attitude des partis antifascistes fut déplorée par tout le monde. Si vraiment l'on tenait à ce que la Sicile aidât les frères du Nord dans leur lutte contre le fascisme, pourquoi les chefs n'avaient-ils pas commencé par donner l'exemple, comme faisaient les partisans de l'Italie du Nord ? N'était-il donc pas un geste d'une légèreté regrettable que de rappeler sous les drapeaux, en masse, les fascistes et les antifascistes et de les armer tous ?

L'on aurait pu trouver une solution équitable, en ayant recours à un enrôlement volontaire, conscient. Mais on y songea lorsqu'il était déjà trop tard ! Au cours de ces événements le peuple travailleur se sentit abandonné par ses chefs et il ne put que se révolter, d'une façon désespérée, contre la guerre.

Moi aussi je fus condamnée. Je n'avais pas pu agir autrement. Après avoir affirmé pendant des mois aux femmes que le commu-

munisme c'était l'union des travailleurs du monde entier, la paix, le travail et la fraternité, je ne pouvais pas parler de guerre à ceux qui après un an et demi d'occupation alliée ne croyaient plus en la patrie!

Les chiffres officiels de l'insurrection pour toute la province de Raguse furent du côté des forces de l'ordre de 18 morts et de 24 blessés : du côté des insurgés il y aurait eu 19 morts et 63 blessés. Comme d'habitude, la vérité dut être sensiblement différente.

... Nous fûmes cent cinquante détenus qui, cette nuit-là, partîmes au milieu du bruit des chaînes et du vacarme des moteurs. On aurait dit que nous étions tous des condamnés à mort [7].

Maria OCCHIPINTI

(*Traduction M. B. Albini.*)

7. On les emmena au *confino*.

Bruno Hahn

PLAN DU LABYRINTHE DE ROBBE-GRILLET

Avec *La Nausée*, Sartre nous offrit l'épaisseur qualitative du monde, puis, avec *Les Chemins de la Liberté*, une mise en ordre des valeurs. Robbe-Grillet nous offre aujourd'hui un monde sans qualité, sans signification. Cette réaction ne répond pas seulement à un besoin de renouvellement artistique mais à une nécessité d'échapper à une morale et à une métaphysique qui ne doutait ni de la bonne volonté humaine ni de ses possibilités d'action.

Il était urgent, à la Libération, de revaloriser l'action et le monde, lesquels, depuis, se sont dévalorisés, noyés dans l'indifférence et l'inertie. De la prise de conscience existentielle il ne reste que la dérision triste des enthousiasmes éteints, qui débouchent sur cette Nausée que Sartre avait tenté de dépasser.

La France, le monde « occidental » ont été remis sur leurs rails. Aucune entreprise d'une certaine ampleur, qui ne puisse se régler par des techniciens ou par décrets gouvernementaux. Non que l'homme soit devenu plus petit, mais il s'est mis à genoux. De plus, il s'est aperçu que depuis 40 ans les révolutions sont l'œuvre des militaires et des conférences au sommet. Sans entente à l'échelon international, l'action n'a plus de sens. Seuls les généraux y croient encore. Les ouvriers ne font plus la grève, les syndicats ne luttent que pour des améliorations partielles concernant le confort. Afin d'endiguer le communisme, le capitalisme est amené à se réorganiser sur des bases plus sociales. Dans l'aménagement actuel du monde capitaliste (il s'agit de la France et d'une partie de l'Europe [1]) l'écrivain a-t-il sa place?

1. En Espagne, dénoncer l'injustice est un acte de courage qui depuis plus de vingt ans n'a pu être exercé. Partout où l'homme a soif de changement, la littérature est une forme de l'action : Cuba. Mais en France, depuis 15 ans les injustices sont régulièrement dénoncées par une partie de la presse et de l'intellegentzia; le public ne répond pas. La littérature devient totalement inefficace.

Que peut-on proposer dans une société en équilibre, sinon de refaire la révolte dada. Quelle est notre expérience du monde sinon celle de *La Nausée*, celle de *l'Étranger?* Pourquoi récrire cela? N'est-ce pas le moment pour les romanciers de laisser la place à ceux qui n'ont pas l'ambition de transmettre une expérience ni une manière d'être?

Toute œuvre l'art, lors de son élaboration, entretient des rapports multiples et troubles avec l'actualité et les problèmes de son époque. Ces rapports peu à peu s'étiolent et si d'autres époques, avec d'autres problèmes, se sentent encore concernées, c'est qu'elle a une valeur profonde, fondamentale. Y aurait-il donc une manière de se désintéresser de l'impuissance actuelle tout en entrant de plain-pied en rapport avec les « vérités éternelles », lesquelles, en retour, résoudraient nos problèmes par le haut? En d'autres termes, existe-t-il une manière de maîtriser la réalité qui fuit et se dissout?

Les expériences de techniques romanesques, les romans de laboratoire peuvent, au premier abord, paraître vains, mais comme le sujet de tout roman est une réflexion sur les manières de saisir le monde, et comme l'Être ne peut se manifester que par une saisie du monde, les problèmes de techniques romanesques recoupent en fin de compte les problèmes fondamentaux des rapports entre l'Être et le Monde.

Robbe-Grillet ne sera certainement pas d'accord car il se refuse à toute dimension métaphysique. Ainsi nous le voyons potiner avec Nabokov : « Je n'ai rien à dire », clame Robbe-Grillet. « Je n'ai pas de message, réplique Nabokov, je ne suis pas télégraphiste. » Et il poursuit : « Je m'intéresse au jeu d'échec, mais n'allez pas croire que j'y joue. Je fabrique des problèmes et ce qui me passionne, c'est le rapport du damier avec les pions. » « Il n'y a que la littérature qui m'intéresse, dit alors Robbe-Grillet, la littérature en tant que problème... » Ces coquetteries d'écrivains, qui se font passer pour d'innocentes bulles de savon, l'un passionné par les coléoptères, l'autre par la flore alpestre, cachent un profond désarroi, une certaine horreur d'être. Chez Nabokov, c'est le tragique de la gratuité, son horreur d'être gratuit. En 1939, Sartre notait qu'il existait « une curieuse littérature d'émigrés, russes ou autres, qui sont aussi des déracinés. Le déracinement de M. Nabokov est total. Il ne se soucie d'aucune société, fût-ce pour se révolter contre elle, parce qu'il n'est d'aucune société.

Carlovitch (le héros de *La Méprise*) en est réduit à commettre des crimes parfaits et M. Nabokov à traiter, en langue anglaise, des sujets gratuits ». Sartre aurait-il la même sévérité, aujourd'hui que chacun est plus ou moins déraciné dans la société actuelle ou dans son parti politique. Le tragique de Humbert-Humbert n'est-ce pas de n'avoir rien de mieux à faire que de pourchasser une nymphette, et qu'en fin de compte cela n'a pas plus d'importance que n'importe quelle autre activité humaine (collectionner des papillons ou militer dans un groupuscule de belles consciences). Et cette impossibilité de s'évader de l'existence gratuite fait revendiquer à Nabokov une activité gratuite, et l'amène à créer des personnages gratuits, teintés d'un pittoresque (crime, viol, perversion sexuelle) qui les retire au moins de l'anonymat.

Mais que cache la gratuité de Robbe-Grillet, en quoi consiste son désarroi? Et comment l'aborde-t-il lorsqu'il est sérieux, c'est-à-dire lorsqu'il écrit des romans?

Dès son premier roman, Robbe-Grillet prend ses distances avec le roman traditionnel qui est une interprétation du monde vue, une opinion personnelle, une saisie sensuelle, politique ou métaphysique du monde. Robbe-Grillet veut réduire le roman à son être-même. Un chat est un chat. D'accord, mais qu'est-ce qu'un chat, débarrassé de toute puissance affective? C'est seulement une image sur la conscience. Bon, le roman sera donc une image sur la conscience, une succession d'images sur la conscience.

Ainsi avec « Les Gommes » il prend comme sujet un événement précis : un crime. Il va de soi qu'un détective enquête, pour établir la matérialité des faits, c'est-à-dire connaître la vérité. D'ailleurs, à propos du crime, chacun veut connaître la vérité : le voisin, le patron du bistrot, la gouvernante, etc... et même l'assassin, car il lui semble, bien qu'il ait suivi des instructions précises, qu'il ait raté son crime, ne faisant que blesser Daniel Dupont. Ce dernier est allé se faire soigner chez un médecin ami, et, par prudence, s'est fait passer pour mort. Par amitié, le médecin lui a délivré un certificat de décès afin qu'officiellement les journaux annoncent sa mort.

Pour nous mouvoir dans cet univers compliqué, nous allons emprunter la technique de l'arpenteur et prendre les mesures du monde de Robbe-Grillet, comme il les prend lui-même. Au passage nous noterons ses procédés, afin de nous en servir pour ouvrir ses autres livres.

Dès le début des Gommes, nous constatons que la réalité et l'apparence ont divorcé par la volonté de certains : Dupont a altéré la vérité par prudence, le médecin par amitié, le ministre par intérêt politique a arrêté l'enquête confiée à la police locale.

Par ailleurs l'instigateur du crime a échoué, car son scénario, pourtant très méticuleux, n'a pas coïncidé avec la réalisation. L'exécutant ne s'est pas entièrement conformé aux ordres. Double divorce donc, de l'apparence (image sur la conscience) et de la vérité, du projet (image rêvée) et de la réalisation.

Mais, se fiant à l'apparence, chaque conscience enregistre une image d'après son angle de vision :

— Pour Antoine, un des habitués du bistrot, il ne fait pas de doute : il l'a lu dans le journal, Albert Dupont est mort (car un journal, par erreur, a écrit Albert au lieu de Daniel).

— Pour le patron du café, qui a entendu la gouvernante de Dupont téléphoner au médecin et parler d'une blessure au bras, pas de doute : Dupont n'est pas mort, « on ne meurt pas si vite d'une petite blessure au bras », dit-il.

— Bona, le patron des tueurs, est sûr que le crime a réussi. Il a confiance dans son organisation et lit les journaux.

— Garinati, l'assassin, est sûr d'avoir raté son coup, mais l'assurance de son patron lui fait douter de son échec.

— Pour le chef de la police locale, qui a classé l'enquête, c'est un suicide maquillé en assassinat, par respectabilité bourgeoise.

Et cætera... Chaque conscience reflète une image de la réalité comme de multiples miroirs autour d'un même objet. Chaque conscience reflète une image? Voire. Le patron du bistro ne se rappelle plus si Antoine portait la veille une cravate rose. L'oubli altère donc la réalité. Le sommeil aussi obscurcit la conscience. Le scepticisme qui est refus de prendre l'image en considération...

Dès le début, le problème des rapports conscience-regard est posé : c'est la dialectique de l'image.

Et c'est dans ce monde que Wallas, le détective, doit trouver la Vérité. Cet isolé, qui ne connaît personne, qui n'est pas intégré dans la vie de la cité, innocent de ses crimes et de ses compromissions, se promène très tôt, dans les rues vides. Sans homme, le monde est net, solide : l'architecture des pierres, la géographie des rues. L'espace et le temps sont des unités précises. A un moment il s'arrête pour demander le chemin de la poste centrale

(il dit poste centrale afin d'offrir une image réelle de ce qu'il appelle le centre). Innocent mensonge? Voire.

Dès que les hommes envahissent la ville, l'eau claire de la nuit se trouble. Au niveau des consciences les apparences se chevauchent : le revolver qui a tué Dupont est du même calibre que celui de Wallas. De plus le détective a pris une chambre dans un hôtel voisin de la maison du crime. Tout cela ne veut rien dire, évidemment. Ce sont des constatations précises, mais autour desquelles prolifèrent les suppositions (les significations). Il n'y a rien de plus innocent que de demander à voir un médecin. Mais si on a vivement insisté pour le voir personnellement, pour un entretien particulier, et si le médecin est un faiseur d'anges... Au contact des hommes les apparences se modifient, les faits se chargent de sens, se polluent de significations. Certaines consciences modifient les apparences : les fous, les mythomanes, les inquiets, les maniaques... Chez la vieille gouvernante, par exemple, Wallas est considéré comme l'employé des postes. Mais lui-même accepte cette substitution, la favorise parfois, car, selon la dialectique policière, l'apparence de l'agent secret ne consiste-t-elle pas justement de ne pas en avoir l'apparence?

Mais les images ne suffisent pas à la conscience de l'homme, lequel fait aussitôt proliférer d'autres images, suppositions, rêves, et bientôt il est impossible de tracer une frontière nette entre les différents plans de la réalité. Les surfaces se détraquent lentement au niveau des consciences : après les coïncidences, les ressemblances révèlent les maladies de la réalité : Wallas a la même carrure qu'un individu qui a bloqué la sonnette chez Dupont, le jour du crime. Aussitôt le doute naît dans l'esprit du patron du bar, qui investit le lever matinal de Wallas d'une signification coupable. Effectivement Wallas ressemble aussi (pourquoi aussi, n'est-ce pas évidemment que l'on devrait dire?) à un individu qui se faisait envoyer son courrier à une boîte postale, et lorsqu'il va à la poste, on lui remet une lettre : il y est question d'un certain B. (Bona?) donnant des ordres à V. S. (pourquoi pas Wallas?) et parle d'un certain G. (Garinati?). Mais ce ne sont peut-être que des coïncidences. Lors de la confrontation avec la postière, il se trouve en face de la femme en tablier qui, le matin même, lui avait indiqué le chemin de la poste. Ainsi le mensonge innocent du matin devient le réceptacle d'une culpabilité en suspens. Mais la femme ne dit rien : celui en qui elle reconnaît le

criminel, n'est-il pas assis à côté du chef de la police et ne lui donne-t-il pas des ordres? L'autre employée, après avoir reconnu Wallas, se trouble. Devant l'insistance de l'inspecteur, elle s'embrouille et doute d'elle-même, de la fidélité de sa mémoire.

Malgré ces apparences qui se chevauchent, malgré la lèpre qui ronge les surfaces, les faits s'imbriquent les uns dans les autres : Dupont a envoyé son ami Marchat chercher des documents à son domicile. Celui-ci, par lâcheté préfère fuir, mais avant de disparaître, sa lâcheté, et son imagination ont gangrené la réalité, car en racontant qu'un guet-apens lui sera tendu, le soir à 7 h. 1/2 dans la maison du crime, il a incité Wallas à s'y rendre. Pour toute sécurité, Wallas arme son revolver et attend. Dupont, ne voyant pas revenir son ami, décide d'aller lui-même chercher ses documents. Il prend son revolver. Wallas, voyant entrer un homme armé, tire. Daniel Dupont est mort. C'est à ce moment que le chef de la police, ayant parfaitement reconstruit la réalité, découvre que Dupont n'est pas mort. Par ailleurs, le soir même, Albert Dupont est renversé par une voiture. Antoine triomphe : c'est bien Albert Dupont qui est mort. Garinati retrouve le cadavre de Daniel Dupont : Bona avait donc raison, et lui Garinati avait tort de douter de son chef.

Impossible donc de prendre la réalité au piège. Ce sont les apparences qui tendent un piège mortel à l'homme. Et les significations en suspens dans le monde des hommes se fixent au hasard, dans les failles de la surface. Le hasard absout l'assassin (qui a trahit les ordres), donne raison à Bona, donne tort au chef de la police.

Nous sommes pareils à cette statue ornant la cheminée de Dupont, et qui représente un aveugle conduit par un enfant.

Par ce court résumé des *Gommes* nous n'avons pas rendu la prolifération méticuleuse et délirante des détails qui se chevauchent, se retournent sur eux-mêmes, s'annulent, explosent... L'art très savant, très précis, très élaboré de Robbe-Grillet est de nous faire ressentir le vertige de la vision, sans « artifices » poétiques ni exclamations littéraires qui agiraient sur l'émotivité. Son seul procédé technique est la froide description des images dont l'accumulation agit sur la conscience du lecteur qui se perd dans cette dialectique de l'Être et du Paraître, comme le héros lui-même s'y perd. L'Être (la vérité) disparaît totalement au profit du Paraître. Les images prolifèrent, s'imbriquent

les unes dans les autres au point que l'événement précis se dilue dans la conscience de chacun pour ne laisser qu'incertitude. Le temps s'embrouille, l'espace se rétrécit, s'allonge. Il ne reste que doute et suspicion, il ne reste qu'une eau glauque où flottent des bouchons. Et les bouchons s'imbriquent l'un dans l'autre pour former l'image d'un clown, pour « être » un clown, puisque image et vérité ont la même valeur sur le plan de la conscience.

Il n'y a que les choses pour être précises. Mais dès que la conscience s'en empare, elle trahit. Pourtant l'homme reste pur, un moment encore. Mais dès qu'il prend une dimension sociale tout se trouble et nous sommes doublement coupables de gangrener les choses et d'être conscience solitaire, opaque, entretenant de mystérieux rapports avec d'autres consciences. Le chef de la police n'a-t-il pas déclaré un jour que les anarchistes étaient des philanthropes qui ne recherchaient que le bien public, à moins que Bona ne soit vendu à la haute bourgeoisie, et après tout Wallas n'est-il pas à la solde de Bona... Ou bien est-il ce fils adultérin de Daniel Dupont et alors pourquoi l'a-t-on désigné pour mener l'enquête, à moins qu'il n'ait tué pour une question d'héritage...

Dans l'insécurité du monde il ne peut y avoir aucune relation d'un homme à l'autre. Chacun est solitaire, innocent pour lui-même (en est-il si sûr avec cette mémoire à éclipse?) suspect pour autrui.

Ainsi dès son premier livre Robbe-Grillet livre sa technique et fonde les raisons de son choix. Sa technique des surfaces, qu'il a adoptée pour échapper au foisonnement des significations, l'a ramené au même foisonnement. Il a choisi le regard pour dominer le monde et il se trouve à nouveau submergé. Nous tenterons d'étudier plus loin en quoi consiste, selon Robbe-Grillet, la culpabilité et l'innocence de l'homme. Son second livre, *Le Voyeur*, rétrécit le champ des investigations. Ce ne sont plus des consciences en face d'autres consciences, mais une conscience en face de la société.

Mathias, le voyeur, est d'abord une conscience claire. Les images s'y inscrivent avec netteté, suivant l'ordre chronologique : l'œil s'arrête sur une pelote de ficelle, croise le regard d'une petite fille... La technique est la même que dans les *Gommes*. Un chat est un chat, mais Robbe-Grillet élargit son domaine : qu'est-ce que le souvenir d'un chat? C'est l'image présente sur la conscience,

d'un chat passé. Pareil pour le futur, qui s'impose à la conscience comme image présente. Mais le désir de faire l'amour? C'est la rainure de cette planche que la conscience enregistre comme l'image d'un sexe de femme, ou bien l'image de l'acte qui s'impose sur ma conscience. Bon, tout se réduit donc à une image présente.

Comme Wallas, Mathias est un être qui vient du dehors, qui n'est pas intégré dans cette ville, sa ville natale pourtant, qui, il y a longtemps, a brûlé de fond en comble. Oui, cette eau glauque a été purifiée par le feu. Mathias peut revenir vendre ses montres. Le temps s'écoule lentement. L'espace lui-même est une entité précise : le bateau qui approche de la rive. Le ronronnement réflexif n'affleure qu'à peine les images. « l'eau du port n'est pas assez calme pour que l'on puisse distinguer... » Mais, dès que le voyeur pousse sa réflexion plus loin, celle-ci se dissout elle-même : « surveillant l'eau d'un œil rond — l'eau — à moins que ce ne fût le navire — ou rien du tout. » Mais cette vue simple des choses est bientôt crevassée par le désir de vendre. Le commis-voyageur imagine les visites (selon la technique de Robbe-Grillet, les images du rêve sont présentes et ne se distinguent pas des images de la réalité). Mathias se ment donc à lui-même avec des images qui anticipent sur le temps.

Après l'intrusion du futur, l'intrusion d'un souvenir d'enfance : fasciné par une mouette, Mathias avait voulu la dessiner. Il en avait oublié son devoir, l'école. Il en avait oublié son monde douillet, dont le point de repère était l'emplacement de la collection de ficelles. Ce monde était sans faille jusqu'à ce qu'il tentât de reproduire la mouette. Et malgré l'après-midi consacré au dessin, il avait toujours l'impression « qu'il lui manquait quelque chose ». Une faille s'était donc introduite.

Les images se succèdent sur la conscience. Mais l'indifférence aux valeurs temporelles contamine peu à peu la réalité, rapproche les espaces, bouleverse le temps. La chambre vue la veille vient déformer l'image de la chambre vue il y a une heure. Une scène lue dans un journal suscite un rêve (ou rappelle un souvenir?). En Jacqueline il voit Violette, la petite cousine qui a dû brûler dans l'incendie. Différentes réalités se superposent : les flammes dans l'âtre d'une cheminée et la ville, à laquelle, peut-être, il aurait voulu mettre lui-même le feu.

Les procédés employés dans *Les Gommes* sont repris : coïnci-

dences, ressemblances. Les images se répètent dans l'esprit obsédé de Mathias : la ficelle en forme de 8, l'anfractuosité de la pierre en forme de 8... Et cette image parcourt le livre, symbolisant tour à tour la dualité espace-temps, la torsion de la réalité qui s'imbrique, se retourne, formant pourtant une ligne très précise, mais dont le parcours ramène au point de départ. Et si l'œil suit cette ligne, il repassera toujours par le même point central, une fois de gauche à droite et puis de droite à gauche. Peut-être le 8 symbolise-t-il aussi la montée des flammes et un sexe de femme (ne serait-ce qu'à cause de la double brûlure de cigarette qu'il inflige au sexe de la fillette, ainsi qu'au papier journal qu'il veut détruire). La forme Y que Robbe-Grillet décrit plus loin signifie embranchement et divergeance d'une ligne droite, et pareillement sexe de femme.

Le temps se succède avec une relative régularité jusqu'à ce que Mathias s'occupe justement de ce sexe de femme qui l'obsède et qu'il brûlera avec sa cigarette, par deux fois, en maintenant par un piquet chacune des jambes de la fillette. Robbe-Grillet, toujours minutieux, note l'emploi de deux cigarettes : évidemment, à cet endroit, elles s'éteignent obligatoirement.

A-t-il vraiment commis ce viol sadique, a-t-il vraiment précipité la fillette du haut de la falaise? Très certainement. Mais comme il arrive souvent dans les actes de folie, la conscience s'éteint durant un laps de temps. Duplicité, folie, innocence? Mathias ne nous livrera pas les images inscrites sur sa conscience. Il le fera plus tard, de manière que le lecteur ne sache pas s'il s'agit d'un désir, d'une réalité, d'un souvenir ou d'une supposition. Qu'importe. Le crime a été commis. La culpabilité plane sur l'île. Chacun est suspect et Mathias, à partir de ce moment, éprouve le besoin de se justifier. Comme il y a un trou d'une heure dans son emploi du temps, il doit allonger le minutage de tel parcours, faire coïncider un temps court avec un espace long, un temps long avec un espace court. Cette reconstruction bouleverse l'espace et la chronologie et bientôt il ne se souvient plus exactement de ce qui est image vécue et image créée. Pour justifier un détour il devrait connaître exactement la topographie des lieux. De plus l'emploi du temps d'autrui prend une importance primordiale, ainsi que l'endroit exact où celui-ci se trouvait : à quelle heure la sœur de la fillette assassinée est-elle passée à cet endroit, et y a-t-il à cet endroit un point d'où l'on puisse

voir l'endroit où je suis? L'angoisse de Mathias vient du fait qu'il n'a qu'une connaissance approximative de la topographie de l'île et de l'emploi du temps d'autrui. Car son innocence repose sur l'image qu'il peut imposer à autrui. Si l'image est sans faille, tant du point de vue temps que lieu, il est innocent dans la conscience d'autrui.

Tous les actes prennent soudain une signification indépendante de leur sens premier. Ce qui était mensonge innocent, politesse de commis-voyageur peut se transformer en accusation. Et lorsque Mathias veut interpréter la réalité, donner une signification aux actes et paroles d'autrui, il frôle le délire, préfiguré par de violents maux de tête : tout veut tout dire, une affirmation peut contenir un traquenard.

Ses mensonges compromettent d'autres personnes : lorsqu'il prétend être passé à la ferme à l'heure du crime et n'y avoir trouvé personne, il fait naître le doute dans l'esprit du fermier qui interprète l'absence de son fils, justement à cette heure... Car chacun interprète différemment la mort de la fillette, chacun a son coupable : pour la bonne, c'est Pierre, le pêcheur; n'a-t-il pas dit qu' « elle ne viendra plus, maintenant ». Qu'est-ce que cela voulait dire? Pour tel autre, c'est ce garçon dont la petite garce avait brisé les fiançailles ou bien tel autre, amant éconduit...

Ainsi, tout comme pour l'enfant qui n'arrive pas à rendre l'image exactement semblable au modèle, le malheur de l'homme est de ne pouvoir faire coïncider Image et Réalité. Le rêve, le mensonge, la forfanterie commerciale, les paroles menaçantes, les obsessions, la mémoire incertaine, autant de failles qui empêchent d'appréhender sereinement la réalité, et qui deviennent les réceptacles de la culpabilité ambiante.

De même dans les rapports avec autrui, les incertitudes surgissent, des ambiguïtés se créent : « Belle fille », dit un personnage, sans que Mathias comprenne s'il s'agit d'une affirmation ou d'une dérision. D'autre part les réalités n'entretiennent pas de rapports d'identité entre eux : le nom inscrit sur le fronton d'une habitation ne recouvre pas l'identité du locataire. A force de fixer une scène, l'homme embrouille la gauche et la droite. Vu de près une grenouille devient un crapaud... Dans cette représentation crevassée que nous avons de l'univers, il n'y a pas de vérité, et la culpabilité s'y dépose comme un sédiment.

Entre consciences opaques, il ne peut y avoir de communica-

tion. C'est la solitude totale dans un foisonnement d'images et de significations particulières. S'il n'y a que des « paraitre » il ne peut y avoir de Vérité. L'indifférence et la suspicion sont les seuls sentiments qui président aux rapports humains.

La première faille est apparue lorsque l'enfant ne s'est pas contenté d'une contemplation qui confondait regardé et regardant. L'enfant s'est séparé de la Nature, la Mère-Nature, pour essayer d'en avoir une représentation personnelle. Il a doublement trahi, et sa Mère et l'objet qu'il a voulu reproduire, car la vision n'est jamais totale ni entièrement fidèle. Ainsi l'enfant qui demeure près de sa mère est justifié : la fermière défend son fils accusé (ce n'est plus un enfant, mais il est un peu simple, innocent), et il lui suffit de se taire pour se confondre à la Nature, pour être justifié. Vérité-Mensonge se résorbe dans le silence près de la mère. Mais, lorsque le fils s'en éloigne, il se met à parler et dans ses paroles apparaissent le désir, la vengeance et il devient un criminel en puissance. Ainsi, la conscience malheureuse c'est d'être conscience solitaire au sein du monde hostile. De son côté Robbe-Grillet lui-même conte que son bonheur serait de cultiver, loin du monde, des plantes alpestres dans l'anfractuosité d'une roche et il affirme qu'un des moments les plus calmes de sa vie se place dans un laboratoire installé dans un château perdu dans la campagne, et où son seul travail consistait à frotter, toutes les quatre heures, le vagin des rates castrées, dans des expériences de dosage de folliculine. Le bonheur à l'abri des hommes. Mais éjecté dans la vie, au sein d'une société hostile, Robbe-Grillet forme l'image symbolique d'un sexe de femme brûlé, détruit, qui n'est autre qu'une forme négative de l'amour maternel.

Dès les deux premiers romans, nous voyons les constantes de l'œuvre de Robbe-Grillet : l'homme innocent, étranger à la ville, (l'enfant), est un jour condamné par une nécessité supérieure (vendre des montres, faire une enquête) à entrer dans le groupe humain, et aussitôt l'homme donne prise à de multiples significations, il est chargé de sens. Sa vie devient une excroissance, une prolifération incontrôlable et il est plus ou moins accusé, au hasard, de crime qu'il a commis ou que d'autres ont commis. Et dans ce monde, aveuglé par les images indéchiffrables, il avance, sans même être conduit par un enfant.

La contemplation et le désir de fusion à la Nature se révèlent

impossibles et l'homme se retrouve dehors, condamné à rester extérieur, comme dans *La Jalousie*. Là, la faille est l'amour qui relie l'observateur à l'objet aimé : malheur de ne pas être comme une pierre, parmi d'autres pierres, malheur de s'être laissé attacher par autrui...

Le premier roman, les *Gommes*, traitait des consciences multiples autour d'un acte engageant la collectivité. Puis le *Voyeur* traitait d'une conscience personnelle au milieu d'une collectivité engagée par un acte. *La Jalousie* se réduit à une conscience unique en face d'un seul acte : un voyage en voiture. Deux protagonistes : A. l'épouse, et Frank, l'ami. Une panne a retardé le retour et a obligé Frank et A. à coucher une nuit à l'hôtel.

Pour décrypter le roman il faut se rappeler la technique de Robbe-Grillet pour qui toute image apparue sur la conscience est présente et possède une égale valeur. Puisque toute représentation de la réalité est également valable, il n'y a pas de frontière entre l'image rêvée, la réalité supposée, le soupçon, l'imagination. Et lorsque nous nous apercevons que page 44 A. sert un cognac à Franck puis se lance dans une discussion avec le boy à propos de la glace, et que page 107 « elle entreprend de donner des explications au sujet d'un malentendu survenu entre elle et le boy à propos de la glace » nous sommes sur la voie. A la fin du livre elle commence à lire un roman qu'elle avait déjà terminé au début. Page 42 elle entrouvre le tiroir supérieur pour y prendre un objet de petite taille, plus loin elle se penche au-dessus du tiroir pour prendre une feuille bleue, puis une gomme. Nous comprenons que le jaloux remâche la même scène. La mémoire essaie de reconstituer les mouvements. Puis de les interpréter, en leur donnant des prolongations. Les images se contaminent l'une l'autre : A. tient une feuille bleue, plus loin, une feuille bleue dépasse de la poche de Frank.

Il s'agit de la même scène qui vient et revient dans la conscience du Narrateur. Mais aucune n'est la « vraie ». Toutes sont des images. Pourtant la vérité existe. Le Narrateur ne la possédera jamais. Cela ne sert à rien de chercher, « on ne change rien à la réalité ». Pourtant les images ne cessent de glisser sur la conscience, sur cette conscience dont Robbe-Grillet nous dit qu'elle est un vide au cœur du monde. Mais il semble qu'il veuille nous dérouter,

car étant jaloux, le Narrateur remplit la conque vide de la réalité : ainsi, une femme vue de dos, penchée en avant, dont on ne voit que les épaules et la chevelure, que peut-elle faire? Elle ne dessine pas, elle ne se fait pas les ongles, elle ne remaille pas ses bas... Le jaloux s'attarde à cette vision innocente. Plus tard, en se rappelant à nouveau la scène, il la voit penchée en avant, écrivant sur un papier bleu. Puis elle gomme un mot sur la lettre, pour y substituer un autre... Ainsi, le lecteur comme le Narrateur sont plongés dans un monde de suppositions, et tous deux valorisent les images d'un sens particulier, suggéré par Robbe-Grillet : la jalousie. Mais cela pourrait être autre chose, et Robbe-Grillet s'en rend compte puisqu'il introduit une « personne bien ennuyée », ce qui veut peut-être dire « furieux » ou « jaloux » ou « inquiet » ou « désespéré »...

La réalité est le réceptacle de toutes les possibilités que le Narrateur développe jusqu'au délire. Les surfaces solides, un bananier, une lampe, restent neutres, à moins que A. s'en soit servie. La lampe est contaminée par la lettre que A. aurait pu lire sous l'abat-jour... De même les individus : tant que ceux-ci restent hors du monde du jaloux, ils sont sans signification : un chapeau est plus ou moins informe, un short est plus ou moins long. Mais soudain, dès que la femme apparaît, le Narrateur contamine les images et la réalité s'évide. Lorsque A. parle, avec un détachement souriant, de l'héroïne d'un roman qui couche avec des indigènes, les nègres de la plantation deviennent suspects. Frank parle de la panne de voiture pour l'expliquer en détail : sincérité, comédie, alibi? Les images les plus simples s'évident pour devenir le support des sentiments, sans pour autant devenir signifiant, ou plutôt sans avoir de significations précises. Et il n'y a même pas de culpabilité. Non, c'est le Narrateur, qui par la suspicion, crée autour des choses et des hommes un halo de culpabilité. Nous sommes consciences opaques, face à des consciences opaques et notre faiblesse, c'est de vouloir participer à la conscience de la femme aimée... Et avec une gomme, une lame de rasoir, le Narrateur veut gratter les significations, les questions, il veut revenir à la pureté originelle, mais rien ne s'efface, tout peut vouloir dire n'importe quoi...

La Jalousie est dominée par trois symboles, car Robbe-Grillet aime ces images « signifiantes ».

1) L'écheveau des cheveux qui s'emmêlent, d'abord avec logique, mais qui, bientôt, deviennent un amas inextricable.

2) Le vol des phalènes autour d'une lampe, vol régulier, éternellement semblable, mais bientôt l'œil confond les individus et il ne reste qu'un amas en mouvement.

3) Le mille-pattes, dont on distingue la forme du corps mais dont on ne peut suivre le mouvement des pattes.

Et pourtant chaque patte suit un trajet précis, chaque cheveu existe et suit un parcours distinct, mais l'homme est impuissant devant l'excroissance et la multiplicité. Alors, du fond de l'impuissance, reviennent les rêves sadiques qui hantent Robbe-Grillet : le feu (rêve de la voiture accidentée qui s'enflamme détruisant la conscience opaque de l'autre), le feu qui fait contrepoids à l'eau glauque des *Gommes*. Le sadisme, doublement significatif de l'impuissance qui se nie et de la liberté délirante, doublement signifiant comme Sade lui-même, éternel prisonnier et rêveur totalement libre, serait-il la seule issue?

Cette qualité d'affabulation, dont fait preuve le Narrateur, n'est-elle pas la qualité même du romancier qui décrit le monde, dont l'imagination transpose la réalité, vers une autre réalité, tout aussi réelle ou vraie que la première? Ainsi, lorsqu'un artiste, par un jour de pluie, regarde une ampoule électrique, et qu'il observe la lumière incandescente qu'elle dégage, qui brûle les yeux (comme un soleil dans le désert) c'est que; « dehors, il y a du soleil, il n'y a pas un arbre pour donner de l'ombre... » La poussière qui recouvre le plancher, c'est de la neige, les motifs du papier peint se transforment en araignée ou en lampadaires. Plutôt qu'aux « artifices » fin de siècle, ou à l'animisme cher aux conteurs d'Europe Centrale, cette lecture de la réalité fait penser aux frottages de Max Ernst, qui, après avoir maculé une feuille de papier, tente d'y intégrer des formes. C'est le meilleur exemple de peinture « surréalisto-freudienne », qui recoupe d'autre part le test de Rorschach. Robbe-Grillet pourrait prétendre que « *Dans le Labyrinthe* » il n'est pas question d'imagination romanesque, mais d'un homme quelconque. Cela peut évidemment être un simple particulier dont les problèmes seraient exactement les mêmes que ceux d'un romancier.

En partant du test de Rorschach nous pouvons prendre pour

point de départ l'identité de la conscience imaginante et de l'image découverte. D'autre part, comme le roman commence par « je », et finit par « moi », il est évident qu'il s'agit de Robbe-Grillet lui-même. De plus Robbe-Grillet prétend ne dire rien d'autre que ce qu'il dit : donc « je » n'est autre que lui-même [1].

Dans la note préliminaire, Robbe-Grillet nous avertit qu'il n'y a pas eu de bataille importante à Reichenfels, dans l'histoire récente. Et le tableau observé, intitulé *La Défaite de Reichenfels* est en effet une gravure datant du siècle dernier. Ainsi, à partir d'une gravure ancienne, Robbe-Grillet nous conte une histoire récente. Nous restons donc dans la technique à laquelle il nous a habitués : toute scène est présente, avec une même réalité, et la scène se répète autant de fois que la conscience la revit, et à chaque fois des modifications altèrent l'image. La « réalité-tableau » chevauche « le tableau-vivant », lequel recouvre le « tableau-qui-s'anime ». Et peu à peu les objets épars dans l'appartement de Robbe-Grillet s'intègrent dans la conscience et se mêlent au tableau : la boîte de biscuit, posée sur la cheminée, s'intégrera au « rêve », apparaîtra sous le bras du soldat et, là, prendra une valeur symbolique (un message à transmettre)...

Le soldat sorti du tableau arpente la ville pour remettre la boîte à son destinataire. Dehors, l'écheveau s'emmêle, les significations se multiplient au point de se détruire par surabondance. Et c'est comme un mouvement d'insecte tournoyant autour d'une lampe, d'insectes interchangeables, de gamins interchangeables, d'infirmes interchangeables...

Le soldat vagabonde dans la ville et soudain, menacé, rentre sous un porche, emprunte un couloir et se retrouve à l'abri, dans la pièce que le romancier a décrite au début du livre, en disant : « je suis seul, ici, bien à l'abri... » N'est-ce pas l'imagination, après son vagabondage dangereux, qui retrouve la réalité accueillante : « la chambre bien close derrière ses épais rideaux ».

Le soldat n'est pas symbole, dirait Robbe-Grillet, il est réalité matérielle. C'est peut-être pousser un peu loin la dialectique de l'image : imaginer réellement ne fonde pas la réalité de l'imagi-

1. Robbe-Grillet me signale qu'à la page 211, un paragraphe commence ainsi : « A *ma* dernière visite, la troisième piqûre a été inutile. » Ce possessif, qui m'a échappé, transforme le narrateur en médecin. Cette torsion, bien dans la manière de Robbe-Grillet, qui se plaît à bouleverser les significations, ne contredit pas nos analyses. Tout au plus la projection passe-t-elle à travers le personnage du médecin.

nation. Disons donc que la réalité faite d'imagination réintègre le corps de l'imaginant et que les significations disparaissent. Il ne reste plus que la réalité « rassurante », muette. Car le danger est dehors, dans le monde des significations, ces constructions intellectuelles où l'esprit vagabonde. Et l'abri est parmi les choses qui ne veulent rien dire, face à cette boîte de biscuit qui est insignifiante lorsqu'elle se réduite à elle-même. Comme le viol est insignifiant lorsqu'il est seulement le rapport de deux êtres vides, mais devient crime lorsque le monde investit la fillette de vie, de souffrance, de famille...

Robbe-Grillet place le soldat dans un temps indéterminé : le jour d'une défaite. Qu'est-ce qu'une défaite sinon une volonté qui s'affaisse au profit d'une volonté nouvelle. Mais entre l'affaissement et l'établissement de l'ordre nouveau, il demeure un temps incertain. Entre le « déjà plus » et le « pas encore ». Une faille : la Nation n'a plus de père, ou plutôt de gouvernement, bien que de nos jours cela se chevauche. Et dans cette faille, dans ce monde en attente, s'inscrit le soldat, qui n'est plus commandé et qui devient lui-même indéterminé. Et le soldat (Robbe-Grillet) tourne en rond dans la ville, en attente d'un ordre nouveau, dans lequel il s'intégrerait volontiers... Mais il marche, avec un paquet sous le bras, et il meurt sans avoir transmis le message. Un enfant s'empare de la boîte, y jette un regard innocent : une boîte afin de s'amuser, pour s'asseoir dessus. Mais vient l'unijambiste qui y voit une bombe, un message secret, un matériel d'espionnage; il investit la boîte de significations, puis la décortique et n'y trouve que des objets sans intérêt, sans significations, que Robbe-Grillet a pourtant investis de toute sa volonté d'innocence.

Pour ce soldat, entre parenthèses en le « je » et le « moi », plus rien n'a d'importance. Il vit un temps sans loi, se déplace dans une ville dont personne ne connaît la topographie exacte. Il porte un numéro matricule qui ne lui appartient pas. Tout est vide, indifférent. C'est sans doute la tentation de Robbe-Grillet voulant dépasser le désespoir par l'indifférence. Le monde attend, mais nous savons que rien n'arrivera, que demain sera pareil à aujourd'hui, à hier, rien n'a donc d'importance... Il vaut mieux se détourner du monde. Et *Dans le Labyrinthe* se termine par : « et toute la ville derrière moi. »

Nous pouvons maintenant tracer le portrait de Robbe-Grillet en prenant appui sur la saisie du monde qu'il livre à travers sa technique et ses thèmes. *Dans le Labyrinthe* commence par « je suis bien à l'abri », et tous ses livres débutent sur un personnage qui semble sortir d'un monde en équilibre, comme celui de l'enfance au sein de l'univers familial. Là, toutes les contradictions se résorbent. Robbe-Grillet lui-même dit n'avoir jamais eu de conflit avec ses parents, même sur des points qui semblaient devoir les opposer. Cela peut surprendre ceux qui connaissent le sectarisme agressif que Robbe-Grillet manifeste dans l'univers littéraire. Mais justement l'enfant renonce à son indépendance pour se fondre à son univers sans signification. Mais lorsque naissent les désirs, lorsque s'impose le besoin de subvenir lui-même à son existence, le monde de l'enfance se résorbe, l'homme est jeté dans le monde.

Dehors sa première expérience est celle de l'hostilité, l'impossibilité de dégager une vérité. Le moindre acte prend des proportions. Les significations sont imposées par autrui. Là, dehors, chacun le juge : sa beauté, sa réussite, ses échecs. Lorsqu'il veut se justifier, il s'essouffle, s'embrouille dans les significations. Alors il les refuse en bloc, il les nie. Et nous comprenons ainsi ce qu'il entend par « Je ne veux rien dire par mes romans ». Il faut comprendre : « Je veux dire qu'il n'y a pas de significations dans le monde. »

Mais nier les significations ne sert à rien. Elles n'en existent pas moins. Il vaut mieux agir par la ruse. L'enfant contemplatif et méticuleux décide de faire table rase et de reconsidérer le monde. Son choix du regard s'explique par les ressources qu'offre ce moyen de saisie. Le regard est un acte d'hostilité, de distanciation, de réserve, de purification aussi, comme le note Robbe-Grillet, mais aussi de domination. De plus le regard n'engage pas l'observateur, lui permet de rester « bien à l'abri ». Pour saisir le monde il y a les doigts qui glissent sur une étoffe soyeuse, l'odorat qui hume les parfums dans les cheveux d'une femme, l'oreille qui « boit » le murmure d'une cascade. Mais tous ces sens exigent une participation, une confusion de la conscience avec la chose. Tandis que le regard purifie, tient éloigné, domine. On peut regarder un crapaud pourri, mais non le toucher ni le respirer. On peut regarder l'agonie d'une fillette, mais non entendre

ses cris, et c'est pourquoi la fillette torturée du *Voyeur* ne crie pas.

Mais la vraie domination est une possession sociale, économique du monde. Le regard est donc une fausse possession, une vraie distanciation : un échec. Il ne fait surgir que le foisonnement des apparences, l'écheveau enchevêtré des significations. De plus il confirme notre solitude, notre séparation, l'impossibilité de nous fondre à l'univers. La volonté de dominer liée à l'échec de la domination débouche sur le désir de détruire la distanciation, à la destruction de l'objet distant, c'est-à-dire au sadisme, qui est en même temps possession et négation de l'objet possédé. Cette tentative de destruction de l'objet se double d'une tentative de détruire le désir. Ne plus avoir envie de retrouver le monde de l'enfance, détruire le regret, rendre impossible le retour vers la mère : détruire ce qui symbolise l'univers féminin de l'enfance.

Encore une fausse solution... Même l'amour ne réconcilie pas avec le monde (*La Jalousie*). Ne vaut-il pas mieux se détourner; puisqu'il est impossible de participer, pourquoi ne pas refuser la participation et se réfugier dans l'imaginaire?

Echec donc : nous sommes et demeurons séparés. Nous ne retrouverons pas la chaleur maternelle. L'enfant et le fou sont près du Paradis, affirme l'Évangile, ainsi que Faulkner et Robbe-Grillet, parce qu'il n'y a pas de faille en eux ni de distances. Ils participent au monde sans désirer y participer, dans un élan naturel. Et ils ne signifient rien.

Cette analyse se confirme par le dernier texte théorique de Robbe-Grillet [1] qui tente une nouvelle évolution. La « récupération » qu'il opère s'inscrit dans le schéma de notre analyse.

L'homme bute toujours sur l'impossibilité de se fondre à la totalité. Les existentialistes nomment cela l'absurde, les romantiques solitude, les mystiques en font le délaissement de l'homme et l'interprètent comme l'appel de Dieu. Les littérateurs en général en font la matière de la tragédie. Cette faille peut donc s'investir des sentiments de chacun.

Mais si l'homme revendique cette séparation? Voulant se fondre à l'univers il rencontre l'échec. « S'il refuse la commu-

1. « Nature, Humanisme et Tragédie. »

nion, il refuse la tragédie », dit Robbe-Grillet. Ainsi le déchirement est récupéré. L'homme ne signifie rien, les choses ne signifient rien, leurs rapports ne signifient rien, leur séparation ne signifie rien. Peuvent tout signifier, peut-être, mais pourquoi ne pas accepter le néant comme un fait, la solitude comme un état définitif. Les distances resteront entre les hommes et moi, entre le monde et moi. Pourquoi gémir après un accord impossible? Acceptons les distances.

On voit le danger que présente cette acceptation de l'aliénation. Imaginons un prolétariat se soumettant à cette métaphysique [1]. Robbe-Grillet répond aussitôt « Je fais de l'Art pour l'Art ». On pense malgré soi à la phrase de Ponge : « Je fais une poésie post-révolutionnaire. »

La gratuité totale qu'est-ce donc, sinon la liberté totale? Cette gratuité nous laisse libre de créer nos significations, que d'autres interpréteront peut-être, dont ils changeront le sens, mais qu'importe si nous en avons pris notre parti.

Si on veut définir Robbe-Grillet par rapport à la morale. on doit le mettre non au-delà, mais en deçà. Et en ce sens son œuvre est révolutionnaire, puisqu'elle débarrasse l'homme de toutes motivations qui le dépasseraient de tout Absolu religieux ou social, des tabous. A ce titre son œuvre est totalement lucide et son entreprise de démolition replace l'homme devant ses responsabilités. Si l'homme ne signifie rien, il est absolue liberté. Le monde demeure à faire, mais jamais l'entreprise de l'homme n'aura une valeur de Nécessité surhumaine, et toutes ses constructions se fonderont sur ce néant qui fait que son œuvre n'est jamais qu'une possibilité parmi d'autres. L'homme crée et agit parce que cela lui plaît, lui convient, parce qu'il estime que c'est juste ou noble, mais non parce que c'est juste ou noble...

Bruno HAHN.

1. Robbe-Grillet conteste le danger que pourrait présenter son œuvre. « Il est de vrais malheurs, dit-il, contre lesquels on peut lutter. Mais si on admet comme fatale l'aliénation de l'homme, il n'y aurait plus de raisons de lutter contre les aliénations sociales et économiques, puisque le malheur de la conscience subsiste. »

Jean-Louis Ferrier

LE MUSÉE LÉGER

Léger a envié, sa vie durant, les maîtres d'œuvre médiévaux. Il rêvait de vastes surfaces murales à couvrir de fresques, de monuments polychromes, de la collaboration du sculpteur, de l'architecte, du peintre unis dans un même idéal et travaillant ensemble à créer de toutes pièces la cité de l'homme contemporain. Il n'oubliait pas qu'Ucello adolescent avait acquis les rudiments du métier en polissant les lourdes portes de bronze que son maître Ghiberti venait d'exécuter pour le baptistère de Sainte-Marie des Fleurs à Florence. Dans les efforts qu'il ne cessa de déployer afin de s'entourer d'une équipe, il voulait redonner sa force à ce « nœud de relations » que constitue l'atelier.

Malheureusement, alors qu'il confiait la construction de ses édifices aux Prix de Rome, l'État préféra les faire décorer par les Van Dongen et les Waroquier. Mis à part les vitraux d'Audincourt et la façade de l'église d'Assy, Léger mourut sans que lui ait jamais été offerte l'occasion de réaliser l'œuvre monumentale et collective à laquelle l'avaient, cependant, préparé tous ses travaux et pour laquelle il était éminemment fait.

Toutefois, ce que notre société lui a refusé, la femme du peintre, Mme Nadia Léger, n'a pas craint de le prendre en charge. Aidée principalement dans son entreprise de Georges Bauquier et de Roland Brice, ne ménageant ni ses forces ni son courage, elle vient d'inaugurer à la sortie de Biot un ensemble impressionnant : le Musée Fernand Léger[1].

Lorsqu'on arrive d'Antibes, celui-ci, situé à droite de la route sur une petite colline, parmi les pins et les cyprès, s'impose d'abord

1. Le Musée Léger, à Biot, fut inauguré officiellement le 13 mai dernier en la présence de M. Gaëtan Picon, directeur général des Arts et Lettres et sous le patronage de Braque, Chagall et Picasso.

comme une immense composition murale. Quelques mois avant de mourir, le peintre avait exécuté la maquette d'une mosaïque monumentale, dans laquelle s'inscrivaient deux médaillons de céramique, qui devait venir dominer l'entrée du stade de Hanovre. Combinaison d'entrelacs qui se nouent et se dénouent, s'étirent, de masses bleues, orangées, vertes, jaunes, grises... qui gravitent les unes par rapport aux autres, de formes allongées verticales s'inscrivant à contre-rythme, dans son abstraction même, elle se constituait comme un champ chromatique animé, comme une espèce *d'épaisseur de vie*. L'un de ses médaillons figurait des bras tendus se disputant un ballon, pris en gros plan sur fond de ciel et de paysage. L'autre représentait un cycliste vu de face, portant son vélo sur l'épaule. Malgré ses très petites dimensions, cette maquette avait une force et un dynamisme incroyables. Aujourd'hui — portée à une surface de 400 mètres carrés — elle constitue l'essentiel de la façade du musée, elle en commande l'architecture qui joue le rôle de simple « support » de même qu'elle en dirige l'organisation intérieure. Son agrandissement, cependant, ne fut pas chose aisée et il fallut le respect et la science d'un ami de Léger, le peintre Carlos Carnera, ainsi que l'expérience des mosaïstes Melano et Guardigli pour la mener à bien.

Mais, lorsqu'il entre dans le parc même qui entoure le musée, le visiteur est saisi tout à coup par un autre élément constitutif de l'ensemble, qui apparaît sur sa gauche, l'admirable sculpture polychrome exécutée en 6 ou 7 mètres de haut et intitulée *Le jardin d'enfants*. Encore une fois, il s'agit d'une réalisation exemplaire d'amis et disciples du grand peintre, les céramistes Roland et Claude Brice, d'après un projet simplement ébauché.

Dans les années qui précédèrent la seconde guerre mondiale — et plus particulièrement en 1937 — l'art de Léger se haussa d'un seul coup à une exceptionnelle plénitude. C'est l'époque de la *Composition aux trois profils*, de *Paysage* (reproduit par Paul Eluard dans son *Anthologie des écrits sur l'art*), de *Papillon et fleur*, où les herbes drues poussent robustes comme des pylones, où les carcasses d'arbres et les collines se découpent avec la netteté des mécaniques. Lorsqu'il conçut son *Jardin d'enfants*, Léger retourna tout naturellement au dictionnaire formel de ce qui demeure, sans doute, sa meilleure période. Faite justement de formes vigoureuses qui germinent, s'élèvent, se déploient, la sculpture sort de terre en une gigantesque poussée. Son papillon

à trois pales — repris presque tel quel de *Papillon et fleur* — s'y trouve suspendu entre ciel et terre, comme s'il s'était libéré, malgré son énorme masse, des lois de la pesanteur. Je me souviens d'une visite que je fis à Léger, à Gif-sur-Yvette. Dans le jardin du peintre, une *Fleur qui marche* plantée au milieu d'une plate-bande écrasait de sa présence les pauvres tulipes qui l'entouraient, frêles et maniérées. Il est remarquable qu'à Biot, à l'échelle de la luxuriance méditerranéenne, *Le jardin d'enfants* batte également la végétation sur son propre terrain, que la nature cède sous l'effet de sa prodigieuse vitalité.

Enfin, troisième composante de cet ensemble : le vitrail. Pour qui connaît Audincourt, il n'est peut-être pas exceptionnel. Placé au fond du hall d'entrée et jouant essentiellement comme complément plastique, il n'est pas chargé de cette religiosité confiante qui donne leur profondeur et leur lyrisme aux vitraux que Léger voulait d'inspiration sacrée. Il s'agit d'un vitrail laïque qui aurait pu orner aussi bien le hall d'une administration ou l'aula d'une université. Cependant, ses 16 mètres de hauteur donnent une idée de ce que pourraient être — de ce que devraient être — les mornes verrières de nos édifices publics. Captant et renvoyant la lumière du Midi, la bloquant et l'étalant ici, la filtrant ou la réverbérant ailleurs, avec ses découpements de couleurs vives qui s'enchevêtrent, se chevauchent, décrivent de grands rythmes, il crée une espèce de paroi sans cesse mouvante. Accompagnement d'une architecture dans un siècle où la fuite du côté de l'ontologique n'est que trop souvent la conscience voilée d'une rupture et d'un échec, il plaide pour un monde démystifié, pour une humanité réconciliée. Apollinaire disait déjà au début du siècle : « Lorsque je vois un Léger, je suis content. » C'est, en effet, au contentement que ce vitrail nous incite, passé le seuil du musée. J'imagine parfois un homme parvenu à la fin de l'histoire, exalté par le fait même d'avoir accepté et réalisé son humaine condition. Quel art donner à cet homme sinon, précisément, celui de Léger?

Il existe à Biot, grâce à l'intelligence et à la fidélité de quelques personnes, une véritable « œuvre posthume » de Léger. Le fait est d'importance, car il montre réalisée « en dur » une partie au moins des grands projets collectifs de l'artiste. Se promener *dans* un Léger, s'y sentir à l'aise, transporté de joie par les événements les plus simples de la vie, heureux dans un monde sans

mesquineries et sans haines, c'est ce que rendent possible, avant même la visite des salles, la mosaïque, le vitrail et le monument polychrome dont je viens de parler.

Mais il y a plus. Le musée, pour la première fois dans notre civilisation, remplit ici sa fonction. On sait tout ce que l'on a pu reprocher à la formule habituelle du musée. Lié à la montée de la grande bourgeoisie, on a vu dans celui-ci, au même titre que dans les Prix Nobel ou la Fondation Carnegie, une sorte de remords capitaliste, un tribut payé à la culture — aux moindres frais — par l'égoïsme et la violence. On a souligné souvent son caractère fragmentaire et, en effet, il est impossible de se faire une idée valable de Picasso ou de Bonnard au Musée d'Art Moderne, ni même de Poussin (l'actuelle exposition consacrée au grand peintre est là pour le prouver) au Louvre. Avec ses quelques deux cents toiles, gouaches, sculptures et dessins, en revanche, le musée de Biot permet vraiment, à qui veut s'en donner la peine, de *découvrir* Léger. Non seulement chaque période s'y trouve représentée par des œuvres maîtresses de l'artiste qui témoignent des différentes étapes de son développement mais, des huiles aux gouaches et de celles-ci aux dessins, selon un mouvement constant de renvois et de comparaisons, c'est la genèse même d'un art que le visiteur parvient à restituer. Rétrospective permanente ou album de reproductions « vraies », l'ensemble présenté rend réelles la perfection et la complétude attachées d'ordinaire à l'idée de « musée imaginaire ».

Ainsi, un certain recul aidant, il permet de diversifier l'art de Léger, d'en saisir l'insoupçonnable variété, d'en mesurer l'ampleur — et l'empan —, bref de le reclasser.

Car, pour ceux-là mêmes qui ont conscience de l'importance de cette œuvre, elle demeure cependant liée à la notion de civilisation technicienne. Ils sont sensibles, avant tout, à l'opposition sans transitions ni nuances de ses tons purs, à l'articulation de ses rythmes comparables aux structures puissantes de nos grues et de nos ponts. Léger lui-même, d'ailleurs, par son goût de la banlieue, de l'usine, du paysage industriel, par son souci de traiter la figure humaine comme un objet afin de la purger de tout sentimentalisme, autorisait cette compréhension. Et, certes, il est essentiel qu'il se soit trouvé, dans notre siècle, un artiste préoccupé du phénomène machiniste, qui ait assumé ce phénomène, qui l'ait porté par la peinture à son paroxysme, l'ait orga-

nisé et humanisé, tant il est vrai que, dans les grandes périodes de création artistique, les arts et les techniques se sont toujours rencontrés. L'ensemble du Musée Léger, toutefois, par tout ce qu'il dévoile qui n'était jusqu'ici que soupçonné, force à une révision entière.

Tout d'abord frappent, dans les premières œuvres du peintre, le lyrisme et la sensibilité. Cela va à l'encontre de l'idée reçue selon laquelle cet art serait froid, rigide, impersonnel. A l'époque du cubisme analytique, Léger aussi bien que Picasso ou Braque était capable de faire vibrer la matière, de poser une touche avec raffinement. Même, il fut le seul cubiste coloré et nombre de ses toiles irradient d'une sensualité que les fauves n'auraient pas dédaignée. Sans doute, Léger ne se sentait guère à l'aise dans la conception impressionniste : *Portrait de l'oncle de l'artiste* et *Le Jardin de ma mère*, deux des toutes premières toiles du peintre, sont là pour le prouver. Mais si, dans la suite, il a soumis son art à une longue ascèse chromatique et formelle, s'il s'est préoccupé de plus en plus exclusivement des données constructivistes, c'est d'abord qu'il voulait un art capable de « parler haut ». Le petit frisson médullaire devant l'œuvre sensible — ou morbide —, éprouvé à quelques-uns, ne l'a jamais intéressé. Ainsi qu'un enfant ou un ouvrier s'écrient, « Le beau vélo! » ou « La belle voiture! », sans y penser, il désirait qu'on exprime la même spontanéité devant chacune de ses toiles. Collectif, l'art du peintre ne l'est donc pas seulement par les objets qu'il dépeint, produits par notre civilisation industrielle, ni non plus par l'exécution collective des œuvres à laquelle Léger songeait, — par la collaboration du peintre, du sculpteur, du mosaïste, du céramiste. Il l'est d'abord par l'homme auquel il s'adresse : celui de la collectivité.

La lente accession du peintre à une *universalité incarnée* se manifeste toile après toile au fur et à mesure que s'édifie son œuvre, mais le cadre d'une simple chronique, ne permet pas de la retracer. Il nous faut souligner, toutefois, que Léger est certainement le seul peintre à avoir abordé dans une perspective picturale probante le problème du réalisme socialiste. Arrêtons-nous un instant à la version définitive des *Constructeurs*. Que n'a-t-elle pas été décriée à l'époque! Avec quelle sévérité jusqu'à certains des admirateurs les plus enthousiastes du peintre ne l'ont-ils pas jugée! Or, dix ans après, replacée dans son contexte, combien elle paraît irréfutable! Cela tient, sans doute, au fait que la toile

est double. Elle figure, comme chacun sait, des ouvriers à casquettes identifiables comme tels au premier coup d'œil travaillant à la construction d'une charpente métallique. Cette charpente métallique, cependant, à y regarder de plus près, possède une structure purement picturale. Prise dans un système de mise en perspectives multiples, faite de l'assemblage de larges aplats de couleurs vives, elle est davantage « présence métallique » que simple charpente. Il s'établit, dans la toile, une relation dialectique selon laquelle les ouvriers assignables *assignent* à leur tour la charpente par leur réalisme même et la rendent lisible tandis que, inversement, ceux-ci sont comme métamosphosés par le milieu dans lequel ils sont situés et qui agit fortement sur eux. Échapper à l'anecdotisme et pourtant raconter, décrire par le fait même d'écrire, tel est le tour de force que Léger réussit.

J'ai mentionné plus haut la facilité redoutable de toute peinture ontologique. La validité de l'art de Léger — et plus particulièrement des *Constructeurs* — lui vient de son refus de quitter le réel, de son souci constant de le prospecter et de l'entourer de son réseau de significations. L'ontologique, comme chez le Picasso de *Guernica* ou le Matisse de *La piscine*, se résout chez Léger dans l'historique, le social. Il ne se situe pas au départ; il ne se confond pas avec les commencements; il n'est jamais regret ou nostalgie. Mais, de même que l'homme et la société, il est tout entier *à faire*, à instituer, presque pouce par pouce; il se trouve au bout du chemin. Loin d'être incantation ou régression, il devient prise en charge et suite d'actions.

Aussi, il n'est pas étonnant que cet art se révèle ne pas pouvoir être limité au concept de classicisme dans lequel Léger lui-même se plaisait d'ailleurs à l'enfermer. Certes, l'artiste classique, comme le montre Lukacs, est essentiellement celui qui affronte la réalité et s'efforce de l'organiser. Mais sa recherche même risque de le priver parfois de ce dynamisme, de ce foisonnement existentiel qui participent également de l'élaboration des grandes œuvres. Contrairement à ce qu'il n'a que trop scrupuleusement affirmé, Léger ne partait pas toujours de « l'objet sec ». Il y avait, à Chicago, les muscles saillants des dockers luisant de sueur, tendus sous la charge, qui retenaient l'attention du peintre autant que les buildings de 50 étages ou le métro aérien. Il y avait, au cirque, sous la voûte étincelante du chapiteau, les sauts dans le vide des trapézistes qui se vissent dans la lumière, disparaissent,

reparaissent, se disloquent, se recollent, leurs virevoltes rutilantes... De tout cela est né un Léger polyphonique, un Léger-Rubens ou Michel-Ange, quasi baroque, dont la rigueur se fait enroulements, volutes, torsions, dont les formes deviennent équilibre instable et jaillissement.

De nombreuses toiles, gouaches et dessins du musée montrent que ce Léger là est aussi important que l'autre, le constructiviste, le technicien. Une œuvre telle que *Les acrobates en gris*, par exemple, avec son enchevêtrement inextricable de bras, de jambes, de corps, de visages, de chevelures qui fusent dans toutes les directions, est plus proche de *La mort de Sardanapale* ou du plafond de la Sixtine que du statisme mesuré de Piero della Francesca. De même, *Les plongeurs* donnent le sentiment d'un immense déplacement de formes qui glissent, s'enfoncent, remontent vers la surface, se croisent, se côtoient, prises dans un mouvement qui les freine et qu'ils relancent, à la fois. Ce qui, au départ, était volontairement et sciemment figure-objet devient ici création vive, comme si le peintre n'avait fixé — et figé — ses ouvriers ou ses femmes nues pendant tant d'années que pour mieux les connaître, mieux les pénétrer. Il est habituel de dire que le bon portraitiste est celui qui ne se contente pas de reproduire l'épiderme des visages, mais essaie de les creuser, de mettre à nu une âme. Ainsi Léger, dans nombre de ses œuvres, loin de bloquer ses personnages dans une prétendue objectivité, tout sentimentalisme balayé, les retrouve, au contraire, au niveau de leur authenticité. Ce ne sont pas seulement des regards et des sourires qu'il anime, car il ne se limite jamais au point de vue psychologique, mais des pieds, des mains, des cuisses... Il réussit, au moyen de la forme, à rendre visibles — et palpables — les forces mêmes de la vie.

Cela nous conduit à l'aspect le plus méconnu de cet art qui est — paradoxalement — sa douceur, sa bonté, son attendrissement. Oui, aussi incroyable que cela puisse paraître à certains, il existe un Léger intimiste! Seulement, cet intimisme, le peintre le percevait dans la sphère de tout ce qui demeure, dans notre monde bourgeois, aliénation. Ce n'est pas la danseuse étoile à la vue de laquelle tout le monde se pâme, qui l'émouvait — au contraire, il en aurait volontiers fait un objet — mais l'écuyère mal assurée sur son cheval blanc, le clown, les danseurs de bals populaires, les filles des quartiers pauvres à vélo, roulant toutes jupes au vent...

Et il n'y voyait pas, comme Picasso ou Goya, un signe de la misère humaine. Le peuple était pour lui une preuve de santé, un espoir de l'espèce il ne le trouvait pas pittoresque, mais *pictural*. Autant que les objets fabriqués en grande série, les chapeaux de paille, les structures métalliques, Léger a fait entrer dans l'art contemporain *la personne de l'ouvrier*.

C'est, par ailleurs, ce qui explique la réussite des *Constructeurs ;* un artiste ne peint jamais à coup de théories et de slogans. Il lui faut une sympathie, une participation. Dans les innombrables toiles où Léger figure la personne humaine, ce dans quoi d'aucuns persistent à voir des « robots » se nuance, au contraire, de mille subtilités. Tel visage de femme porte haut sa fierté populaire; tel autre, de jeune fille, ouvre au monde des yeux émerveillés. Tel père de famille en bretelles qui vient de passer sa journée au bord de l'eau est tout marqué de cette saine fatigue que provoquent le grand air et la chaleur du soleil. Il n'y a pas jusqu'aux autos, aux vaches, aux fleurs, aux fers à repasser qui, dans certaines toiles du peintre, ne se trouvent *personnifiés*. Tout cela, bien sûr, s'exprime au moyen de lignes très strictes, d'aplats, de tons purs, de quelques légères modulations. Mais le grand art n'est-il pas toujours sacrifice et décision? Je reste persuadé que certains n'aiment pas Léger pour la simple raison qu'ils n'aiment pas les ouvriers. Les mécaniques, passe encore! Elles nous concernent, elles nous servent. Mais l'homme du peuple! Combien regrettent que son servage exigé ne soit déjà plus qu'un service rendu, lui-même précaire et suranné. Qu'on le veuille ou non, chaque montage spatial, chaque combinaison de formes, chaque tracé renvoie chez Léger — comme chez tout véritable créateur — à une vision du monde. On peut fort bien ne pas percevoir leur beauté si, simplement, l'on craint la libération inéluctable des opprimés.

Enfin, le Musée Léger nous fait entrer en contact avec quelques compositions abstraites qui comptent parmi les plus importantes de l'art d'aujourd'hui. En 1925 déjà, l'artiste brossait de grands tableaux non-figuratifs, mais il ne leur attribuait qu'une valeur décorative. Certaines de ses œuvres des dernières années, toutefois, constituent de pleines totalités. La mosaïque frontale, par exemple, dont j'ai parlé en commençant, est aussi bien végétation que fruits, paysage industriel, rouages, panneau-réclame. Mais, par des « tailles » et des « fontes » successives, Léger est

parvenu à approfondir ceux-ci, à en dégager la structure commune. Sa démarche va en sens inverse de celle d'un Mondrian ou d'un Kandinsky; leur abstraction, d'évanescence en sublimation, n'est jamais qu'une évasion. La sienne, au contraire, pousse à la racine des êtres et des choses. Les relations de Léger avec notre civilisation technicienne y deviennent plus étroites que partout ailleurs dans son œuvre. Sans doute, n'est-ce pas sans pénétration profonde de nos techniques, de notre façon de vivre, de voir le monde, de réagir, que s'explique tout Léger. Au XXe siècle seulement, pouvait se trouver un artiste capable de peindre des arbre-pylone et des papillon-machine; le faire et le *fait* sont toujours liés. Mais ici notre monde technicien, de thème qu'il était encore partiellement, se constitue entièrement comme le « noyau » de l'acte de peindre. Semblable en cela à l'homme de science, s'étant approché suffisamment de la réalité matérielle, Léger finit par n'en retenir plus que l'élément constitutif : *l'énergie.*

Je citais plus haut la phrase d'Apollinaire qui disait : « Lorsque je vois un Léger, je suis content. » Bien que Léger lui-même n'ait jamais songé à édifier son propre musée, je suis certain que, s'il pouvait voir l'ensemble de Biot, lui aussi, « il serait content ».

Jean-Louis FERRIER.

Les Livres

Famille, Industrialisation, Logement, de *Andrée Michel* (Centre d'études sociologiques, C.N.R.S.).

On connaissait avant Andrée Michel l'existence d'un problème des hôtels meublés, mais rares étaient ceux qui en avaient mesuré l'ampleur. La population d'une grande ville — 400 000 habitants — vit en hôtel à Paris ou dans la proche banlieue. Environ 7,5 % de la population totale du département de la Seine; 320 000 sont des sédentaires, fixés à leur hôtel depuis des années et en passe d'y rester des années encore. Quant aux 80 000 autres, la plupart sont des errants involontaires, généralement des jeunes, chassés périodiquement des chambres qu'ils payent à la journée car une occupation prolongée leur donnerait des droits, des moyens de résister à l'hôtelier. Touristes et voyageurs représentent donc une infime part des effectifs hôteliers. Quant au personnage du bohème vivant à l'hôtel par fantaisie ou instabilité, il n'apparaît guère que comme un mythe.

L'enquête monographique menée par Andrée Michel a porté sur 276 ménages. Chiffre assez faible certes, si on le compare à la masse des locataires, mais la précision et la richesse du questionnaire font que les réponses obtenues n'en sont pas moins caractéristiques : leur concordance ne peut être l'effet du hasard. Grosso modo, en décrivant la vie de ces 276 ménages, l'auteur dresse un tableau valable.

1. De la situation de l'ensemble des habitants des hôtels meublés;

2. Des principaux groupes qui composent cet ensemble et de l'évolution des structures familiales dans ces groupes.

1. L'origine de ces locataires est diverse : provinciaux venus tenter leur chance à Paris; Nord-Africains cherchant dans la capitale à la fois du travail et un climat un peu plus respirable qu'en Algérie; travailleurs étrangers — les Espagnols sont nombreux — souvent à la fois réfugiés

politiques et émigrants d'un pays pauvre en emplois; jeunes ménages parisiens enfin qui n'ont pas réussi à trouver un logement.

Mais cette diversité ne doit pas faire illusion; à l'hôtel et hors de l'hôtel ces hommes et ces femmes subissent tous la même contrainte. Ils appartiennent pour la plupart à la fraction la plus pauvre du prolétariat. C'est vrai des étrangers ou des Nord-Africains auxquels le marché du travail réserve traditionnellement les tâches les plus dures et les moins payées, mais aussi de beaucoup de Français, parisiens ou provinciaux. La majorité des hommes occupe des emplois subalternes : ouvriers spécialisés ou manœuvres; quelques professionnels, surtout du bâtiment; peu de techniciens. Les femmes, quand elles travaillent, sont également ouvrières ou employées des « petites » catégories. L'existence à l'hôtel dénote, à coup sûr, de faibles revenus. En 1956 la moyenne des salaires était de l'ordre de 36 000 francs. De ces gains médiocres il faut extraire un fort pourcentage pour la location de la chambre : 13,8 % en moyenne, soit le double du loyer prévu par la Commission supérieure des Conventions collectives. Dans près de 10 % des cas, les frais d'hôtel atteignent ou dépassent le quart du salaire.

Les fins de mois sont difficiles; de nombreuses familles doivent se restreindre sur la nourriture et, plus encore, sur les vêtements. La viande est toujours rare; quelquefois on ne fait qu'un seul repas par jour. Outre le loyer, il faut souvent payer la pension des enfants en nourrice. Seule contrepartie : la vie en hôtel augmente la solidarité des ménages : opprimés par une même misère, les locataires s'entraident. On garde l'enfant de la femme qui travaille; on retient sur de maigres revenus une somme destinée à secourir le voisin malade ou chômeur. Mais cette solidarité va rarement jusqu'à la lutte en commun contre les abus du propriétaire. Les syndicats de locataires sont rares, et de crainte de s'exposer aux abus de pouvoir du tenancier, on s'abstient prudemment.

« On ne choisit donc pas de vivre à l'hôtel, on y est contraint », répondent les personnes interrogées. Comment choisir de son plein gré les multiples servitudes que représente ce genre de vie : loyers élevés, logements surpeuplés, difficulté de mener une existence normale; confort à peu près nul; hygiène presque inexistante; saleté et délabrement des locaux; promiscuité déplaisante (de nombreux hôtels conservent en permanence des chambres destinées à la prostitution); brimades des tenanciers (électricité coupée le jour, interdiction de recevoir des visites. Et, au fur et à mesure que s'est accentuée la crise du logement, la vie en hôtel est devenue plus pénible. Les hôteliers profitent au maximum de l'afflux des nouveaux clients; le moindre cagibi, le moindre recoin est devenu chambre à louer. Ainsi a-t-on pu multiplier par deux le nombre des locataires. Conséquence : les règlements d'hygiène ne sont pratiquement jamais appliqués, notamment en ce qui concerne le cubage d'air minimum par personne. Contre

cette exploitation de la misère, les moyens de défense semblent dérisoires. « Charbonnier est maître chez lui », aiment à proclamer les hôteliers. Toutes ces causes amènent la population des hôtels meublés à payer un lourd tribut à la maladie — les cas de tuberculose sont fréquents, surtout chez les femmes — et à fournir une proportion relativement élevée de délinquants.

Ainsi se vérifie une fois de plus que la situation d'exploité est une situation totale, parce que l'insuffisance de moyens au départ prive l'exploité de toute défense. De moindres gains ne signifient pas seulement nourriture, vêtements, confort moindres en quantité et qualité, ils impliquent aussi, dans le cas du logement :

A) Que ce moindre confort est payé proportionnellement beaucoup plus cher que ne l'est un confort ordinaire, par des salariés plus aisés.

B) Que ce moindre confort tend à se dégrader de plus en plus. A l'oppression exercée par l'employeur s'ajoute celle du logeur rendue possible par la première, et plus sévère encore qu'elle puisque à l'employeur les catégories les plus faibles peuvent toujours espérer arracher une augmentation par des mouvements revendicatifs d'ensemble dans lesquels ils se trouveront englobés, tandis que ces mêmes catégories se retrouvent seules devant l'hôtelier qui n'existe que par elles et n'a affaire qu'à elles.

Naturellement, cet état de choses, qui est un état-limite dans les pays évolués (on songe, à la lecture du livre d'Andrée Michel, aux descriptions de logements ouvriers du XIXe siècle) s'aggrave du fait que notre pays n'a pas été capable de résoudre la crise du logement. La rareté développe ici une situation de marché noir contre laquelle aucune législation, aucune réglementation sociale ne prévaudront tant que le problème n'aura pas été attaqué à la racine, mais, par là même, elle met en cause toute la politique d'un État qui se dit civilisé et qui, depuis 15 ans, laisse s'approfondir cette plaie sociale qu'est la vie en hôtel, qui refuse d'assurer les fonctions d'un État moderne dans le domaine de la santé publique, de l'éducation et de l'habitat pour poursuivre une politique coloniale de prestige.

2. Estompées par les contraintes subies en commun, les diversités entre locataires n'en sont pas moins réelles. Côte à côte vivent des personnes dont les coutumes, les usages, les tabous, les mythes sont fort différents. Andrée Michel distingue trois grands groupes : les familles industrielles françaises, les familles nord-africaines du type patriarcal, et, entre ces deux extrêmes, les familles espagnoles qui tiennent un peu des deux autres types.

Chez les Français, la vie en hôtel diminue le poids social de la famille et de la morale traditionnelle. D'où un nombre assez élevé de ménages vivant en union libre, d'époux séparés (non divorcés : le divorce est trop

coûteux, trop difficile à obtenir). La plupart des lois sur lesquelles repose la société française — et notamment la situation inférieure faite à la femme — ne correspondent à rien pour les habitants des hôtels. Dans la plupart de ces foyers, c'est la femme qui gère le ménage. Le mari lui re met sa paye, à charge pour elle de veiller à la nourriture et à l'entretien, et, si possible, de lui fournir un « pourboire ». Cette gestion financière, dont elle assume l'entière responsabilité, constitue même, dans les unions libres, le signe par lequel elle accepte de se mettre en ménage. Elle est également responsable des enfants, au sujet desquels elle prend la plupart des décisions. Dans le cas d'une rupture du couple, c'est généralement elle qui garde les enfants.

L'homme accepte de l'aider, de participer aux travaux du ménage, quelquefois de faire la lessive. De plus en plus le couple apparaît comme une association d'êtres égaux qui axe sa vie sur la recherche du bonheur; le terme peut apparaître fort, étant données les conditions de vie à l'hôtel. Mais on s'efforce d'abord d'obtenir les moyens d'être heureux, comme on s'efforcera plus tard de les donner aux enfants.

Les enfants sont les rois de la famille : beaucoup de libertés leur sont accordées, beaucoup de sacrifices sont accomplis en leur faveur. Ils travaillent généralement assez tôt, mais, à l'inverse de ce qui a lieu pour le père, une grande partie de leurs gains leur est laissée. Un certain nombre d'entre eux paient simplement une pension aux parents, même lorsque les revenus sont très bas. Ils sortent seuls très jeunes, s'intègrent à un groupe de loisirs du quartier, à un clan qui s'est donné ses propres règles morales. Les mœurs y sont relativement libres, les tabous sexuels réduits au minimum. Chez les parents, le respect des enfants est poussé très loin. Dans les pièces trop petites, il arrive que les parents s'abstiennent de relations sexuelles « à cause des enfants ». Quant aux couples de divorcés ayant chacun leurs enfants, certains refusent de se remarier « par respect pour les enfants ».

Les familles nord-africaines mènent une vie fort différente. L'obéissance au père y est encore la règle. Une partie des salaires est envoyée en Afrique du Nord à la famille. En France, le fils aîné joue le rôle que tient le père resté en Algérie. On lui obéit, on lui remet ses gains. A l'hôtel, la famille se regroupe dans la mesure du possible. La solidarité de clan est très forte, les enfants sont entièrement soumis à la domination du père. Quant à la femme, son rôle est secondaire. Pourtant la famille patriarcale, quoique très puissante encore, commence à se désagréger sous une double influence : l'action du milieu de vie et de travail en France d'une part — encore que le regroupement des travailleurs algériens dans certains hôtels freine cette influence; — d'autre part, l'action des nationalistes favorables à la modification des structures anciennes. Cela n'empêche pas les locataires nord-africains de condamner le mode de vie français, de réprouver la

liberté laissée aux femmes, l'abandon par l'homme de son rôle traditionnel, le manque de respect à l'égard du père, etc.

Enfin, les familles de type intermédiaire, représentées par les Espagnols, maintiennent presque intégralement le pouvoir de l'homme. Il demeure le financier du ménage, sa femme et ses enfants lui sont soumis; mais la femme dispose d'une influence beaucoup plus grande que dans la famille patriarcale. Les liens avec la famille restée en Espagne ou avec les parents demeurant en France sont encore étroits. On cherche toujours à regrouper la famille. A l'égard du comportement des Français, on retrouve chez les Espagnols la même attitude de blâme que chez les Algériens.

Cette dernière partie du livre a été contestée quant aux conclusions. C'est que, dépassant les limites que s'imposent d'ordinaire ces sortes d'enquêtes, Andrée Michel annonce une évolution qui n'est pas encore inscrite en clair dans les faits et ne tente pas de dissimuler sa prise de position.

Sa thèse est que les familles industrielles françaises vivant en hôtel représentent la pointe de l'évolution sociale actuelle. Autrement dit, les transformations décrites plus haut à l'intérieur de ces familles ne constituent pas une sorte d'aberration au regard de ce qui peut apparaître comme la famille « normale » (aberration qui serait uniquement due aux conditions misérables de la vie en hôtel) mais bien plutôt un terme vers lequel tend notre société tout entière. La disparition de l'autorité du père, l'émancipation de la femme et des enfants correspondent à une « personnalisation » de tous les membres de la famille autrefois subordonnés. La misère, l'inconfort, l'entassement des locataires hâtent bien ce développement, mais ne le provoquent pas. En fait, c'est dans le reste de la société que la famille — prise encore dans le carcan de la famille bourgeoise de type patriarcal — est en retard sur l'évolution économique du monde.

« Thèses plus anarchisantes que vraiment progressistes », affirme André Barjonet dans *Le Peuple*. Andrée Michel lui répondait par avance dans les dernières pages de son livre :

On juge ces familles[1] *en fonction des critères et valeurs familiales de « l'en-groupe », qui, parce qu'il ne peut penser les problèmes familiaux qu'en termes de hiérarchie, de conformisme et de répression, se sent menacé par les valeurs étrangères de « l'hors-groupe ». On se condamne par là à participer à « l'illusion universaliste » qui imprègne même toute la sociologie... On fait de la sociologie quand il s'agit de la famille ancienne ou antique, mais non quand il s'agit de la famille modèle de la législation française. On ne reconnaît pas que cette famille n'a plus aucune correspondance avec la famille industrielle d'aujourd'hui, dont les membres ne vivent pas de la propriété mais du salariat.* »

Quant à nous, notre seule réserve (et encore n'en est-ce pas une à

1. Celles des locataires d'hôtel.

proprement parler, et cela concerne la plupart des enquêtes du Centre d'Études sociologiques), c'est qu'une étude menée aussi rigoureusement, si riche d'aperçus et d'une pensée si ferme, ne soit guère accessible à un large public par sa forme et sa présentation même. On souhaiterait que l'auteur pût en donner lui-même une version allégée et abrégée qui rendrait les plus grands services aux militants de la gauche et surtout des syndicats.

Colette Audry et Lucien Rioux



Kafka, par *Marthe Robert* (Ed. Gallimard).

C'est à propos de Faulkner que Sartre écrivait : « une technique romanesque renvoie toujours à une métaphysique ». Marthe Robert dirait plus : au moins quand il s'agit de Kafka, la technique *est* une métaphysique. « Notre propos, écrit-elle dans un essai tout à fait remarquable, est de faire apparaître la signification des récits et des romans de Kafka *uniquement* à travers la technique par quoi ils gagnent leur caractère spécifique. » Cette méthode répond d'ailleurs à « la plus grande originalité de Kafka qui tient précisément à une conformité parfaite de la forme et de la pensée », conformité qui est même une identité : « La pensée de Kafka se confond avec sa technique. »

Marthe Robert montre bien que toute interprétation qui oublie cette liaison manque l'essentiel. Par exemple, si l'on se borne à dire que les thèmes de la solitude et de la recherche forment le fond du *Procès* et du *Château*, on ne se trompe sans doute pas, mais on n'explique pas non plus « l'étrange façon » dont Kafka les indique. Or, c'est justement quand on ne les lit pas comme pourtant ils sont écrits, que ses récits paraissent contenir plus et autre chose qu'ils ne disent, alors qu'au contraire il en est peu qui soient aussi rigoureux et, sans paradoxe, aussi intelligibles. Il s'agit, il est vrai, d'une intelligibilité un peu particulière. L'usage habituel du langage consiste à assouplir toujours davantage le lien des signes aux signifiés : une signification, c'est finalement ce qui peut se dire de plusieurs manières. Le langage, normalement, ne se veut aussi adéquat que possible à ce qu'il exprime que pour mieux le rendre exprimable autrement, pour en faire un bien de communication et, pour ainsi dire, de consommation. Kafka cherche au contraire à instituer entre la forme et le sens un rapport si étroit, si indissoluble que ce qu'il dit ne peut l'être d'une autre façon, que le commenter revient à le trahir et que le comprendre, c'est en somme essayer de le répéter. En effet, il cherche un

rapport qui soit non pas un rapport de signification, mais une relation d'être : ses romans visent moins à signifier qu'à être « la forme visible du vrai », moins à énoncer qu'à reproduire.

Seulement il s'agit d'une reproduction, elle aussi, très particulière : elle révèle en négatif ce qui ne peut d'ailleurs se révéler autrement, car, écrit Kafka, « la vérité est indivisible ; par suite, elle ne peut se connaître elle-même, qui prétend la connaître est nécessairement mensonge ». On ne peut que la subir, non la saisir, et l'écrivain n'a qu'une issue : décrire cette épreuve, incarner successivement tous les mensonges et toutes les impostures, non pas pour les détruire — ils sont la trace du vrai —, mais pour affirmer *a contrario* l'existence de la vérité. Là encore, le plus simple est de citer Kafka : « Notre art, c'est d'être aveuglé par la vérité; seule est vraie la lumière sur le visage grotesque qui recule, rien d'autre. » C'est ce recul qu'il veut transcrire.

Victime et complice à la fois de l'illusion qui l'oppresse mais qui constitue son seul lien avec le réel et qu'il lui faut donc accepter, Kafka utilise ainsi tous les procédés qui égarent ses interprètes autant que son héros et lui-même : imitations qui se contredisent et qui démontrent qu'aucune position n'est tenable, histoires qui ne sont jamais que des variantes dont on ignore l'original, ambiguïtés qui ne dissimulent que de fausses profondeurs, symboles incertains dont aucun ne parvient à expliquer l'ensemble du roman qu'il peut, un moment, passer pour éclairer. La méconnaissance la plus totale de Kafka serait donc de vouloir interpréter ses romans comme ces écrits symboliques qu'il n'imite à merveille que pour les contester. Son langage « se constitue autour de pseudo-symboles qui lui conservent son aspect traditionnel, son air énigmatique et rassurant, mais remplacent l'énigme, que tout symbole révèle à la fin, par une foule de significations contradictoires et ambiguës qui le rendent impénétrable ». Il imite tous les genres qui prétendent transmettre une vérité — contes, apologues, mythes, écrits spécialisés — pour montrer, mais sans le dire, que la communication espérée reste toujours douteuse. Le doute est d'autant plus radical que l'imitation est plus loyale et que l'imitateur ne demande qu'à se laisser prendre : ce n'est pas Kafka qui critique le symbolisme, c'est celui-ci qui enveloppe sa propre critique. Critique évidemment sans issue, car c'est à ces images usées, menteuses mais qui renaissent d'elles-mêmes et qui se veulent images de la Loi, du Tribunal, du Juge, que Kafka est sans cesse confronté : il est obligé de les interroger sans relâche et sans espoir et, comme dit Marthe Robert, « s'il y a un seul symbole que l'on puisse vraiment saisir dans son œuvre, c'est lui-même tel qu'il se voit et se décrit à l'image de cette impossibilité ». Ces pseudo-symboles ne sont donc que des allusions à la situation de Kafka lui-même. Ils créent l'illusion de la transcendance — étant bien entendu que la transcendance est réelle dans la mesure où l'on n'échappe pas à son illusion —, d'un monde supra-sensible; en fait s'ils échouent à crever le plan où ils

s'enchaînent, leur jeu y dessine, plus clairement qu'on ne s'en avise d'ordinaire, la place de Kafka dans le monde sensible. On ne se retrouve pas pour autant sur un terrain plus solide : ce monde apparaît dispersé, lézardé, l'individu est lui-même déchiré, morcelé. Tous les deux sont sans unité, aucun n'a de titre à imposer sa loi à l'autre, aucun ne peut invoquer, bien qu'il ne cesse de le faire, une plénitude de sens que l'autre devrait reconnaître, aucun n'est à l'image de ce qu'il prétend être et leur combat ne peut s'arrêter. L'œuvre entière, conclut Marthe Robert, « n'est rien d'autre que la description de ce combat incessant, dans lequel l'art lui-même sert d'arme ».

Il ne faut donc pas « interpréter » Kafka, il faut au contraire respecter l'ambiguïté fondamentale de ses romans. Mais le grand mérite de Marthe Robert est de montrer que ce n'est pas là l'abandonner à une obscurité du fond de laquelle il n'aurait rien à nous dire, que c'est au contraire le seul moyen de voir son œuvre, non pas être éclairée du dehors, mais s'éclairer du dedans.

Jean Pouillon

L'ACTION DIRECTE NON-VIOLENTE

Guy de Bosschère nous a adressé la chronique suivante, où il étudie la signification et les buts du « mouvement d'action non-violent ». Bien que nous ne partagions pas toutes les opinions exprimées par l'auteur, nous sommes heureux de lui ouvrir nos colonnes.

Claude Bourdet titre l'un de ses récents éditoriaux de *France-Observateur* « *Action directe* » et « *non-violence* » [1], comme pour distinguer l'une de l'autre, donner le choix de les éprouver séparément ou, comme il le préconise lui-même, de les appliquer simultanément. Mais pourquoi *et* ? Comme si la non-violence ne recouvrait pas toutes les formes de l'action directe! A moins que Claude Bourdet n'ait songé à l'ultime recours de la *guerre civile?* Pour moi, pour mes amis — qui depuis dix ans et plus, exhortons la Gauche à reconnaître l'évidence de son dynamisme révolutionnaire — la non-violence est une discipline spirituelle et l'une des sources actives de la vérité. L'action directe est *l'un* de ses destins.

Je sais. Pour *France-Observateur*, pour *Esprit*, pour *Les Temps Modernes* — que je remercie vivement, en passant, de m'autoriser à développer, ici, un point de vue si sensiblement différent du leur — pour la majorité de la Gauche, enfin, la non-violence n'a jamais rien *projeté*, jusqu'ici, d'essentiel, à peine le phantasme d'un pacifisme utopique. Les expériences de Gandhi, de N'Krumah, de Martin Luther King n'ont jamais eu, aux yeux de la Gauche, de valeur exemplaire ni absolue. Ses objections? Que ces réussites ont été exceptionnelles, qu'elles seront peut-être sans lendemains; que le dénuement, la faiblesse traditionnelle, l'habitude de l'oppression consubstantielles à ces peuples les ont fait naturellement opter pour des méthodes de lutte accordées à leurs moyens; que l'adversaire anglo-saxon, enfin, n'a jamais été l'ennemi-limite, qu'il n'a jamais eu recours à des « solutions définitives » ni à une répression systématique. Que dans ces conditions, aucune comparaison ne peut être établie avec l'Europe — qu'obsède toujours le souvenir des exterminations nazies — où de telles entreprises n'ont pas chance d'aboutir.

Mais certaines prévisions sont parfois démenties par l'événement. De Sicile, par exemple, où le démenti s'incarne, il nous est lancé sous la forme vivante de Danilo Dolci découvrant à un peuple, pourtant pétri de violence, les voies pacifiques de son émancipation; d'Espagne où les grèves, les manifestations d'étudiants, les boycotts d'autobus et de

1. *France-Observateur* du jeudi 2 juin 1960.

journaux ont achevé de prouver que le virus anti-violent avait *pris* en Europe, zone réputée incurable.

Aujourd'hui, la France — que l'on disait allergique à ce genre d'expérience — dément, à son tour, activement les prévisions des augures. Le mouvement d'action non-violent, modeste au début, puis sans cesse croissant, s'y est développé rapidement. En deux phases. La première couvrant la période des manifestations anti-atomiques (comme à Hiroshima et à Aldermaston), des marches silencieuses en faveur de la paix en Algérie, patronnées par le Comité du Landy et qui devait s'achever en apothéose, par l'occupation spectaculaire de l'usine de Marcoule, les campeurs pacifiques n'étant autres que Lanza del Vasto et les « Compagnons de l'Arche ». La seconde phase coïncidant avec la création du « Comité d'Action Civique Non-Violent », fondé par Joseph Pyronnet, court toujours. Et l'on doit admirer sa fertilité. Encadrées par les militants du « Comité d'Action Civique Non-Violent » (hommes de tous bords, de toutes opinions philosophiques et religieuses, dont le commun dénominateur est un amour forcené de la vérité), les manifestations de protestation contre les « camps d'internement » ou « d'assignation à résidence » se sont multipliées à travers le pays : la première à Larzac, une seconde à Thol, près de Lyon, puis à Paris; celle du 30 avril, à Vincennes, et celle du 28 mai, place Beauvau. Le 28 mai, des manifestations se sont déroulées simultanément à Paris et dans les principales villes de France. La participation à ces rassemblements croît sensiblement : mille personnes à Vincennes, dix-huit cents place Beauvau.

Aux répercussions psychologiques que provoquent ces témoignages collectifs, à la courbe des chiffres de participation, la Gauche commence à s'émouvoir, à y « regarder de plus près ». Les réticents de naguère rejoignent aujourd'hui les « croyants » de la première heure, pas toujours pour les mêmes motifs, bien sûr, mais pour des préoccupations parallèles. Jean-Marie Domenach, dans *Esprit* et dans *l'Express*, reconnaît à cette « technique nouvelle » des vertus qu'il lui déniait jadis. Claude Bourdet, dans le « leader » déjà cité, invite implicitement les organisations de gauche à soutenir ce mouvement d'un nouveau *style*, à contribuer à son rapide développement, condition *sine qua non* d'une efficacité déterminante (en quoi je suis bien d'accord avec lui). Toute la presse de gauche consacre des reportages aux « non-violents » et à leur action. Oui, quelque chose a changé, des yeux se sont dessillés qui ne se contentent plus de regarder, mais de *voir*. Certes, de sérieuses réticences, de fortes oppositions, d'ordre idéologique, subsistent. Mais l'important est que ce problème ait été enfin pris en considération, envisagé favorablement, admis à figurer dans l'éventail des questions *sérieuses*.

Signification de la non-violence

L'erreur la plus grossière et la plus courante est d'assimiler la non-violence à la *passivité*. Il n'y a qu'un pas à la confondre avec la lâcheté. Ce pas est franchi, le plus souvent, allégrement. Les « objecteurs de

conscience » le savent, dont on identifie — sans chercher à les comprendre — les mobiles à la peur ou au refus de l'engagement civique. Or, si la non-violence ne cultive pas le courage *pour le courage*, elle en réclame, néanmoins, énormément. La situation des non-violents est l'une des plus *inconfortables* qui soient. La non-violence ne signifie pas non-engagement, mais refus de l'engagement dans la mesure où il est animé par la violence. Cette attitude fondamentale n'est pas dictée par le souci puritain de se « préserver du péché », de garder les « mains propres », de soustraire sa « belle âme » aux souillures du monde. Elle est l'expression de deux résolutions profondes. L'une, *éthique*, parce que c'est identifier le dessein d'une cause juste à l'injustice ennemie que d'user des armes immorales qui rendent précisément l'injustice plus injuste. (Et n'est-il pas temps de briser, au premier maillon qui s'offre, l'absurde enchaînement, le cercle infernal de la violence?) L'autre, d'*efficacité*, parce que les moyens de lutte non-violents sont les seuls susceptibles, jusqu'à preuve du contraire, de faire aboutir *totalement* et durablement (sans gauchissement) le projet humain — et *politique*, en particulier — qu'ils véhiculent. La violence, incontestablement, obtient des résultats appréciables *dans l'immédiat*, mais au détriment du résultat global.

Notre réponse est donc claire : oui, le non-violent s'engage partout où l'engagement est nécessaire, oui, il assume sa part de responsabilité dans le combat pour la liberté, oui, il *résiste* à l'oppression, il dénonce l'injustice, mais *autrement* que par le feu et le sang, l'assassinat et la torture. (Comme s'il n'y avait que la violence!) Ce qui nous identifie donc, nous hommes de gauche, à la Gauche entière c'est une stratégie politique commune, la reconnaissance de sa nécessité; ce qui nous distingue d'elle c'est le choix d'une *tactique* particulière.

Une violence séculaire nous a si parfaitement accoutumés à sa dialectique que nous doutons qu'il puisse exister en dehors d'elle d'autres voies de salut. On se lasse vite — trop vite — des expériences qui ne sécrètent pas immédiatement de prodigieux résultats, on se crispe sur les clefs qui n'ouvrent pas, sur-le-champ, toutes les portes. La non-violence est *disponible*, solution de rechange exemplaire, riche de possibilités inexplorées, mais l'impatience, le manque d'imagination font qu'à la première résistance, au premier échec, les bonnes vieilles habitudes éprouvées et *éprouvantes* reprennent le dessus.

Je sais que la Gauche, en revanche, peut nous reprocher les « puristes » de la non-violence, qui refusent l'option politique, qui objectent au service militaire, non pas tant parce que leur conscience y répugne que parce qu'il représente *l'un* des services (prétendûment) dus à la collectivité et qu'ils les récusent *tous*, par « principe »; ceux qui se retranchent volontairement de la communauté, qui cultivent une non-violence à usage strictement personnel, ces « moralistes » passifs, enfin, dont parlait précisément Jean-Paul Sartre dans la magistrale analyse qu'il a consacrée en 1957, à la « révolution hongroise » [2].

Nous sommes sensibles à ce reproche, nous en reconnaissons le bien-

2. *Les Temps Modernes* : Novembre-décembre 1956, janvier 1957, *in* « Le Fantôme de Staline ».

fondé. Mais il n'y a pas lieu, toutefois, de confondre, comme l'a fait involontairement Sartre, cette minorité d'*individualistes* de la non-violence avec la majorité des non-violents. J'ai précisé, à l'époque [3], qu'il ne me semblait pas exact d'affirmer comme l'écrivait Sartre, que : « ... nul ne peut s'en mêler (de la politique) s'il n'accepte d'avance que la violence, en certains cas, soit le moindre mal », ou ceci « qu'ils (ceux qui refusent la violence) condamnent a priori *l'action politique* [4] ». Ce qui reviendrait à dire que ni la libération de l'Inde, ni celle du Ghana, ni l'action de Dolci en Sicile, de Martin Luther King en Alabama et des leaders de l'*African National Congress* en Afrique du Sud, qu'aucune d'elles n'a eu d'objectif *politique* ou, du moins, que les promoteurs de ces campagnes, les Gandhi, les N'Krumah ont refusé de leur reconnaître une *spécificité politique.* Ce qui est impensable. Non, la résignation à la violence est injustifiable dans tous les cas, sauf un, celui de l'alternative qu'évoquait Gandhi lui-même où il est inévitable de choisir entre la lâcheté et la violence. Mais les ressources de la non-violence permettent, précisément, d'éviter le piège de cette alternative.

Les leçons d'une confrontation déchirante

Pour le non-violent radical, la guerre d'Algérie est la source d'un conflit intérieur intense. L'injustice du comportement colonialiste le détermine à s'éprouver solidaire de la cause du peuple algérien. Mais les moyens mis en œuvre par ce dernier en vue de hâter sa libération ne peuvent, d'autre part, gagner son adhésion.

Toutefois, il *comprend* ce choix qu'il ne peut partager. Le colonialisme français a acculé le peuple algérien à prendre les armes, l'a contraint à se raccrocher à la violence, désespérément, comme à une dernière bouée de sauvetage. Et Dieu sait si le nationalisme algérien a tenté le maximum, durant neuf longues années de patients et pacifiques efforts, pour n'en point arriver là, épuisant tout l'arsenal des recours légaux et démocratiques. En vain. Évidemment, mieux entraîné à l'utilisation des méthodes de résistance non-violentes, de désobéissance massive, mieux encadré de militants rompus à ces méthodes, le peuple algérien eût été capable, très certainement, de résister victorieusement à la pesée du pouvoir colonialiste et d'en triompher, sans le secours des armes. Mais ces conditions n'ayant pas été remplies, il en était réduit à choisir l'une des deux options de l'alternative gandhienne : la lâcheté ou la violence.

Le choix de la violence étant, dans ce cas, inévitable, une seconde réflexion s'impose à partir de ce choix. Quand on parle du terrorisme algérien, pour le flétrir — et, pris en soi-même, il est manifestement injustifiable — on ne souligne jamais suffisamment cette évidence que dans le combat qui lui est imposé, l'A.L.N. est en état d'infériorité constante, qu'elle subit la pression écrasante d'une gigantesque machine de guerre

3. *Synthèses* : Octobre 1958, *in* « Lettre à Jean-Paul Sartre sur la Non-Violence ».
4. C'est moi qui souligne.

qui ne recule ni devant le génocide, ni devant la torture, qu'elle est *clandestine* et qu'elle recourt, tout naturellement, à une arme à sa portée, l'arme que ses moyens lui permettent, l'arme clandestine par excellence, le terrorisme, l'arme des faibles. Dans le contexte de la violence et, une fois ce contexte admis, le terrorisme n'est pas plus choquant que la torture. Il est utile de le rappeler aux tartuffes et aux « bien-pensants » qui s'indignent toujours à sens unique. Oui, le terrorisme est atroce, est abominable, parce que la violence qui l'anime est atroce et abominable, mais celle de l'oppresseur, froidement préméditée, est cent fois plus intolérable que celle de l'opprimé, qui n'est, elle, que l'expression désespérée de la révolte.

De ces réflexions, le non-violent radical tire la leçon pratique que dans la mesure où il ne peut participer activement à la guerre, sans renier sa détermination, il *doit* en revanche, *en compensation*, contribuer à *imposer la paix*, une paix juste fondée sur la reconnaissance non équivoque des droits du peuple algérien à l'indépendance [5]. A accroître les obstacles à cette guerre, à la rendre de jour en jour moins praticable, à *l'étouffer*. Des engagements multiples l'y induisent, dont voici les trois principaux :

1° *Refuser de la faire*, ce qui va de soi, puisque l'objection de conscience qu'il oppose à la guerre, en général, concerne, à plus forte raison, les guerres coloniales;

2° *Susciter de nouvelles vocations à l'objection*, en milieux ouvriers et universitaires — « Jeune Résistance », à cet égard, est un exemple typique d'objection collective momentanée, limitée à la guerre d'Algérie, à suivre et à encourager;

3° *Participer à l'action des « réseaux »* qui portent aide et assistance aux hommes — Algériens et métropolitains — que menacent gravement l'emprisonnement, la torture et la mort.

Il y a, en outre, tous les mouvements collectifs de désobéissance systématique, de viol conscient de la légalité (partout où la légalité recouvre l'injustice et le mensonge) qu'il est urgent d'animer. Je veux parler de *l'action directe non-violente*, proprement dite : les manifestations silencieuses de masse, les jeûnes, les marches, bien entendu; mais aussi les formes traditionnelles de revendication et de résistance, les grèves *politiques*, les meetings de protestation, les boycotts, les publication et diffusion de journaux, tracts et affiches (clandestins ou non), tout cet ensemble de méthodes et d'actions applicables à toutes les circonstances de la lutte non-violente.

Si à l'époque des premiers départs de « rappelés », la Gauche s'était avisée de l'importance de l'enjeu, si elle avait apporté un soutien massif et radical à ce refus collectif, si elle lui avait fourni un solide encadrement

5. Ce texte écrit avant les entretiens préliminaires de Melun n'analyse pas le cas des pourparlers avec le G.P.R.A. L'action de la Gauche, dans cette nouvelle perspective, doit s'intensifier et se développer décisivement. Deux objectifs urgents lui sont assignés : peser sur la décision des responsables pour que se *poursuive* le dialogue jusqu'à une issue favorable et briser, sans hésitation, toute tentative éventuelle du « clan de la guerre » destinée à compromettre les chances — grandes et belles, aujourd'hui — de la paix.

non-violent, la machine de guerre en eût sans doute subi l'irréparable contre-coup et le sort de la guerre d'Algérie eût été réglé définitivement. Mais la consigne — surtout au Parti communiste — était précisément de ne rien entreprendre d'*irréparable.* Le calcul communiste s'avère aujourd'hui puéril et irréaliste. Tous les militants — à quelques rares exceptions près — à qui le P.C. *recommanda* de « rejoindre », loin de diffuser les consignes révolutionnaires à l'armée ou dans les « djebels », se sont laissé contaminer et corrompre par le « milieu », se sont laissé entièrement « conditionner » et sont aujourd'hui parmi les plus fanatiques « casseurs de bicots ».

Les raisons d'une certaine efficacité

L'opinion, confrontée pour la première fois au phénomène de la non-violence, soit directement, soit par l'intermédiaire de la Presse (persiflante et de mauvaise foi, à *droite*, d'une plus grande objectivité, mais un rien sceptique, à *gauche*), n'y a vu, sans doute, que l'expression déconcertante d'un nouveau folklore. Le rite — ces hommes et ces femmes, ces centaines d'hommes et de femmes traînés par les pieds dans la poussière ou ballottés à bout de bras comme des sacs de pommes de terre et jetés dans les cars de police — lui est demeuré obscur, incompréhensible. C'est que les références lui font défaut, le sens profond de ces manifestations lui échappe encore. Et c'est normal.

Ce que les non-violents tentent de projeter, c'est une image *frappante* de la vérité, qui frappe précisément ceux-là mêmes qui la nient. Quand les non-violents s'assoient sur le lieu même où les a aimanté leur protestation, ils signifient par là leur détermination à ne pas se laisser dissocier du projet qui les y a conduits. En opposant à la contrainte, non une résistance violente, mais la seule force de l'inertie, ils poursuivent deux objectifs : faire *constater* que la contrainte est opérée à leur *corps défendant* et que leur objection *dépasse* l'auxiliaire anonyme et innocent de la politique qu'ils condamnent.

Cette attitude implique, en outre, un *pari*, un défi à la nature de l'homme. On éprouve le pouvoir — en l'occurrence le système policier — on le prend au piège de sa propre logique (jusqu'où ira-t-il)? on le contraint à dévoiler l'absurdité du mécanisme, *à se révéler à lui-même sa propre nature*, le caractère foncièrement *injuste* de sa fonction. La non-violence est, à cet égard, un sérum de vérité. Oui, la vérité gagne à tous coups. Le témoignage persistant des trente volontaires du « Comité d'Action Civique Non-Violent » en administre la preuve *scandaleuse*, quotidiennement. Chaque jour, en effet, ces hommes qui ont tout abandonné (situation, famille, domicile) pour crier la vérité, se retrouvent devant le Ministère de l'Intérieur où ils réclament sans relâche leur internement dans un camp d'assignation où ils désirent partager le sort des centaines d'Algériens — pas plus *suspects* qu'eux — qui y sont détenus arbitrairement, par simple décret administratif. Rien ne les distrait de cette revendication quotidienne, ni l'intervention de la police, ni leur arrestation provisoire dans

les commissariats, ni leur « pèlerinage » forcé dans la nature, à des dizaines de kilomètres de Paris, dont ils reviennent à pied ou en auto-stop pour reprendre leur faction. Le pouvoir est pris là à un piège qu'il ne prévoyait pas. Il n'ose incarcérer ces hommes et répondre ainsi à leur vœu, car dans ce cas, il administrerait la preuve qu'effectivement on arrête des *innocents*, mais en revanche, en ne le faisant pas, il leur fait cadeau d'un terrible atout, celui qui leur permet de jouer à fond la carte du témoignage public. Quoi que le pouvoir décide, la vérité gagne donc sur l'un ou l'autre tableau.

Paradoxalement, la force irrésistible de la non-violence prend appui sur sa faiblesse même. Dans son affrontement avec la violence, elle sécrète un *vide* où la violence *s'épuise*, avant de s'identifier au vide lui-même, comme s'immobilise la balle, projetée avec force, faute d'avoir rencontré, dans sa course, l'obstacle sur quoi rebondir. C'est ici que réside le secret de l'efficacité de la non-violence. Mais, pour être appliqués correctement, pour réussir à subjuguer l'adversaire, les moyens non-violents réclament de ceux qui en usent une force d'âme peu commune, une résolution inébranlable. C'est ici qu'il faut bien préciser que la non-violence ne se limite pas à ses moyens, mais qu'elle est une prise de conscience totale, une présence globale de l'homme au monde.

Perspectives et limites de l'action directe non-violente

Il est évident, comme le soulignait Claude Bourdet, que la première condition du succès de l'entreprise non-violente est son expansion rapide, mais elle en constitue probablement aussi sa limite. Jusqu'ici, les manifestations étaient composées à part égale, de militants non-violents, membres d'organisations telles que le « Comité d'Action Civique Non-Violent », le « Mouvement International de la Réconciliation » (Non-Violents chrétiens) et « l'Internationale des Résistants à la Guerre » et de sympathisants, militants politiques. Il est certain que dans les semaines, dans les mois qui vont suivre, cet équilibre va être rompu, qu'il va basculer en faveur des groupes politiques non préparés, non initiés à la non-violence. Et cela pose un problème. Ou les nouveaux venus seront gagnés à *l'esprit* de la non-violence (et non pas seulement au moyen tactique qu'elle représente) et les manifestations, en s'étoffant, en se développant, peuvent peser de manière déterminante sur le destin de la guerre en Algérie où ils entraîneront brusquement la majorité des participants (comme par réflexe) vers une issue violente et ce sera le fiasco.

Guy de Bosschère

Directeur de la publication : Jean-Paul Sartre

Imprimerie Chantenay, Paris. — Juillet 1960
Dépôt légal 3e trim. 1960